BnF Gallica

Arsène Houssaye. La Robe de la mariée

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Houssaye, Arsène (1815-1896). Arsène Houssaye. La Robe de la mariée. 1879.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

P. L. MARTIN

ARSÈNE HOUSSAYE

LA ROBE

DE

LA MARIÉE

DÉPOT LÉGAL
SEINE
N° 103
1879

1614

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

LA ROBE DE LA MARIÉE

8° Y 2
2346.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

ARSÈNE HOUSSAYE

DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
N° 103
1879

LA ROBE DE LA MARIÉE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
—
1879

©

LA ROBE DE LA MARIÉE

PAYSAGE AVEC FIGURES.

Dans un cabaret de la Champagne, qui avait pour enseigne le *Cygne de la Croix*, j'ai remarqué un jour en passant trois jeunes filles babillant à la porte, attifées tout à la fois en Champenoises et en Parisiennes. Elles n'étaient pas encore venues à Paris, mais en vraies filles d'Eve elles avaient déjà agrafé, — et presque dégrafé — la ceinture dorée.

On dit que Paris appelle toutes les Parisiennes du dehors; or ces trois filles du cabaret étaient nées Parisiennes parce qu'elles étaient jolies, parce qu'elles avaient soif de mordre à la pomme, parce

qu'elles avaient l'inspiration des hautes aventures.

Et pourquoi, puisqu'elles étaient nées dans un cabaret, filles d'un cabaretier et d'une cabaretière?

C'est qu'elles n'étaient pas à bonne école dans ce cabaret chanteur, tout pavoisé de roses remontantes — un vrai jardin perpendiculaire devant lequel Diaz — qui n'aimait pas le vin de Champagne, se fût arrêté tout ébloui.

C'est qu'elles avait lu des romans, ces trois demoiselles éveillées avaient l'heure.

C'est qu'elles y avaient appris que la première venue peut aller au bois de Boulogne dans une victoria, ou aux Bouffes-Parisiens dans une avant-scène. C'est que plus d'une fois déjà un voyageur, égaré dans leur village, sous prétexte de vin de Champagne, leur avait promis monts et merveilles en les complimentant sur leur figure.

Bien mieux, un gentilhomme campagnard, qui faisait çà et là un tour à Paris, s'était indigné de les voir à la porte d'un cabaret.

— Qu'est-ce que vous faites là? Vous allumez la soif des buveurs; mais ce n'est pas digne de vous. Est-ce que vous êtes des machines à coudre?

Et l'aiguille était tombée de la main des trois sœurs.

— Vous avez raison, c'est bien triste, dit la première.

— Vous avez raison, c'est bien ennuyeux, dit la seconde.

— Vous avez raison, c'est bien « embêtant, » dit la troisième.

Et toutes les trois avaient montré les plus belles dents du monde pour sourire à leur noble voisin de campagne.

Ce noble voisin était quelque peu toqué de ces trois demoiselles; mais il n'osait pas les aimer si près de son château.

Que dirait Madame sa mère, une rigoriste de la rue de Saint-Dominique? Que dirait Mademoiselle sa sœur, qui avait coiffé sainte Catherine? Le conseil qu'il donnait aux trois filles du cabaret était donc un conseil égoïste, comme presque tous les conseils. Il se disait sans avoir beaucoup médité : Si ces trois petites sont à Paris, je les rencontrerai. Mais les trois petites ne se hâtaient pas de suivre son conseil. Quoiqu'elles n'aimassent pas le vin, elles aimaient le cabaret. Que voulez-vous? Elles étaient nées là dedans. Elles y avaient respiré la vie et la jeunesse, ne se choquant pas des senteurs pénétrantes des vins répandus. C'était de là qu'elles étaient un jour sorties toutes blanches pour faire

leur première communion. — Le dimanche, elles allaient à la messe tantôt roses, tantôt bleues, tantôt lilas, — un trio qui chantait aux yeux. — On se retournait pour les voir passer, chacun disait son mot sur elles. Or, il n'y avait pas que des rustres dans le village.

Et puis il y avait la fête au village et la fête au « village voisin, » sans compter toutes les fêtes et tous les dimanches. Les violons s'en vont comme toutes les belles choses, mais à Aubigny-les-Vignes il y a encore trois violons; ce ne sont pas les violons d'Orphée, mais enfin ce sont des violons. Les paysans et les paysannes aiment le vin blanc en musique; cela les émoustille, leur fait perdre la tête et leur donne le diable au corps pour danser.

Les trois demoiselles Moustier — je n'invente pas le nom — aimaient les trois violons d'Aubigny-les-Vignes.

Comment quitter un pareil pays, même quand on a rêvé les féeries parisiennes?

— Si nous partions? disait la première.

— Quelle joie, mais quel chagrin! disait la seconde.

— Si nous restions? disait la troisième.

Et elles restaient, tout en se promettant de partir pourtant un jour ou l'autre.

Mais partir, comment? elles aimaient leur père et leur mère. Le père était un bonhomme qui arpentait pour de l'argent les vignes de son voisin. Il avait des vignes lui-même : mais on l'accusait d'être souvent dans les vignes du Seigneur; c'est vrai qu'il avait pris l'habitude de dire en arpentant : — Dix ares, vingt centiares et une bouteille de vin. — Cinq ares, dix centiares et on fera sauter le bouchon.

Mais il avait le vin bon; il n'embrassait même ses trois filles que quand il était ivre; les autres jours il trouvait que ce n'était pas sérieux. La mère ne buvait pas, mais n'était pas tendre. C'était une grande femme blanche, sèche, glaciale, qui disait : Un sou est un sou, un sou et un sou font deux sous, comme toutes celles qui mettent de l'argent de côté; aussi elle avait donné plus d'un soufflet à mesdemoiselles ses filles quand elles faisaient mal l'addition des buveurs, quand elles faisaient bien la soustraction avec elle dans leurs comptes de couturières. La cadette, par exemple, avait été plus d'une fois gifflée, selon l'expression du pays, parce que le soir elle brûlait de la chandelle pour lire des romans.

C'est égal, les trois sœurs aimaient leur père et leur mère; leur père, parce qu'il était bonhomme et

qu'il les aimait; leur mère, parce que c'était leur mère.

A ce propos, la cadette, qui était la plus maltraitée, répondit ce beau mot à une de ses amies, qui lui demandait comment elle pouvait aimer sa mère après tant de giffles :

— C'est que j'ai été au catéchisme.

Oui, c'est là un beau mot, dont les réformateurs et les athées ne sauraient trop se pénétrer.

Il y a un proverbe qui dit : C'est la mère qui fait ses filles. Le proverbe a raison.

La vraie école des filles, c'est l'école des mères. Dis-moi qui est ta mère, je te dirai qui tu es. La mère, c'est l'exemple; pour l'enfant, c'est l'image sainte, c'est le reflet de Dieu. Si elle répand dans la maison des vertus familiales, elle montre à ses filles que la vie est un chemin d'épreuves, hanté par le dévouement et le sacrifice; si elle leur prouve que le travail est une bénédiction qui console de tout avec l'espoir en Dieu; si elle leur permet de rire et de chanter, parce que la gaieté est plus saine que la mélancolie; en un mot, si elle se montre toujours la mère, elles se montreront toujours les filles, même aux heures de rébellion. La nature a ses tempêtes, mais la maison souriante est un refuge toujours aimé.

Si les trois filles du cabaret, trois oiseaux chanteurs, s'envolent un jour de la maison, ce sera la faute de la mère.

Tout justement voilà l'orage qui gronde.

Au moment même où je passai devant les trois sœurs, la mère survint comme la foudre.

— Qu'est-ce que ces manières-là, mesdemoiselles? Si vous continuez à jouer des yeux avec les gens qui passent, je vais vous faire rentrer. Vous faites semblant de travailler, mais vous ne travaillez pas. Cette robe sera passée de mode quand elle sera finie. Et ce bonnet? et ce manteau? Vous moquez-vous du monde? Vous ne faites rien qui vaille. Si on vous laissait faire, vous ne feriez rien du tout.

Je m'étais attardé à la porte voisine devant quelques gravures exposées par un vitrier. La colère de la mère me donna soif — de voir les filles de plus près.

J'allai droit à la porte du cabaret pour demander une demi-bouteille de vin de Champagne comme on demande un bock à Tortoni. Mais voilà qu'une des trois sœurs, la cadette, — la plus gifflée — jeta à sa mère la robe qu'elle finissait.

— Tiens, lui cria-t-elle avec une jolie impertinence, si cette robe n'est plus à la mode, tu la mettras.

C'était la première fois que cette fille osait riposter à sa mère.

— Chut! dis-je en levant les mains comme pour apaiser la tempête.

La mère se contint. Elle se contenta de menacer sa fille par un regard qui semblait dire : Tu ne perdras rien pour attendre! Elle essaya de me saluer par un sourire et elle me dit en adoucissant sa voix :

— Entrez, monsieur, je vais vous servir.

J'allumai une cigarette et je me promenai dans la première salle du cabaret où il n'y avait pas un seul buveur.

Les trois demoiselles s'étaient remises à l'œuvre tout en chuchotant. La mère reparut presque aussitôt, armée d'une demi-bouteille coiffée d'argent.

II

UN BOUQUET DE JEUNESSE.

Je commençais à croire que je n'étais entré que pour voir du vin de Champagne, tant cette demi-bouteille allécha mes yeux et mes lèvres.

— Voyez-vous, me dit la mère en cassant le fil de fer, c'est un rude travail que d'avoir trois filles. Celles-là en valent bien d'autres, mais j'ai beau faire, elles ne prennent rien au sérieux.

— Voulez-vous donc qu'elles donnent des leçons de mathématiques?

— Pourquoi pas, monsieur? Est-ce donc un mal que de penser à faire des économies? elles ne savent pas seulement compter sur leurs doigts après avoir été dix ans à l'école.

— Songez-y, madame, quand on a vingt ans et

qu'on est jolie, on n'a pas besoin de savoir compter sur ses doigts pour connaître le nombre de ses amoureux.

— Les amoureux, monsieur, comme disait ma mère, c'est de la mauvaise herbe qu'il faut arracher du seuil de sa porte.

— Que diable, madame, si vous n'aviez pas eu des amoureux, vous ne vous seriez pas mariée, et vous n'auriez pas mis au monde trois jolies filles. A votre santé, madame.

J'en étais à mon premier verre. Je comptais bien boire le second à la santé de ces demoiselles.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— C'est votre vin de Champagne qui est bien bon. Il faudra que je vous en achète quelques paniers. Quelle est donc cette marque ?

— C'est notre marque, monsieur ; le champagne du Moustier. C'est nous qui le fabriquons.

— J'aime à croire que vous fabriquez ce vin avec du vin.

— Ah ! oui, monsieur. Ce n'est pas comme le marchand de là-bas, près de l'église, qui fabrique son vin avec des pommes.

Les trois sœurs regardaient de notre côté, mais, sur un coup d'œil de la mère, elles baissèrent les yeux.

— Les péronnelles, si je n'étais pas si bonne, elles seraient plus soumises, mais leur père les a toujours gâtées. Je leur permets de se mettre à la porte à cause du soleil, mais je finirai par les emprisonner là-haut.

— Voyez-vous, madame, il faut toujours mettre en belle lumière les oiseaux, les roses et les femmes, sans quoi les oiseaux ne chantent pas, les roses ne fleurissent pas, les femmes...

— Oui, oui, je connais la chanson, mais je ne la chante plus.

Heureusement, deux politiqueurs entrèrent au cabaret.

— Je vous dis que la France est perdue.

— Je vous dis que la France est sauvée.

C'est moi qui étais sauvé de l'éloquence de la cabaretière. Aussi allai-je sans façon vers ses trois filles. Non pas que je voulusse les enlever à Paris comme le gentilhomme du voisinage, mais parce que j'aime à étudier les femmes, quelles qu'elles soient, comme Mme de Staël et George Sand aimaient à étudier les hommes.

Mais je n'avais pas encore eu le temps de dire un mot à ces trois demoiselles, que je vis les trois jolies têtes se tourner du même côté.

Ce n'était pas de mon côté.

Les trois filles du cabaret regardaient, avec une curiosité de dix-sept à dix-huit ans, la femme du notaire qui allait passer.

Elle passa nonchalamment, agitant son ombrelle avec une grâce charmante, pas du tout provinciale. Les trois sœurs la saluèrent de la voix et des yeux, mais elle passa fière et silencieuse.

Pourquoi? Parce qu'on lui avait dit que son mari, sous prétexte de notariat et d'arpentage, allait quelquefois chez le bonhomme du Moustier quand ses filles étaient là, — car il leur arrivait, çà et là, d'être en journée chez la perceptrice des contributions, chez une petite bourgeoise de l'endroit, chez une riche fermière, — mais jamais chez la femme du notaire.

La sœur aînée, qui était brune, dit aux deux autres :

— Voilà une impertinence qui lui coûtera cher.

— Que feras-tu ? lui demanda la cadette.

— Ce que je ferai ! Tu verras quand le notaire sera là !

— Chut ! ne vas-tu pas donner l'éveil à maman ?

Mlle Cécile était bien, à ce qu'il paraît, dans les papiers du notaire.

C'était pour moi, simple curieux, le moment d'entrer en matière.

— Mesdemoiselles, en voilà une qui vient de passer bien fière, mais qui ne serait pas fâchée de changer de figure avec vous.

— Elle, monsieur, s'écria la plus jeune, elle se croit la plus belle du pays, parce qu'elle est la femme du notaire, — et parce qu'elle a eu cent mille francs de dot.

— Après cela, dit la cadette, elle est bien aussi belle que nous.

— Oh! oh! dit l'aînée, ce n'est pas moi qui voudrais porter sa tête sur mes épaules.

— Voyons, ce n'est pas là une tête à faire peur aux oiseaux.

— Non, mais elle a un air de l'autre monde.

La vérité, c'est que la femme du notaire était belle, tandis que ces demoiselles n'étaient que jolies. Mais ce n'est pas à Aubigny-les-Vignes qu'on connaît les lois de la beauté. Et d'ailleurs tout œil a sa lunette.

Ces demoiselles m'avaient offert de m'asseoir. Ce fut la mère elle-même qui apporta une chaise. J'avais l'air trop sérieux pour qu'elle eût peur de moi.

— C'est cela, monsieur, me dit-elle, donnez-leur de bons conseils, à ces petites filles-là.

Je n'y manquai pas; je leur représentai toutes les

joies patriarcales de la vie de famille et de la vie champenoise. Je ne paraissais pas les convaincre beaucoup, quand un homme bronzé comme une médaille antique vint à la rescousse. C'était un beau forgeron de vingt ans qui en tenait pour la cadette ; il ne m'avait pas vu et il s'était hasardé jusqu'à la porte.

Quand la mère fronçait le sourcil, il demandait une demi-bouteille pour avoir raison de cette femme à principes.

— Ce n'est pas le moment, dit la cadette en faisant signe au forgeron de s'éloigner.

Mais ce forgeron était un caractère trempé d'acier.

— Tu sais, Rose, on fait encore la fête aujourd'hui à Aulnay-les-Bois. Y viendras-tu ?

— Chut ! va-t'en.

Et comme la mère montra sa tête au-dessus de la mienne, le forgeron enjamba les trois grâces et passa dans le cabaret.

— Cet homme-là, dit l'aînée, n'a pas d'usage pour deux sous.

— Oui, mais il a peut-être du cœur pour quatre sous, dis-je en admirant sa stature herculéenne et son air décidé.

— Oh ! mon Dieu, murmura Mlle Rose, ce

n'est pas encore celui-là qui décrochera mon étoile.

— C'est bien, c'est bien, dis-je à la cadette. Ce n'est pas vous qui irez à Paris.

— Ni Orphise non plus, dit l'aînée en voyant venir un jeune blanc-bec à peine échappé du collége, qui était depuis un mois surnuméraire du percepteur.

En effet, je vis le cœur de la plus jeune battre de joie et d'inquiétude. Elle murmura :

— Il vient toujours pour que ma mère le voie.

Elle détourna la tête. Le jeune blanc-bec comprit et passa son chemin.

C'était l'opposé du forgeron, qui avait dit la veille : « J'en fricasserais douze comme celui-là à mon déjeuner, » et qui avait ajouté : « Si j'aimais le veau. »

Le jeune homme n'avait pas voulu se laisser fricasser si aisément. Il s'était rebiffé et avait menacé le forgeron de son épée, car il faisait des armes, étant fils d'un officier. Mais l'homme de la forge, qui forgeait des armes agricoles, lui avait proposé un duel à la fourche, qui avait abouti en un duel à la fourchette, parce qu'il était de leur intérêt à tous les deux d'être bien ensemble pour triompher des deux sœurs.

Je ne fus pas bien long à faire mon voyage d'exploration dans le cœur de ces demoiselles. Il y avait

là trois filles du même sang, mais trois caractères bien personnels : une orgueilleuse, la première ; une rieuse, la seconde ; une pleureuse, la troisième. Est-ce parce que la première était brune, la seconde rousse, la troisième blonde — blonde comme le chanvre — avec des yeux de fleurs de lin.

Je m'étais arrêté là comme pour respirer un bouquet de jeunesse et réjouir mes yeux dans ces trois jolies figures, toutes pleines de promesses, mais ce n'était pas pour cela que je passais à Aubigny-les-Vignes. Les trois filles du cabaret me souhaitèrent bon voyage et je leur souhaitai bon mariage.

La seconde, qui avait plus que les autres le mot pour rire, me dit qu'elle m'enverrait une lettre de faire part. Je lui demandai son nom.

— Je m'appelle Rose.

J'avais oublié que le forgeron lui avait dit : « Tu sais, Rose, qu'on fait encore aujourd'hui la fête à Aulnay-les-Bois. Y viendras-tu ? »

A peine Mlle Rose m'eut-elle dit son nom que ses deux sœurs me jetèrent aux oreilles : Cécilia et Orphise.

Cécilia était le nom de la première, Orphise celui de la troisième. Pourquoi ces noms prétentieux ? C'est aujourd'hui la mode dans la Champagne. Il y en a qui s'appellent *Ludivine*, d'autres

Uranie, celles-ci *Arthémise,* celles-là *Palmyre.*

La cadette, qui voulait toujours avoir le dernier mot, dit tout de suite :

— Ce nom d'Orphise ne lui va pas, aussi nous l'appelons Mlle Chiffon.

Ce n'était pas à cause de son minois chiffonné, ni de sa robe chiffonnée, mais parce que Mlle Orphise aimait les chiffons.

III

LA ROBE DE LA MARIÉE.

La cabaretière, qui voulait tout savoir, se rapprocha de nous.

— Des mystères, des mystères, dit-elle en souriant. Ces babillardes, je suis bien sûre qu'elles parlent de leurs amoureux. Je veux bien, mon Dieu, mais à la condition qu'ils les demandent en mariage toutes les trois. Ah! monsieur, vous ne savez pas quel métier c'est là de garder ses filles et d'en faire des rosières, car, j'ose le dire, ce sont des couturières, mais il n'y a pas d'accrocs à leurs robes.

— Je n'en doute pas, madame, ces jolis oiseaux ne se sont pas encore envolés de la branche maternelle.

— Par malheur pour ceux qui demanderont leur

main, il n'y aura pas grand'chose dans la main. Tout ce que nous pourrons faire, ce sera de donner à chacune un millier de francs avec des espérances.

— Mais il n'en faut pas tant pour faire le bonheur d'un homme; la beauté, c'est de l'argent comptant.

— Et puis, elles ne sont pas plus bêtes que d'autres.

— Comment donc, mais elles ont beaucoup d'esprit.

— Ah! si elles se levaient matin! mais, paresseuses comme des chattes, il faut les jeter hors de leur lit.

Les trois sœurs se récrièrent.

— Chut! mesdemoiselles. Je ne vous permets pas de mettre votre grain de sel quand je parle. Voyez-vous, monsieur, pour vous donner une idée de leur paresse, je vous dirai que, pas plus loin qu'hier, elles ont gardé pour leur compte une robe de mariée que leur avait commandée pour sa fille la femme du percepteur...

— Je crois bien, s'écria Cécile, la femme du percepteur a une fille qui est un vrai dragon, et elle voulait qu'elle fût habillée avec quinze mètres de taffetas.

Je donnai raison à ces demoiselles en disant qu'un

jour de noces surtout, il faut beaucoup d'étoffe pour bien habiller sa vertu.

Mlle Cécile fit remarquer que j'avais raison.

— Je ne pouvais pourtant pas, dit-elle, faire une robe décolletée pour aller à la messe.

La cabaretière qui, on le sait déjà, n'était pas douce, avait battu ses trois filles la veille à propos de cette robe. Elle voulut me prouver qu'elle était bonne.

— Après tout, dit-elle, j'ai pardonné à mes filles en leur disant que cette robe de mariée serait pour la première qui me débarrasserait d'elle.

Toutes les trois dirent à la fois :

— Ce ne sera pas moi.

— Et pourtant, ajouta Mlle Rose, c'est dommage, parce que la robe est très-jolie, avec ses fleurs d'oranger qui courent à l'entour et ses nœuds de dentelles qui sont comme des ailes de colombes.

On appela la cabaretière au fond de la salle.

— Je ne suis pas curieux, dis-je à ces demoiselles, mais je voudrais bien savoir pourquoi vous ne voulez pas vous marier.

— Pourquoi faire? s'écria Cécile.

— Ah ! voilà une question à laquelle je ne sais que répondre.

— Voyez-vous, dit Orphise, j'ai peur du ma-

riage quand je regarde de près les femmes mariées.

— Et puis, reprit Cécile, qui avait de la littérature, toutes les robes de mariée sont des robes de Nessus.

— Pour moi, dit Rose, j'ai tant entendu parler des chaînes du mariage, que j'aurais peur d'épouser un geôlier; prison pour prison, j'aime encore mieux celle où je suis.

J'étais sorti.

— Voilà, me dis-je, trois filles à marier qui ne feront pas le bonheur de leur mari, — ni leur bonheur si elles ne se marient pas.

IV

CHAMPENOISERIES

Le lendemain, comme je descendais la montagne avec un de mes amis, je rencontrai ces demoiselles au pied de leur vigne.

Quand ces demoiselles étaient à la maison, elles s'évertuaient à parler comme les dames de Reims, tout en grasseyant. Cécile surtout était d'un maniérisme inouï. Jamais les précieuses ridicules n'avaient mieux habillé leurs phrases. Mais à la vigne, elles y allaient à la diable, parlant comme les vigneronnes du voisinage, pour se reposer de la grammaire.

Ainsi on pouvait surprendre des causeries comme celles que je vais sténographier.

C'est à l'aube. Le soleil rougit l'Orient, le merle siffle alternant avec la grive. Les filles du ca-

baret ont repris leurs sabots et leurs casaques d'indienne. Elles sont plus jolies encore.

L'une chante une vieille ronde champenoise, la seconde babille toute seule, la troisième ne dit rien.

C'est à ce moment que nous saluons ces demoiselles.

Passe un jeune marchand de cochons surnommé Grouin-d'Or qui va vendre à la foire voisine trois des siens, d'admirables bêtes, — des anges, dirait Monselet.

— Oh! les beaux jambons de Reims! s'écrie Cécile.

— Tu me donneras une andouille, amons Grouin-d'Or? dit Rose au marchand.

— Comment donc ! Et de la langue ! Et du pied à notre Sainte-Menehould ! Dis donc, Rose, as-tu pris tes épines à ce matin?

— Je t'écoutons! Tu chantes là une vieille chanson; c'était bon au temps du Sacre! Ne sais-tu pas que je piquons toujours?

— Ah! tu es bien écafillée!

— Où diable vas-tu si matin conduire tes habillés de soie?

— A la foire.

— Des amours!

— Oui, mademoiselle Cécile, on les mangerait tout crus, comme vous.

— Oh! pour de jolis cochons, ce sont de jolis cochons.

— On voit bien que c'est toi que tu les as élevés, continue Rose. Quoi que tu vas faire de tout l'argent qui te rapporteront?

— Je vous payerons à boire.

— Oui, je connaissons ça : des neiges fondues.

— Est-elle avenante! cette petite Rose.

— A bas les pattes! je ne suis pas habillée de soie, moi.

— Allons, la voilà qui me grafigne.

— Finis, ou je vais t'arrouter et tu ne pourras point te déraquer.

— Va donc conduire ces messieurs, tu nous fais perdre notre jeunesse.

— Je sais bien que ce n'est pas moi qui bats le fer quand il est chaud, n'est-ce pas, mademoiselle Cécile? C'est-y vous qui fera le contrat de mariage de Rose avec le forgeron?

— Je m'attends que oui.

— Je sais bien que vous 'avez le timbre sous la main, puisque vous affolez le notaire.

— C'est toi qu'es timbré, grosse bête! Donne-

moi un peu tes cochons, tu verras si je les vendrons par-devant notaire.

— On vous en baillerait bien un pour l'amour de la chose ; celui-là par exemple qui est si beau-z-et blanc.

— Et quelle queue en trompette ! On en jouerait à la foire.

— Sont y rétues ces trois filles-là !

— Et pas crabouillées encore, amons piot !

— Ni crabouillées ni brousées ; ah ! c'est là de fameuses babouilles.

— Finis donc ! ne dirait-on pas que nous avons gardé les cochons avec toi ?

— Me prenez-vous donc pour un paillefoin ?

— Non, car tu es digne d'en manger.

— J'en réponds.

— Qu'est-ce que t'as toujours à farfouiller pour voir si j'ai de jolis sabots ? Pas un mot de plus ou je buque.

— Tes sabots ! Y en a-z-un de cassé.

— Ce n'est pas toi qui l'as cassé.

— Moi je paye la casse.

— Chut ! casse-cou ! Finis donc.

— Ah si on vous rencontrait le soir entre quatre z'yeux.

— Oui, viens-y! Tu voiras si c'est pour des gars comme toi qu'on brisera le verrou.

— Ces demoiselles font les petites gueules, mais avec mes trois cochons, j'en connais trois qui ne ferions pas tant leur tête.

— Va donc à la foire! Sais-tu faire une addition ?

— Oui ; quand on s'aime, deux ne font qu'un.

— Pas si bête que ça! C'est égal, je vons te donner un conseil : tu n'as que trois cochons, amons? eh bien, tu pourras en vendre quatre. On te prendra au mot.

C'était Rose qui disait ça.

— Non, ajouta Cécile, il vendra ses trois cochons, et avec l'argent il s'habillera de soie.

— Oh! les bagages! ça ne respecte rien.

— Non ; pas même les cochons.

— Adé! mon piot gueux.

— A nous revoir, nous s'en vont.

— Bien des choses à ces messieurs. Un peu plus, j'irais me fricasser le musiau avec eux.

— Ne vous gênez pas.

Les trois sœurs, demeurées seules, n'en continuent pas moins de parler à la champenoise et de dire des champenoiseries :

— Sais-tu qu'il n'est pas manchot, ce gars-là ?

— Oui, oui, on voit bien qu'il s'est levé matin.

— Quoi que tu ferais d'un homme comme ça ?

— Je l'enverrais se coucher.

— Après ça, tous les hommes sont de la même fournée.,

— Oui, mais ils ne sont pas tertous de la même farine.

— Je crois bien! c'est comme les cuvées, y a celles du bon vin et celles du verdron. Vois-tu, Orphise, y a des hommes qu'on boit comme un verre de vin de Champagne, mais y en a qui sont si rêches à boire qu'il faudrait quatre hommes et un caporal pour vous les faire avaler.

Orphise, la plus sage des trois, n'avait pas parlé jusque-là, mais elle se rattrapa.

— Il paraît, dit-elle, que Cécile et Rose ont eu du bon vin dans leur verre, car il ne leur a pas fallu quatre hommes et un caporal pour trinquer avec le notaire et le forgeron.

— Et toi, avec qui trinqueras-tu, Orphise?

— Le vin n'est pas encore tiré.

Et on se mit à essourdanter la vigne.

Nous avions, selon le mot du pays, *mis notre grain de sel* dans toute cette jolie conversation, nous nous en allions vers Aubigny, mais ce n'était pas fini et nous revînmes sur nos pas.

Les trois filles du cabaret faisaient, comme pas

une, leur tâche de vigneronne, prenant chacune leur rang, en divisant la vigne par tiers.

Elles montaient gaiement, ce jour-là, jouant des mains avec l'agilité la plus charmante, quand une charrette attardée du Roman comique passa sur le chemin : c'étaient des bohémiens qui, eux aussi, allaient à la foire secouer leur vermine.

— Ohé ! les jolies demoiselles, cria le chef de la bande, descendez donc qu'on vous dise la bonne aventure.

Et les voilà qui accourent toutes les trois présentant leurs mains à une vieille sorcière toute parcheminée sous les ans, la misère et les coups de bâton.

— Vous, ma belle enfant, dit-elle à Cécile, vous avez une main miraculeuse, une vraie main de princesse. Fi donc, il ne faut pas travailler quand on a une pareille giroflée à cinq feuilles. Je vous le dis, en vérité, cette main-là tiendra tant d'or qu'elle ne comptera plus, mais je ne vous cache pas — la vérité avant tout — que vous mourrez de mort violente.

— J'aime mieux ça, dit Cécile en partant du pied gauche pour retourner à son travail.

Elle s'arrêta pourtant par curiosité devant l'oracle qui parlait à ses sœurs.

Orphise avait donné la main.

— Vous, lui dit la sibylle, c'est la même chanson, fortune inouïe et mort violente.

— Vous chantez la même antienne à tout le monde, s'écria Rose.

— Voyons, voyons, reprit la sorcière en regardant la main de la maîtresse du forgeron.

— Vous, ma belle, vous périrez de mort violente, mais vous traverserez toutes les misères.

— Eh bien, foi de Champenoise, j'aime mieux ça, car je ne veux pas avoir le temps de faire mon testament.

— Dieu vous garde! mais donnez-moi la monnaie de ma pièce.

— Ah! par exemple, c'est l'affaire de Cécile et d'Orphise : elles peuvent bien vous payer la bonne aventure puisqu'elles rouleront sur l'or.

Cécile avait une pièce de vingt sous qui s'ennuyait dans sa poche.

— Voyons, madame la sorcière, tendez la patte que je vous y niche ce monarque.

Ce n'était pas payé.

Nous décidâmes avec mon ami que le spectacle valait bien cent sous. Nous payâmes la bonne aventure à la sorcière qui nous en avait donné plus que pour notre argent.

V

CÉCILE, CÉCILIA, LIA.

Ces trois demoiselles nous les avons tous plus ou moins connues à Paris, où chacune d'elles a joué son rôle. A Paris, Cécile ne s'appelait plus Cécile, mais Cécilia. En sa dernière incarnation elle s'appelait tout simplement Lia.

Je commencerai par le commencement, c'est-à-dire par l'histoire de Mlle Cécile qui naturellement donna le bon exemple à ses sœurs, comme vous allez le voir.

On a beaucoup trop parlé d'elle à Paris et ailleurs. C'était ce qu'elle voulait, car elle donnait par excellence dans le péché d'orgueil.

Mais reprenons-la à son point de départ dans la vie, c'est-à-dire à Aubigny-les-Vignes.

VI

LES QUATRE DOTS.

AUBIGNY-LES-VIGNES est un très-joli village de la Champagne, bâti en pierres et en briques au fond d'une vallée bocagère, dans un paysage de Corot et de Dupré, à l'abri d'une montagne tout épanouie de vignes, — un vin qui casse la bouteille, — ce qui n'empêche pas la montagne de verser l'eau de roche des vraies fontaines.

L'église est rustique, mais le clocher s'élance avec grâce au-dessus des marronniers qui l'entourent; le cimetière est un verger luxuriant : les trépassés n'ont point de gîte en marbre, un jardinier profane ne laboure point leurs cendres pour y semer des radis, il y croît de l'herbe et des fleurs sauvages pour les vaches du fossoyeur. De beaux ver-

gers séparent toutes les maisons, des haies d'épines et de sureaux encadrent tous les vergers; çà et là devant les maisons un banc de pierre, sur quelques façades un cep de vigne, à quelques fenêtres un nid d'hirondelles. Les cabarets n'ont d'autre enseigne qu'un bouquet de gui et un ivrogne qui fume sur le pas de la porte. J'oubliais *le Cygne de la Croix*. Il se trouve à peine deux horloges dans tout ce bienheureux village; aussi les gens d'Aubigny ne demandent l'heure qu'au soleil. Il n'y vient pas une seule gazette, on s'y contente de l'almanach, le meilleur des journaux, qui a sur tous les autres l'avantage de ne paraître qu'une fois l'an.

Il y a un maître d'école à Aubigny, mais un vieux maître d'école du beau temps qui ne secoue pas trop l'arbre de l'instruction obligatoire.

Qui n'a connu à Aubigny un notaire avec une bonne étude, une jolie maison et une belle femme? L'étude rapportait bon an mal an de trois à quatre milliers d'écus; la femme un joli enfant et je ne sais combien de charmants sourires; enfin, la maison, grâce au jardin, répandait sur tout cela les fleurs les mieux épanouies. Le bonheur était à la porte, si jamais le bonheur a été quelque part.

M. Édouard de Ligny avait étudié le droit à Paris; il en était revenu avec toutes les élégances à la

mode. C'était un cavalier accompli, presque un sportmann. Pour complaire à sa famille et pour payer ses dettes parisiennes, il consentit à se faire notaire en pleine campagne, décidé à la vie rustique et familière avec une victoria, des chevaux, un bon fusil de chasse, des chiens, des cartes et des amis.

Ce fut grâce à sa figure distinguée et à sa désinvolture mondaine que Mlle Lucile d'Aube consentit à épouser un notaire. Elle appartenait à la noblesse du pays et elle avait espéré un de ses cousins, capitaine de dragons, qui s'était arrêté dans l'action parce qu'elle n'avait que cent mille francs de dot. Elle se donna à M. de Ligny comme pis-aller; mais bientôt elle l'aima plus qu'elle n'avait aimé son cousin.

Si l'homme était un esprit léger, la femme était un caractère sérieux, toute aux devoirs de la vie. Elle avait vu pleurer sa mère qui était morte jeune, morte de l'abandon. Son père, le colonel d'Aube, avait quitté sa femme et sa fille, ou plutôt il était resté en Afrique avec une seconde famille. C'est triste à dire, mais les larmes des mères sont peut-être la meilleure leçon des filles. Mlle Lucile d'Aube avait beaucoup pleuré elle-même. Comme elle ne comptait plus sur son père, elle s'était réfugiée en Dieu sans pour cela se faire religieuse. Sa beauté

incomparable l'entraînait presque malgré elle aux coquetteries mondaines. Ne peut-on pas avoir toutes les vertus sans se voiler la figure? C'était ce que lui disaient deux vieilles cousines qui l'avaient recueillie à la mort de sa mère tout en sauvegardant pour sa dot 80,000 francs qui s'étaient accrus par les intérêts. Elle avait vécu depuis le jour de la sortie du couvent, avec ses vieilles cousines, dans une maison de campagne, au voisinage d'Aubigny-les-Vignes.

La veille de son mariage, elle s'était penchée doucement vers Édouard de Ligny, pour le prier de lui laisser prendre sur sa dot quatre mille francs pour doter quatre paysannes, une vieille coutume de sa famille.

— Oui, dit le jeune notaire, cela vous portera bonheur.

On verra que la pauvre femme fut quatre fois malheureuse.

Si le crime est toujours puni par Dieu sur la terre, il faut bien dire que la vertu n'y est pas toujours récompensée.

Ce fut pourtant une belle lune de miel qui dura deux ans et qui donna deux enfants; on vivait dans l'étude du notaire comme dans un château; on s'aimait comme si on n'avait rien à faire : toutes les joies du temps perdu.

On avait acheté une petite villa dans les bois appelée l'Hermitage. — Un paradis. — On se promit d'y vivre six semaines par an au temps de la chasse et de la vendange. Il y vint des amis de Paris. M. de Ligny menait bon train; il ne refusait rien à sa femme, pas même le marbre.

C'est-à-dire qu'un jour il la fit sculpter en Ophélie par un de ses amis, un grand prix de Rome qui s'était marié par-devant lui Me de Ligny, notaire et maire. Cette statue fit du bruit à dix lieues à la ronde, après avoir été fort discutée à l'Exposition de 1862.

VII

VOISINS ET VOISINES.

Mais par malheur, on le sait déjà, tout à côté de cette maison, il y avait un cabaret, peuplé de belles filles, qui avait pris pour enseigne : — *le Café du Cygne de la Croix,* — jeu de mots sacrilége qui depuis cinquante ans faisait rire les habitués. — C'était le pays de la gaieté, je n'entends point parler de la gaieté des ivrognes, mais des filles du cabaretier. Le bonhomme Moustier avait trois filles, comme dans les contes de fées, mais trois belles filles, comme cela ne se voit pas, même dans les contes de fées. C'était un charmant tableau de les rencontrer le dimanche, à demi parées, versant à boire aux ivrognes d'une main presque blanche et presque mignonne, accordant par-

dessus le marché un sourire ou une grimace pour répondre au compliment.

En vérité, on fût devenu buveur pour elles. Elles enjôlaient et elles enivraient leur monde à merveille ; aussi le cabaret, selon un mot du curé d'Aubigny, était peuplé comme l'enfer. Il faut bien dire que le curé avait moins de fidèles que le cabaretier.

Cécile, Rose et Orphise avaient une petite lingerie dans la salle du café. Le lundi, une fois l'ivrognerie balayée sur le pas de la porte, les tables se couvraient de robes, de corsages, de guimpes, de bonnets , de toutes les fanfreluches du village. Le spectacle était mille fois plus attrayant que la veille. L'une racontait avec malice une petite aventure quasi scandaleuse, l'autre faisait un nœud de ruban en songeant à quelque galant du pays ; la troisième arrosait les jacinthes et les myosotis de la fenêtre avec plus de grâce encore qu'elle n'en montrait en versant à boire aux ivrognes. C'était un doux éclat de voix argentines à faire bondir le cœur, un concert de malicieuses chansons, un groupe charmant de belles filles folâtres qui eussent arrêté un peintre ou un sculpteur.

La ville de Troie, d'homérique mémoire, ne fut jamais si bien assiégée par la colère d'Achille que

ne le furent les fenêtres du café par les amoureux d'Aubigny. Si on parlait d'aller se promener, c'était pour passer par là. Que de vaillants propos dits de travers! Que de lettres galantes mises à la petite poste des fenêtres, c'est-à-dire confiées aux branches des rosiers! Que d'œillades idolâtres mille fois plus éloquentes que des lettres! Le cabaret menaçait de finir, comme la ville de Troie, par l'invasion et par l'incendie.

Le notaire aimait sa femme et ses enfants, son étude et son jardin; mais quel est celui qui, à certains moments d'orage, ne se lasse de cueillir les mêmes amours et les roses, quand il y a au voisinage d'autres roses et d'autres amours, surtout quand on est un notaire d'imagination, quand les inventaires font défaut, quand la belle saison répand tous ses feux et tous ses aromes.

Notre notaire était un esprit ardent, ne laissant guère chômer son cœur, bâtissant des châteaux en Espagne, babillant à tort et à travers, lisant des contes de Voltaire et écrivant des testaments avec délices; se levant tôt et se couchant tard, en homme qui s'entend bien avec la vie; aimable avec les hommes, galant avec les femmes, il était le bienvenu dans tout le canton; la meilleure avoine attendait son cheval, ses chiens étaient admis dans le

salon du château, au coin du feu de la chaumière. Il avait à son service une phraséologie délicate pour consoler la veuve pendant l'inventaire et pour apprivoiser la future pendant le contrat de mariage.

Jusqu'en 1860, il n'avait pas poussé trop loin l'infidélité envers sa femme ; mais un beau samedi du mois d'avril, comme il se promenait dans sa cour, pendant que Mme de Ligny faisait une promenade à cheval, il prit un mauvais chemin, c'est-à-dire qu'il alla sur le seuil de sa porte, comme pour voir s'il lui venait des clients.

Savez-vous ce qu'il vit ? Des clientes en herbe.

Il vit pour la première fois avec les yeux du cœur les trois filles du cabaretier se poursuivant dans la rue à propos d'un bouquet de roses.

VIII

LE BOUQUET DE ROSES.

CELLE qui avait alors à la main le bouquet de roses tant envié] vint tout à coup se jeter du côté du notaire en demandant asile du regard. Sans trop y songer, le notaire se mit de la partie. Il se fit le champion de la belle effarouchée ; les autres eurent beau voltiger autour d'elle, il la défendit, je ne dirai pas jusqu'à la mort, mais jusqu'à l'amour. Quand la guerre fut finie, il prit doucement la petite main et demanda quel serait le prix du vainqueur ; la petite main lui répondit par l'offrande du bouquet. Après tout, ce n'était là qu'un jeu innocent.

La belle au bouquet de roses s'appelait Cécile, un nom fait pour la candeur ; c'était la plus belle des trois sœurs. Quand je dis la plus belle, je ne

veux pas dire que c'était une beauté ; elle n'avait ni la noblesse des lignes, ni le charme de l'expression. C'était la jeunesse et non l'âme qui rayonnait sur sa figure.

La beauté! coupe d'or pleine de mauvais vin.

La beauté est un souvenir du ciel ; mais la beauté a trop affaire sur la terre pour se souvenir du ciel. Cécile ne levait jamais les yeux que vers son miroir.

Elle avait vingt ans, des yeux noirs, des dents blanches, de l'imagination, des charmeries. Et pas un amoureux, si ce n'étaient trois ou quatre freluquets d'Aubigny : un clerc d'huissier, un petit fermier, un arpenteur qui avaient du temps à perdre. Cécile marquait son point plus haut.

Le notaire emporta par mégarde le bouquet en question dans son cabinet. Le lendemain, comme il n'avait d'autre distraction qu'une feuille de papier timbré, il respira à diverses reprises le parfum vieilli des roses ; le surlendemain, comme il reconduisait un client, il aperçut le bouquet parmi les chiffons qu'une servante venait de balayer ; il le ramassa, — par distraction peut-être, — mais pourtant avec une secrète religion. Ainsi le bouquet alla jusqu'au cœur du notaire, — et Cécile suivit son bouquet.

D'abord, M. de Ligny se laissa prendre sans raisonner.

— Ce n'est qu'un jeu, dit-il, un jeu de l'esprit.

Et il respirait le bouquet avec son âme.

— Bah ! reprenait-il, on peut bien, une fois l'an, donner un coup de canif dans son contrat de mariage. Regarder du coin de l'œil une jolie fille et happer un sourire qui fasse croire au ciel de Mahomet.

Quand il voulut raisonner, il n'était plus temps ; sur ce chapitre, n'est-on pas raisonnable quand on déraisonne ?

Sans y penser, M. de Ligny se mit outre mesure à fumer sur le pas de sa porte à l'heure du déjeuner ou du goûter des filles du cabaretier. Il prenait de plus en plus plaisir à les voir et à les entendre ; elles folâtraient avec tant de grâce naïve et babillaient avec tant de gaieté bruyante !

— Edouard, lui dit un jour sa femme qui n'y voyait que du feu, tu fumes trop, c'est une passion.

— Oui, répondit le notaire d'un air mélancolique, c'est une passion.

Et il fuma de plus belle.

Le jardin du notaire n'était séparé du jardin du cabaretier que par un mur mitoyen qui n'avait pas la hauteur légale. En se dressant sur la pointe des pieds,

on voyait ce qui se passait de l'autre côté. Et on en abusait. Comme on entrait dans la saison des fleurs, les trois sœurs rendaient souvent visite à leur parterre émaillé ; comme le notaire était un homme de bonne volonté, il parvenait alors à regarder au delà de son mur, surtout quand c'était le tour de Cécile à visiter le parterre, si bien que cela devenait presque un rendez-vous ; il est vrai que le mur pavoisé de roses était de la partie.

Un jour que Cécile se trouvait seule au jardin, M. de Ligny lui jeta coup sur coup une douzaine de roses épanouies ; Cécile riposta de toutes ses forces et de tous ses rosiers. Le champ de bataille fut jonché de morts. La femme du notaire survint.

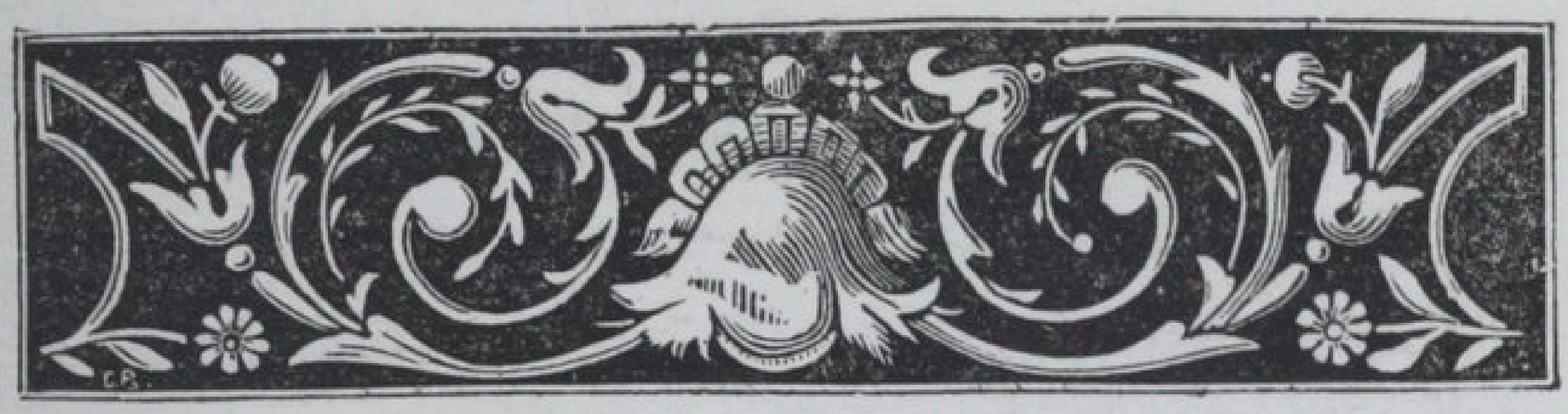
— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, comme tu as gâté ce pêcher et cette salade ! Et puis, tous les rosiers qui sont ravagés. Tu as donc perdu la tête ?

— Oui, ma femme, j'ai perdu la tête, dit le notaire, en retombant dans sa mélancolie.

Sans y penser, toujours sans y penser, le notaire mit en oubli la beauté, la tendresse, la vertu de sa femme. A ses yeux, ce ne fut bientôt plus qu'une autre statue qui ornait sa maison.

Mme de Ligny, qui pensait beaucoup à ses enfants, fut la dernière à savoir que M. de Ligny se laissât enjôler par sa voisine.

Il faut dire en outre que Mme de Ligny n'était pas tout à fait une femme de ménage ; elle aimait, malgré ses vertus, le voyage à Paris et le bal à la préfecture. On parlait beaucoup de sa grâce à valser et à monter à cheval ; c'était d'ailleurs tout le mal qu'on trouvât à dire d'elle, car elle était le symbole de la vraie femme et de la vraie mère.



IX

OU LES MURS ONT DES OREILLES.

Comme le diable qui se fait bon apôtre pour séduire les jeunes filles, la mort se fait belle pour aller dans le monde ; le squelette armé d'une faux n'a été qu'une légende, la mort frappe par une main blanche, elle tue en souriant et elle sème des roses sur son chemin. Les vieux peintres flamands, philosophes ce jour-là, représentaient l'occulte divinité sous le symbole d'un crâne couronné de fleurs à côté d'un violon. Les artistes grecs, quand ils ont créé les trois Parques, les ont presque représentées sous la forme des trois Grâces. Avant les trois Grâces, c'était une jeune fille toute pleine de séduc-

tions qui marchait à perdre haleine en portant un papillon sur son doigt.

Cette petite Cécile, si fraîche, si joyeuse, si étourdie, fut la figure que prit la mort pour frapper le mari, les enfants, la femme dans leur jeunesse et dans leur bonheur. Qui eût dit en la voyant si gaie et si folle, montrant sa figure charmante au-dessus du treillis du mur mitoyen, que c'était l'image du deuil de toute une famille ?

Au temps où fleurissent les acacias, le notaire n'était pas l'amant de Cécile ; mais il avait franchi le mur mitoyen ; et encore cet exploit aventureux s'était passé après le coucher du soleil. Cécile, loin de s'effaroucher ce soir-là, l'avait attendu de pied ferme. Et, comme elle avait lu des romans :

— Monsieur, il y a encore un mur entre nous !

Cependant elle s'apprivoisa au point qu'avant de chasser doucement le notaire, elle lui accorda la grâce de baiser la blancheur veloutée de son cou.

La petite lingère d'Aubigny s'était laissé surprendre par la vanité ; la vanité l'aveuglait à toute heure et sur toute chose. Le notaire avait, dit-on, beaucoup d'argent — beaucoup d'esprit — plus ou moins notarial. Il tranchait du gentleman, lorsqu'il partait en campagne, en faisant caracoler son cheval devant le cabaret. Cécile rayonnait d'orgueil.

Quand toutes les commères d'Aubigny furent lasses de babiller sur les rencontres de M. de Ligny et de Mlle Cécile, Mme de Ligny souleva un coin du voile : voici comment. Elle cueillait des groseilles au pied du mur mitoyen, en songeant que MM^mes^ A, B, C, ses anciennes amies, étaient très-malheureuses par leur mariage, tandis qu'elle-même savourait toutes les joies conjugales et maternelles. La pauvre femme se laissait aller à ce beau rêve avec une douce nonchalance, en écoutant chanter le pinson sur le cerisier voisin, en respirant le réséda que le vent secouait à ses pieds, quand tout à coup elle entendit ce petit dialogue venant de l'autre côté du mur :

— Je vous dis, monsieur, que grâce à vous je suis une fille perdue. On en dit de belles sur mon compte dans tout Aubigny.

— Sur ma foi ! vous voilà une fille perdue à bon marché ; n'écoutez donc pas les commérages et n'en croyez que vous-même.

— Vous avez beau dire ; la bonne avance que de n'avoir que sa conscience pour soi ; on ne se marie pas avec sa conscience. Par exemple ! croyez-vous donc qu'on vienne me chercher à cette heure !

— Cela n'est pas ma faute, en vérité ; parce que j'ai sauté trois ou quatre fois par-dessus le mur, le

plus innocemment du monde, n'allez-vous pas dire que tout est perdu ?

— Enfin, monsieur, n'en parlons plus ; je saurai souffrir toute seule sans me plaindre.

— Cécile, vous pleurez.

— Non, monsieur, non, je ne pleure pas, au contraire.

A cet instant suprême la femme du notaire leva la tête au-dessus du mur.

Le notaire fut atterré en voyant comme par magie la tête expressive de sa femme.

— Comment diable est-elle là ? Je la croyais avec ses cousines.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, dit Cécile, s'éloignant de deux pas.

Puis se retournant vers Mme de Ligny :

— Du reste, madame, il n'y a pas de mal à cela, j'imagine.

— Allez dire cela à vos pareilles, mademoiselle, je ne veux pas vous entendre.

— Madame, dit le notaire à sa femme, vous prenez mal à propos les choses à cœur.

— Je ne dis rien, monsieur.

— Ce n'est qu'un jeu.

— Oui et pour ce jeu-là, monsieur, les murs ont des oreilles.

Là-dessus Mme de Ligny prit son panier de groseilles et retourna à la maison.

Cécile, enchantée de ce contre-temps, feignit une douleur profonde ; elle se tourna vers le notaire et lui dit d'une voix tremblante :

— Adieu donc, monsieur, ne vous inquiétez pas de moi, à force de pleurer, je me consolerai.

Ces derniers mots achevèrent de troubler le cœur de M. de Ligny.

— Au revoir, Cécile, nous nous reverrons.

Le notaire franchit le mur d'un air résolu. Cécile s'avança vers le cabaret. Près de disparaitre sous les sureaux qui ombrageaient la porte du jardin, elle se retourna d'un air désolé. Le notaire fut touché plus que jamais.

Il ne connaissait pas le château des passions et des ensorcellements.

— Comment bien sortir de là ? dit-il en hochant la tête.

Il n'avait pas la clef.

X

POURQUOI LA FEMME DU NOTAIRE EUT TORT D'AVOIR UN CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE ÉTOILÉ DE COQUELICOTS.

Dès qu'elle fut dans sa chambre, Mme de Ligny versa des larmes amères. D'abord, elle n'avait écouté que son indignation ; mais comme toutes les nobles natures, elle ne savait que pleurer.

Le notaire, en rentrant à son étude, trouva fort à propos un contrat de vente à faire.

Pour Cécile, elle murmurait entre ses dents : *Mes pareilles ! Mes pareilles !* Elle me payera cher ce mot-là.

Tout en disant ces paroles prophétiques, Cécile traversa la salle du cabinet et alla s'asseoir devant une fenêtre ouverte sur la rue. Les deux sœurs étaient parties pour la fontaine. Il faisait presque nuit ; on entendait déjà résonner la trompe du pâtre

sur les rumeurs du crépuscule. C'était une belle soirée pour apaiser tous les cœurs en révolte. Cécile ne vit ni la sérénité du ciel, ni les joies de la terre ; la vengeance agitait son cœur ; la vanité attisait le feu ; elle se laissait aller, avec un sombre plaisir, à ces deux mauvais sentiments.

Un hasard vint la pousser dans cette route. Comme elle regardait dans la rue, elle vit passer la marchande de modes de la ville voisine, soulevant d'un panier, pour le faire voir, un chapeau de paille d'Italie orné de coquelicots, un vrai chef-d'œuvre de main de fée, destiné à Mme de Ligny. En voyant cette petite merveille, Cécile soupira et se dit avec amertume :

— Ah ! si j'avais un chapeau, moi !

Elle se sentit jalouse de Mme de Ligny, à cause de son mari, mais surtout à cause de ses chapeaux.

— Nous verrons un jour, reprit-elle, qui est-ce qui aura les chapeaux à coquelicots et à plumes !

Le notaire était-il sous-entendu ?

M. de Ligny, de son côté, cherchait dans son étude une transaction entre son cœur et son devoir. Le devoir parlait très-haut : son rang dans le monde, son office, sa famille, sa femme, ses enfants ; mais le souvenir de Cécile ! Cécile, qui avait

de si beaux yeux, une si jolie bouche, un si charmant sourire. Ceux qui se sont laissé surprendre à leur insu par ces filles d'Ève de vingt ans, savent seuls tout ce qu'il faut de force pour lutter et pour vaincre quand ils sont déjà ensorcelés.

Le notaire, qui avait l'imagination ardente et le cœur sur la main, n'était pas de force à cette lutte, d'autant plus qu'il se laissait fasciner par l'espérance de revoir Cécile mystérieusement.

Voilà à peu près quels furent les termes de la transaction :

« 1° J'apaiserai ma femme par un renouvellement de tendresse ; je la laisserai gémir, se plaindre et aller au bal tant qu'elle voudra ; en revanche, je reverrai Cécile, mais non plus au grand jour. Puisqu'elle m'aime, elle ira où je voudrai qu'elle aille. A cet effet, je découvrirai bien près d'ici quelque retraite cachée où le diable lui-même n'y verra rien.

« 2° Avec le temps, l'amour passera ; avec un peu d'argent, je consolerai Cécile. Elle a une tante à Nancy et une marraine à Paris ; elle ira se marier à Nancy ou à Paris avec ma dot ; moi, je redeviendrai le meilleur mari du monde.

« *Telles sont les conventions des parties,* c'est-à-dire du DEVOIR et de l'AMOUR, — *dont acte fait et passé à Aubigny, en l'étude,* sans témoins. »

XI

LE PAVILLON CHINOIS.

PENDANT quatre jours, le notaire fut fidèle à son étude, sinon à l'amour conjugal; il fit une procuration, deux mainlevées, trois contrats de mariage. Sa femme lui pardonnait du fond du cœur, sans vouloir rappeler la scène du jardin. Pour lui, il avait bien un peu oublié Cécile ; quatre jours encore, les affaires reprenaient le pas sur sa folle passion. Mais un matin on vint le demander pour un testament au hameau de Massy.

A son retour, comme il traversait le bois de Fontaine-Rouge, il rencontra Cécile, gracieusement juchée sur un petit âne, presque fougueux.

Cette apparition charmante sous les branches vertes du sentier, dans la fraîcheur embaumée du

matin, fut un coup fatal dont le notaire ne put se défendre.

— Cécile, s'écria-t-il, Dieu soit loué ! Mais où allez-vous donc ?

— Je vais à la ferme de Massy, faire des gaufres chez ma cousine Dumont.

Cécile avait rougi de la rencontre ; elle était plus belle encore ; le notaire la regardait avec une ardente admiration. Comme il s'était mis au beau milieu du chemin, le petit âne s'arrêta en secouant ses oreilles.

— Vous ne savez pas, Cécile, avec quelle joie je vous rencontre ici !

— Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, monsieur, dit-elle, avec un sourire demi-moqueur, demi-amer.

— Je le sais mieux que vous, Cécile, mais contre mauvaise fortune, bon cœur.

— Ainsi, tout est dit, murmura-t-elle tristement.

— Oh ! non, tout n'est pas dit, Cécile ! est-ce que nous n'avons pas encore mille choses à nous dire ?

— Cécile garda le silence, jugeant que le silence était éloquent.

— Écoutez, Cécile, là-bas, dans le bois de l'Er-

mitage, je vais faire bâtir un pavillon en votre honneur...

— Dont vous aurez seul la clef.

— Le soir vous y viendrez, n'est-ce pas? Vous n'aurez qu'une haie de sureaux à traverser, personne n'en saura rien, pas même votre confesseur.

Cécile était toujours silencieuse.

— Comme vous êtes jolie avec ce petit bonnet et ce petit fichu !

— Je pense, dit Cécile en souriant, qu'un chapeau et un châle ne gâteraient rien à ma figure.

— Vous êtes belle ainsi ; mais si vous y tenez, qui donc vous empêche ! Ah ! si j'étais avec vous, à Paris, quelle joie j'aurais à vous parer ! Comme vous enjôleriez bien votre monde avec une bottine impertinente, un léger chapeau et une robe à traîne ! Ah ! coquette !

La rencontre n'alla pas plus loin ; le petit âne trépignait d'impatience, alléché qu'il était par l'odeur lointaine du râtelier des ânes à la ferme de Massy.

— Adieu, Cécile, je vous attends au pavillon.

Ils se suivirent doucement du regard ; ils ne pouvaient plus se voir qu'ils se regardaient encore.

Cette apparition de Cécile fut un mirage que le notaire eut longtemps sous les yeux ; dans ses moments de rêverie, il s'écriait : « Qu'elle était ado-

rable, ce matin-là, sur son petit âne indompté, avec sa robe rose et son gracieux bonnet! »

Il fit bâtir le pavillon à deux pas du parc de sa villa, en disant à sa femme que ce serait l'atelier de son ami le sculpteur.

Que se passa-t-il dans le pavillon? Le notaire disait à tout le monde qu'il écrivait là ses actes sérieux ; mais on disait à Aubigny que souvent, à la nuit close, on voyait une femme passer dans l'enclos voisin, franchir la haie de sureaux et disparaître tout d'un coup.

Et Mme de Ligny versait des larmes de plus en plus amères. La pauvre femme, dans sa douleur, ne savait que pleurer. Le notaire essuyait quelquefois ces larmes; il se jurait à lui-même, en voyant l'ombre de son bonheur évanoui, de ne plus mettre le pied dans le chemin des mauvaises passions. Mais dès qu'il revoyait Cécile, il retombait dans le charme fatal. Cécile était comme le serpent de la Genèse, du premier regard, elle fascinait : Dieu a commencé la femme, le serpent l'a finie.

Le notaire n'eut pas une heure de vrai bonheur dans son pavillon. Cécile peut-être y était charmante, mais le souvenir de sa femme qui pleurait était là plus près de son cœur encore que Cécile. Bientôt, tout en flottant entre ces deux passions, il

sentit enfin que le bonheur n'était pas là ; il tomba accablé sous le raisonnement de sa folie ; mais il était trop tard pour raisonner, déjà il marchait à grands pas vers sa ruine.

Il eut beau lutter, Cécile l'entraîna. Le danger lui-même est entraînant ; c'est le vertige de l'abîme.

Cécile eut pourtant des remords ; la vanité n'avait pas encore tout à fait dévasté son cœur.

Il lui arriva même de pleurer avec une vraie douleur de cinq minutes ; de s'avouer coupable, de prier Dieu, de faire vœu de se punir elle-même. Mais, peu à peu, le mauvais esprit passait sur ces pensées du ciel, sur cette douleur, sur ces prières, sur ce repentir ; elle se laissait nonchalamment aller aux tentations.

Elle se consolait avec son miroir, elle s'étourdissait dans les joies factices. « Et puis, à quoi bon la vertu ? disait-elle. La vertu me servira à être la femme de quelque rustre endimanché, qui me fera bêcher sa vigne ou balayer sa maison, qui ne me donnera pas le temps de boucler mes cheveux et de chanter mes chansons ; cela est bon pour Rose ou pour Orphise ; moi je suis née pour être belle ; quand je serai lasse de faire la belle ici, j'irai la faire ailleurs. »

Paris ! Paris ! C'était le rêve de ses jours et de

ses nuits. Le notaire ne tenait pas grande place dans son esprit, pas du tout dans son cœur. « Il m'a compromise, il ne peut me laisser là, pensait-elle ; quand je serai assez vengée de sa femme, s'il a trop de moi, j'irai à Paris avec son argent. »

Elle n'attendit pas si longtemps pour aller à Paris. L'enfer l'attirait. Elle y débarqua un soir avec M. de Ligny. Il revint seul le surlendemain. Elle vécut quelques semaines chez sa marraine dans toutes les curiosités, avec l'argent de son amant.

Quand Cécile reparut à Aubigny, elle était plus jolie encore, — comme si le péché fût le fard des femmes. — Opinion de Lovelace et de Ninon.

Le notaire était plus ensorcelé que jamais.

Ce fut alors que Cécile, passant à l'église devant le banc d'honneur de Mme de Ligny, lui jeta un regard d'acier, — un glaive, une épée, un poignard.

Mme de Ligny rentra chez elle toute pâle et s'écria en tombant sur un canapé :

— Cette fille m'a tuée !

Le mari était là feuilletant des papiers.

— Tuée ! dit-il en levant les yeux.

— Oui, tuée.

— De quelle fille veux-tu parler ?

— Tu le sais bien !

— Tu es folle! Tu cherches midi à quatorze heures.

Le soir, quand le notaire revit Cécile, il lui conta la scène.

Cécile partit d'un bruyant éclat de rire :

— Elle en verra bien d'autres. Il faut qu'elle se repente de m'avoir humiliée.

— Ne fallait-il pas qu'elle s'agenouillât devant toi?

— C'est toi qui vas t'agenouiller pour elle, mais ce n'est pas assez.

— C'est trop. Je te défends de parler ainsi.

— Je vous défends, monsieur, de reparaître devant moi. Je sais le chemin de Paris...

— Voyons, voyons, tu sais bien que tu m'as ensorcelé et que je ne puis pas vivre sans toi.

C'était déjà le vertige de la passion.

— Et pourtant, disait M. de Ligny avec colère, ma femme est plus belle que ma maîtresse!

C'était une singulière créature que cette Cécile; on peut dire que celle-là n'était pas toute d'une pièce ; elle était pétrie de deux pâtes, comme disent les Orientaux : la pâte douce et la pâte amère. Le bien et le mal avaient droit de cité chez elle au même titre. Elle avait des instincts canailles et des aspirations aristocratiques. Quand la

colère la prenait, elle partait en guerre, armée de toutes armes, même d'armes empoisonnées ; mais sur le champ de bataille son premier mouvement était d'embrasser son ennemie. Ainsi elle jurait de se venger d'un mot malsonnant de Mme de Ligny, mais sur un autre mot de la femme du notaire elle se fût jetée à ses pieds en pleurant. Il ne fallait peut-être qu'une bonne parole pour qu'elle abdiquât, laissant M. de Ligny à sa femme et rentrant en elle-même ou plutôt courant d'autres aventures, car elle était née pour la vie aventureuse.

On la verra toujours cruelle devant Mme de Ligny parce que Mme de Ligny n'aura jamais passé devant elle qu'en lui jetant un regard dédaigneux.

Si elle avait vu pleurer la femme du notaire elle se fût tout de suite attendrie et humiliée.

J'ai dit que Cécile était une singulière créature, je me trompais, car il y a beaucoup de femmes comme elle. Il suffit souvent d'un grain de sable ou d'un pli de rose pour les faire bonnes ou mauvaises.

Si Cécile était devenue mauvaise elle ne le savait pas, parce qu'elle se sentait toujours pleine de charité pour les pauvres. Elle donnait à deux mains et elle croyait qu'elle était meilleure que les autres. C'est là l'erreur de ceux qui donnent aux pauvres.

La vraie charité c'est de donner à tout le monde. Car l'argent n'est qu'une des expressions de la charité.

Mais quoi que fît Cécile on ne lui en voulait pas et on lui pardonnait ses fautes parce qu'elle était jolie et qu'elle enjôlait son monde, selon l'expression champenoise.

Il n'y avait guère que Mme de Ligny qui ne lui pardonnât pas.

XII

POURQUOI LES CHAMPENOISES VONT A PARIS.

On dit que Paris est un grand dévoreur d'hommes. Voilà pourquoi il faut que les provinces lui dépêchent au jour le jour les meilleurs bras et les meilleures têtes. Ce ne sont souvent que les plus mauvaises têtes et les bras les plus paresseux. L'homme n'est pas parfait, pas plus en province qu'à Paris. Ce ne sont pas les hommes seulement que la province dépêche à Paris : la capitale de tous les mondes a beau créer des filles, elle manquerait bientôt de femmes, si chaque village de France ne lui donnait une fois par an, je ne dirai pas sa rosière, mais son phénix.

Pourquoi les provinciales vont-elles à Paris? On pourra répondre : pour ne pas rester en province.

Elles vont à Paris parce qu'après le pays natal il y a le pays d'élection. Toutes celles qui sont tourmentées de la soif des curiosités vont se désaltérer à ce courant d'une onde impure. Elles fuient la source vive pour le poison des iniquités. Je parle comme un prédicateur. Si mon ami Veuillot n'est pas content, c'est qu'il est trop difficile à vivre.

Il faut bien dire que les joies de la province sont bien tempérées pour toutes les femmes qui sont frappées du vertige du mal.

Ces trois filles du cabaret avaient beau chanter les airs d'Offenbach et de Métra, elles avaient beau se trémousser le dimanche aux quadrilles rustiques, elles avaient beau prendre des airs penchés en valsant avec un rustre, ce n'était pas là le souverain bonheur. Les Champenois s'amusent peut-être beaucoup entre eux, mais en général ils laissent quelque chose à désirer aux Champenoises. Je ne parle pas des riches, mais des pauvres ; pour eux la bouteille passe avant la femme, ils la trouvent mieux coiffée, plus arrondie, chantant mieux la chanson de la gaieté.

Or, la Champenoise est froide devant la bouteille ; elle aime mieux un air de violon ou une œillade idolâtre, aussi ne perd-elle pas l'occasion si elle est

jolie de venir à Paris jeter son bonnet par-dessus le dernier moulin de Montmartre.

C'est bientôt un regret ; pour la plupart, elles s'aperçoivent trop tard qu'elles se sont fourvoyées dans le tohu-bohu du désœuvrement, pour ne trouver ni la fortune ni l'amour, quand elles ont laissé là-bas je ne sais quelle poésie intime faite de la vie familiale et des joies de la nature.

La plus sage des trois filles du cabaret, Mlle Rose, voulait toujours retenir ses sœurs parce qu'elle sentait que son bonheur à elle était à Aubigny.

Ses sœurs se moquaient d'elle.

— Tu voudrais bien nous enchaîner à ta forge.

— Eh bien oui, j'aime mon forgeron, disait Rose, il a les mains noires et le teint bronzé ; mais vos beaux amoureux n'auront jamais des dents si blanches et des yeux si doux.

XIII

L'IDÉE FIXE.

Les deux sœurs de Cécile, pour la peindre dans ses méditations d'impénitente, l'avaient surnommée : *l'Idée fixe*. Orphise lui dit un jour :

— Tu ne viens pas avec nous aux vignes ?

— Oui, pour me gâter les mains, répondit Cécile.

Elle accompagna pourtant ses deux sœurs.

— Pourquoi es-tu toujours pensive, Cécile ?

— Parce que j'ai mon idée.

— Ah oui ! ton idée fixe.

— Oui, mon idée fixe. Vous autres vous prenez le temps comme il vient, sans arrière-pensée.

— Et toi ?

— Moi, pas si bête! J'ai toujours mon idée fixe en sentinelle. C'est mon épée pour combattre.

— Combattre quoi ?

— Les bêtises des hommes, pour faire fortune.

A certains jours, les filles du cabaret allaient donner un coup de main à leur mère, qui ne voulait pas payer d'étranger pour cultiver la plus petite, mais la meilleure vigne du coteau. Les amateurs de Harlem et de Provins n'ont jamais cultivé les tulipes et les roses avec plus d'amour et de sollicitude ; c'était merveille de voir la mère et les filles bêcher, sarcler, provigner, tailler, écheniller, escargoter, enrouler aux échalas cette vigne bien-aimée.

Le soleil y versait ses rayons, comme en un jour de fête, aussi chaque cep montait, fleurissait, s'épandait en rameaux et se chargeait de grappes dorées avec une gaieté toute champenoise. Cela riait à gorge déployée. Et comme on chantait à la vendange, comme on contait des folies, comme au retour on fricassait les grappes dans les embrassements !

Rose disait : « Quoi qu'il arrive, si j'étais à cinq cents lieues d'ici, je reviendrais pour faire la vendange. » Cécile était décidée à faire les vendanges partout.

XIV

LA DOT DE LA MAIN GAUCHE.

CÉCILE n'était pas la première venue; si elle n'avait pas de cœur, elle avait de la tête. Dans le silence de l'aiguille, elle avait peu à peu soulevé les ténèbres qui couvraient son esprit; elle posait des points d'interrogation devant toutes choses. Ses sœurs n'étaient pas bêtes, mais elles avaient l'abandon des bonnes créatures, tandis qu'elle-même était toujours en révolte contre la nature. Elle ne faisait rien pour rien, pas même pour son plaisir, à moins que sa vanité ne fût en jeu. Avant de faire un pas, elle se demandait toujours si elle en serait plus avancée.

Aussi n'était-elle devenue la maîtresse du notaire que pour arriver mieux. C'était la première station

du vice : elle en rêvait de plus glorieuses — s'il est permis de couronner le mal par ce beau mot créé pour l'héroïsme, pour le sacrifice, pour toutes les belles actions de la vie. — C'est qu'il en est plus d'une qui cherche la gloire dans la honte.

Le notaire lui-même, quoiqu'il fût bien aveuglé par son amour pour Cécile, voyait en elle la mathématicienne. Il reconnaissait que tout était calcul dans son esprit; mais il croyait que le cœur sauvait cela. « Si elle ne m'aimait pas, disait-il, pourquoi viendrait-elle à moi toute pâle et toute en larmes? » C'est que Cécile était née comédienne. Comme les jeunes chats elle se faisait les griffes avec son premier amant, pour être mieux armée contre le second. Elle avait entendu dire ce mot profond : « L'expérience ne vaut pas ce qu'elle coûte. » Ce jour-là elle avait juré que son expérience ne lui coûterait rien à elle, mais tout aux autres. J'en connais quelques-unes qui ont ainsi l'habitude de faire payer leurs fautes.

Quoique Cécile voulût se mettre au-dessus de son amour, pour bien dominer son cœur, elle obéissait pourtant, comme une petite couturière qu'elle était, à sa jalousie brouillée d'envie; c'était là ce qui l'attachait au notaire. Elle éprouvait une joie cruelle à faire le malheur de cette pauvre femme qui avait le

tort irréparable de ne la point saluer. Sans cet odieux péché d'envie, greffé sur la jalousie, elle ne fût pas restée si longtemps à jouer ce premier acte de sa comédie romanesque ; elle se fût envolée plus vite vers Paris, sachant bien que M. de Ligny ne lui marchanderait pas de quoi tenter la fortune ; elle savait bien, d'ailleurs, que sa jolie figure était une lettre de recommandation qui lui ouvrirait toutes les portes. Un pauvre diable studieux, fort en thème ou fort en éloquence, ne trouvera que des portes fermées à triples verrous dans la capitale de l'esprit français, mais la première drôlesse venue, — si elle est belle, — ne fera jamais antichambre. C'est que, chez le peuple le plus spirituel de la terre, comme chez le plus bête, la beauté passe toujours avant l'esprit.

Toutefois, Cécile ne voulait pas s'embarquer sans biscuit ; le notaire parlait beaucoup d'argent à propos d'une dot, d'une vente de biens, d'un testament. Ce qui amena Cécile, peu à peu, à lui dire ceci ou cela : « Si vous mourriez, vous me coucheriez dans votre testament ? — Pourquoi ne me feriez-vous pas une dot ? » Le notaire répondait : « Je veux bien te coucher dans mon testament, mais je n'aurais garde de te faire une dot, car tu prendrais un mari. »

Cécile disait qu'elle ne ferait jamais cette bêtise

là; elle persistait à parler de la dot. Ce serait au contraire la sauvegarde du notaire, puisque cela lui permettrait à elle de ne vivre que pour lui. Seulement elle ne voulait pas être à la merci de son aiguille, comme une pauvre petite créature.

Et puis elle pleurait en disant qu'elle était bien malheureuse.

— Ma pauvre Cécile, disait le notaire, je te ferai une dot.

— Nous verrons. Si vous ne me la faites pas je me la ferai faire par un autre.

Il y a des hommes qui n'aiment les femmes que pour avoir le plaisir de leur donner de l'argent, comme il y a des hommes qui ne les aiment que pour vivre des miettes de leur table.

Quoique M. de Ligny ne fût pas riche, il se montra très-prodigue avec Cécile; il lui semblait très-doux de la voir, grâce à lui, se métamorphoser. On mettait cela sur le compte de la marraine sans s'apercevoir que c'était déjà un scandale à Aubigny-les-Vignes. Quoi! des robes de soie et des bijoux pour cette péronnelle, des bottines à hauts talons, des chapeaux sur le coin de l'oreille, des ceintures dorées, comme dans les légendes! Cécile portait même des boucles d'oreilles en diamants, mais elle disait à sa mère que c'était du strass.

La cabaretière la souffletait encore de temps en temps, pour n'en pas perdre l'habitude, mais comme elle y trouvait son compte, elle fermait les yeux.

— C'est une enjôleuse! disait-elle. Elle mènera les plus malins à la rivière.

XV

LA FORTUNE ET LA RUINE.

Cependant le scandale éclata trop bruyamment ; M. de Ligny eut peur, non-seulement des larmes de sa femme, mais des réprimandes de la Chambre des notaires.

— Après tout, dit-il à Cécile avec une certaine emphase, je suis officier ministériel, je dois sauvegarder ma situation, tu fais trop de tapage avec tes extravagances.

— Ne dirait-on pas que je roule carrosse ! s'écria Cécile, toute indignée de ce reproche. Si monsieur l'officier ministériel ne veut plus de moi, il n'a qu'à le dire. J'en connais plus d'un qui acceptera la succession sans bénéfice d'inventaire. Vous voyez, monsieur, que je sais parler votre langage.

— Il ne faut pas prendre les choses au tragique. Je ne dis pas cela pour te fâcher, mais pour te demander ce qu'il y a à faire?

M. de Ligny redevenait, comme toujours, un chien couchant sous le despotisme de cette petite fille.

Cécile, laissant tomber sa colère, reprit ses câlineries, ses adulations, ses flatteries.

— Ce n'est pas moi qui m'emporte, c'est mon amour. Si je ne t'aimais pas tant, je serais plus douce, parce que j'aurais toutes les gentillesses de l'hypocrisie.

Et après avoir embrassé l'officier ministériel :

— Ce qu'il y a à faire, je sais bien ce qu'il y a à faire.

— Parle, mon amour.

— C'est bien simple. Tu sais cette maison qui est près de l'église, où il y a eu autrefois une lingère qui vendait des rubans, des chapeaux, des chiffons pour les femmes, tu vas me donner de quoi la louer et de quoi y faire une pareille boutique, avec tous les accessoires d'icelle, comme tu dis si bien.

— Et après ?

— Tu ne comprends pas? Je dirai que j'y gagne des mille et des cents. Qui donc oserait alors me

reprocher à moi et à mes sœurs d'avoir de trop belles robes?

— Oui, tu n'es pas trop bête. Je comprends bien. C'est moi qui payerais les frais du culte.

— Après ça, il n'est pas impossible qu'on ne gagne quelques sous dans cette boutique, par exemple les dimanches, les jours de fête, les jours de foire.

— Allons donc! les femmes distinguées ne s'habilleront pas là.

— Pourquoi pas? Depuis que je suis allée à Paris, je suis l'oracle de la mode; ta femme elle-même viendra à la boutique; c'est moi qui ne serai pas fâchée de la coiffer.

— Ne plaisantons pas, dit le notaire, je t'ai déjà dit de ne jamais parler de ma femme.

— Comme si elle ne parlait jamais de moi!

— Non, jamais; elle est trop fière pour cela.

— Oui, madame enrage en silence.

— Combien te faut-il pour faire ta fortune dans cette boutique?

— Moins que rien, une dizaine de mille francs. Nous ferions ensemble un tour à Paris, pour acheter au Louvre ou au Printemps tout ce qu'il faut pour séduire les yeux de nos paysans.

Le notaire gardait le silence.

— Dix mille francs, dix mille francs; reprit-il, cela ne se trouve pas sous le pied d'un cheval.

— Allons donc! je te conseille de faire la petite bouche; dans ton étude, tu remues l'or comme s'il en pleuvait. C'est dit, n'est-ce pas?

Et Cécile sauta au cou du notaire.

— Vois-tu, il n'y a qu'un homme comme toi au monde.

M. de Ligny aurait pu se dire qu'en effet il n'y avait pas un homme aussi bête que lui. Mais l'amour n'est pas aveugle pour rien.

Le notaire pensa que Cécile raisonnait juste. Si elle était chez elle, n'avait-elle pas le droit de faire fortune comme une autre?

— Il y a un mais, dit M. de Ligny, on dira que c'est moi qui ai payé cette folie.

Cécile n'était jamais prise au dépourvu.

— Si tu veux, on dira que c'est ma marraine. Puisque ma marraine est à Paris, quoi de plus naturel, d'autant plus qu'elle a dit à tout le monde qu'elle me donnerait quelque chose en dot. Si tu veux elle t'écrira pour te mettre en garde.

— C'est une idée, on pourrait même louer la maison en son nom.

— Oh! mon Dieu oui.

Le notaire réfléchit, mais les dix mille francs!

— Vas-tu encore te faire prier ?

— Je t'ai déjà dit que je n'avais pas d'argent comptant.

— D'argent à toi, non, mais d'argent aux autres, si.

— S'il est aux autres, il n'est pas à moi.

— J'ai toujours entendu dire qu'on faisait des affaires avec l'argent des autres. On ne veut pas les voler, ces dix mille francs, on les rendra.

Le diable, qui écoutait aux portes, souffla une mauvaise pensée au notaire; il avait vendu pour un baron ruiné, amoureux d'une femme à la mode, cent hectares de bois, qui n'étaient payables qu'au bout d'un an; ces cent hectares avaient été coupés par morceaux; les paysans qui avaient acheté payaient tous avant le terme, si bien que le vendeur, qui avait déjà touché le tiers du prix, c'est-à-dire cent mille francs, ne s'attendait pas à toucher le surplus avant la fin de l'année.

— J'ai mon affaire, dit M. de Ligny; tu m'aimeras bien, Cécile.

— Grosse bête! tu sais bien que je ne t'aimerai pas pour ton argent. Va, tu peux ne me rien donner du tout, je serai toujours à tes pieds comme ton chien.

Ce qui fut dit fut fait. Six semaines après, les

trois filles du cabaret, qu'on commençait à appeler les trois demoiselles Moustier, avaient fait peau neuve et caquetaient plus gaiement que jamais dans la boutique de lingerie.

La chose avait fait du bruit. On venait de trois lieues à la ronde pour voir cette métamorphose, si bien que Mlle Cécile fit des affaires.

On pouvait la croire heureuse, mais cette orgueilleuse voyait plus loin.

C'était le notaire qui se croyait heureux, parce qu'il était dans l'enivrement de sa passion.

Mme de Ligny, qui devinait tout, continuait à dévorer ses larmes,

XVI

LA MAITRESSE QUI RIT ET LA FEMME QUI PLEURE.

C'ÉTAIT bien le plus admirable caractère qui fût au monde.

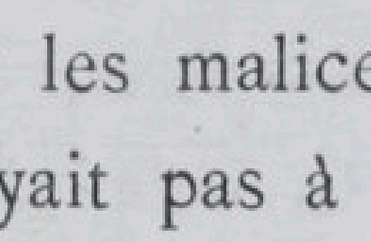
Jamais cette femme, qui voyait tout en Dieu, qui aimait son mari et ses enfants de toutes les forces de son cœur, n'avait murmuré un mot de reproche; elle cachait sa blessure, comme ses larmes. Ne comprenant pas les perversités de l'esprit, elle ne pouvait s'expliquer l'entraînement de son mari pour cette petite couturière, qui lui semblait indigne d'un homme bien élevé.

Quel plaisir pouvait-il trouver en cette compagnie? Que lui disait-elle et que lui disait-il? C'était de l'aberration, il reviendrait de cette folie, elle priait Dieu et elle attendait.

Quoiqu'elle ne voulût jamais parler de cette Cécile, elle était forcée çà et là d'écouter les commérages du pays. Dans les réunions forcées où elle se trouvait par devoir, pour obéir à son mari, les Champenois de haut cru, clients du notaire, ne manquaient pas de jeter des pierres dans le jardin conjugal ; celui-ci contait que les choses se passaient maintenant dans les villages comme à Paris : on entretenait des filles pour être un homme à la mode; celui-là contait que plus d'une petite Champenoise jetait de la poudre aux yeux du mari et mettait à l'ombre la femme légitime.

Mme de Ligny semblait ne point comprendre, elle parlait de ses enfants d'un air si tendrement familial, qu'elle touchait tout le monde, même ceux qui voulaient rire. Le notaire n'était pas à la noce, il essayait de détourner les malices champenoises, en disant qu'il ne croyait pas à tous ces menus propos de gens qui n'ont rien à faire.

Ces jours-là il se retournait quelque peu vers son devoir, mais si le soir il revoyait Cécile, la leçon était perdue.



XVII

LA STATUE VOILÉE.

Quoique Mme de Ligny ne se plaignît jamais dans son abandon, un jour qu'en revenant de promenade elle traversait le salon avec son mari, elle jeta son voile sur la figure de la statue.

— Pourquoi fais-tu cela ? lui demanda le notaire.

— Tu ne comprends pas ? lui répondit-elle.

— Non, je ne comprends pas.

— Eh bien ! je vais te le dire. Je cache la figure de cette statue parce qu'elle a le sourire du bonheur.

M. de Ligny fut frappé au cœur par ces simples paroles, mais il fit semblant de n'avoir pas compris.

— Le grand mal, est-ce que c'est là un sourire qui ne passera plus sur tes lèvres?

— Non, répondit sa femme.

Il voulut l'embrasser, mais elle se dégagea et lui montra la statue.

— C'est ma statue qu'il faut embrasser.

— Une femme de marbre ?

— Oui, une femme de marbre. Tu aimes mieux une fille de marbre.

Mme de Ligny s'enfuit pour pleurer.

XVIII

LES BAINS DE MER.

MADAME de Ligny, à travers ses chagrins, était encore quelque peu mondaine. Elle ne pouvait se résigner à vivre toute l'année dans la froide province sans respirer un peu l'air enfiévré de Paris. Quand elle crut au repentir de son mari, pour le mieux détacher encore de Mlle Cécile, elle lui demanda de la conduire aux bains de mer. Il fit bien quelque façon, mais enfin il y consentit, quand elle lui dit qu'une de ses amies du couvent lui offrait l'hospitalité à Deauville dans un chalet où elle était seule.

On partit un beau matin avec les deux enfants, car c'était au temps des vacances.

Par quel miracle Mlle Cécile prenait-elle tout

juste en même temps des bains à Trouville? C'est bien simple. Le notaire, qui vivait à Aubigny entre sa femme et sa maîtresse, voulut vivre pareillement sur la plage normande. Cécile avait juré ses grands dieux qu'elle vivrait à Trouville dans le plus strict incognito. Elle n'irait jamais du côté de Deauville. Si, contre toute attente, elle rencontrait Mme de Ligny, elle ferait un détour d'une lieue. Elle se dirait fille d'un médecin qui devait venir la rejoindre à trois semaines de là. Mais, naturellement, elle était trop curieuse pour ne pas aller faire un tour à Deauville, surtout en l'absence du notaire, qui avait été rappelé à Aubigny pour un acte important. Mme de Ligny habitait, avec son amie, un chalet aux confins de cette élégante colonie créée par le duc de Morny, Bien loin dans les sables, sur la route de Villers, c'était le désert, mais les deux dames venaient se promener à travers Deauville, quand elles n'allaient pas jusqu'à Trouville.

La seconde fois que Mlle Cécile se hasarda vers l'habitation de sa rivale, il se passa un drame qui les mit en présence. Les deux enfants de Mme de Ligny, Léon, qui avait treize ans, Clotilde, qui avait neuf ans, jouaient toute la journée avec les coquillages que leur apportait la mer; d'autres enfants du voisinage étaient venus se joindre à eux. Les deux

amies les surveillaient tout en travaillant à leur tapisserie ou en lisant des romans. Mais on sait que les enfants ont l'art d'échapper à toute surveillance dans le va-et-vient de leurs jeux et de leurs caprices. Un jour qu'il y avait des courses à âne, Léon et Clotilde s'aventurèrent un peu plus loin que de coutume à l'heure où la mer montait. Léon n'avait peur de rien; Clotilde voulait être aussi brave que Léon, si bien qu'à un certain moment une vague plus emportée que les autres vint prendre les enfants à mi-corps. Jusque-là ils avaient à peine mouillé leurs souliers, en s'avançant pour mieux voir courir les ânes au lointain. Mme de Ligny avait plusieurs fois rappelé ses enfants, mais son amie lui avait dit que c'était sans danger. Quand Léon sentit la vague, il s'en dégagea et ne fit qu'en rire, mais la petite fille, effrayée, se jeta plus avant dans la mer et roula dans le flux. Léon ne vit plus sa sœur; il poussa un cri, mais ce cri fut perdu dans les hourras des spectateurs de la course à âne. A ce moment-là, Mme de Ligny lisait à son amie quelques belles pages d'un roman de Jules Sandeau. On n'échappe pas à la fatalité. Léon se jeta à la recherche de sa sœur, mais il la dépassa et perdit pied au moment même où la petite fille, toute affolée, se relevait et retournait au rivage.

A son tour elle cria ; cette fois la mère entendit ; elle jeta le livre et courut à ses enfants. Léon ! Léon ! lui dit Clotilde, qui retournait bravement dans les vagues. Mme de Ligny se jeta elle-même à la mer, quoiqu'elle ne sût point nager, avec ces deux mots sur les lèvres : « Mon Dieu ! mon enfant ! » Léon reparut soulevé par les flots, mais déjà loin du rivage.

L'amie ne savait pas nager non plus ; pas un homme là, tout le monde était à la fête.

La mère allait perdre pied, frappée au cœur, presque évanouie ; il ne lui restait qu'à mourir. Toutes les mères comprennent ce désespoir : mourir ne serait rien si l'enfant était sauvé. Mme de Ligny se débattait dans l'impossible.

Une femme arriva qui, tout habillée, courut vers elle en nageant. C'était un sauveur.

— Mon enfant ! mon enfant ! criait Mme de Ligny. Et elle montrait l'endroit où elle avait entrevu Léon.

Celle qui nageait chercha à son tour avec tout l'héroïsme d'un dévouement aveugle.

Mme de Ligny joignit les mains pour la remercier et pour invoquer Dieu. La petite fille sanglotait, l'amie appelait au secours.

Enfin Léon fut sauvé. Celle qui nageait le saisit au moment où il reparaissait une dernière fois.

La mère se jeta au-devant d'elle et voulut saisir son enfant. Alors elle reconnut Cécile; elle se demanda si elle était devenue folle ou si elle traversait un horrible songe. C'était bien Cécile. La maîtresse de M. Ligny entraîna la mère sur le rivage sans vouloir encore lui donner son enfant.

— Non, madame, dit-elle, vous n'en auriez pas la force.

Léon n'était pas mort.

Quand Mme de Ligny vit qu'il rouvrait les yeux, elle se jeta dans les bras de Cécile.

— Je vous remercie, lui dit-elle, voilà qui efface tout le passé, je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi, dit Cécile, tout en se secouant comme après une averse.

Léon était revenu tout à fait à lui. L'amie de Mme de Ligny le prit dans ses bras pour l'emporter au chalet. Toute brisée, Mme de Ligny eut à peine la force d'entraîner sa petite fille. Tout ce monde-là avait la pâleur de la mort, Cécile seule avait gardé sa figure tout animée et toute souriante. Mme de Ligny lui offrit d'autres vêtements. Quoi qu'il fît un beau soleil, Cécile ne fit pas de façon pour accepter une chemise et une robe de Mme de Ligny.

Un peu plus elle restait à dîner.

— Non, dit-elle, en pensant qu'il serait indigne

d'elle de trahir encore Mme de Ligny après s'être assise à sa table.

Quand elle fut partie, Léon, qui était couché, dit tristement :

— Quel malheur qu'elle s'en aille, Cécile !

— Pourquoi ? lui demanda sa sœur.

— Parce que je l'aime bien.

— Eh bien, moi, je ne l'aime pas.

Clotilde, quoique beaucoup plus jeune, avait le sentiment secret que Cécile était l'ennemie de sa mère. Cette petite fille, d'ailleurs, était étrange par sa pénétration.

XIX

LA GRAMMAIRE DES FILLES D'ÈVE.

M. de Ligny, qui avait peur de perdre Cécile, était tout à la fois effrayé et ravi, j'allais dire de l'intelligence, j'aime mieux dire des rubriques de Cécile. Cette fille avait été à l'école du diable, elle avait le cœur pavé de mauvaises intentions : un abîme couronné de roses. Qui donc ne pardonne pas à la jeunesse qui rit et qui chante, même quand elle ouvre ses mains pleines de malices? Si pourtant le notaire avait été moins aveuglé, il eût bien reconnu que Cécile — comme on disait à Aubigny — ne se plaisait que dans le mal. Elle mordait tout le monde de sa critique, s'attaquant aux plus dignes, aux meilleurs, aux impeccables; elle avait les plus diaboliques inventions pour prouver

que nul ne valait mieux qu'elle, aussi ne la ménageait-on pas elle-même.

Quand elle passait dans Aubigny, c'était tout un charivari de mauvais propos, mais elle était de celles qui relèvent la tête plus haut sous l'insulte. Et d'ailleurs, que lui importait ce premier théâtre de ses menus forfaits? On a déjà vu qu'elle visait plus haut; elle apprenait son rôle pour monter sur une autre scène.

Elle ne perdait jamais son temps. Dans le fameux pavillon chinois, elle avait emporté des romans pour les heures d'attente, car le notaire n'arrivait pas toujours à la minute. Quand elle ne lisait pas, elle écrivait ou elle méditait; ses lettres à sa tante et à sa marraine étaient tout illustrées de fautes d'orthographe, mais M. de Ligny, qui en trouvait les brouillons, décidait que c'était tout à la fois élégant et spirituel.

Aussi, quand Cécile lui disait qu'elle se croyait destinée à quelque chose, il n'en doutait pas; il avait peur qu'elle ne lui échappât comme une comète. Un soir surtout, il fut émerveillé — il n'y avait pas de quoi — d'un petit cahier de pensées que Cécile avait écrites sous ce titre : *Maximes d'une jeune fille qui veut faire son chemin.* C'était pour ainsi dire la grammaire d'une femme galante :

Le repentir, c'est le regret de ne pouvoir recommencer.

—

Quand une femme se déshabille, elle est encore vêtue de sa pudeur — si elle est amoureuse.

—

Quand une femme se donne corps et âme, elle est encore chaste — si son cœur bat.

—

Une comédienne célèbre disait, avec le beau dédain des *Femmes savantes :* L'amour! je n'ai que de l'amour-propre.

En effet, sans s'arrêter au jeu de mots, l'amour sans amour-propre n'est que la volupté brutale, car l'amour-propre dans l'amour c'est la conquête, c'est le triomphe, c'est l'orgueil, c'est la tête et le cœur.

—

Quand on est en tête-à-tête avec une femme, on s'amuse beaucoup plus de ce qu'on lui dit que de ce qu'elle vous conte.

—

Les comédies ne corrigent personne, les Célimènes continuent à faire des Misanthropes.

—

On cherche toujours sa première maîtresse dans la seconde : aussi la seconde maîtresse est celle qu'on aime le plus.

—

L'homme s'agite, la femme le mène, parce que la femme est tout à la fois le bien et le mal, la quatrième vertu théologale et le huitième péché mortel. Comme l'ange rebelle, qui se souvient du ciel et qui travaille pour l'enfer, la femme est commencée par Dieu et achevée par Satan.

—

N'attaquez jamais une femme pour la tourner. Elle n'en croirait pas plus pour cela à sa vertu, mais elle croirait à votre naïveté.

—

Ne faites pas de l'amour un roman. La femme n'aime que les histoires. Et si elle s'aventure dans le roman, elle vous laissera en chemin pour continuer le roman avec le premier venu.

—

La volonté humaine ne s'arrête que devant la volonté d'aimer.

Et vouloir aimer quand l'amour n'y est pas, c'est

vouloir cueillir une étoile. Le cœur n'est que le très-humble serviteur de l'occasion.

—

On n'a ni esprit ni amour avec ceux qui n'ont ni esprit ni amour. Mais souvent on a de l'amour pour ceux qui aiment ailleurs. On jette un fagot dans le feu pour chauffer les autres.

—

L'empire que les femmes exercent sur les hommes tient plus encore à leur moralité ou à leur immoralité qu'à leur coquetterie.

—

Il est bien plus aisé de triompher de la vertu d'une femme que de son esprit.

—

Les femmes sont plus flattées des qualités superflues qu'on remarque dans leur amant que du vrai mérite qu'elles lui reconnaissent.

—

L'infidélité n'afflige les femmes qu'en raison du plaisir qu'elle fait à leurs rivales.

—

Les femmes ont une secrète aversion pour ceux qui n'ont que de l'estime pour elles.

—

On aime les femmes pour les défauts qu'on leur connaît, malgré des vertus qu'on leur suppose.

—

Le cœur compose un roman dont l'intérêt ne survit guère au dénoûment.

—

Quand une femme qui a réuni l'esprit à la beauté, n'est plus belle, c'est une fleur qui a perdu ses couleurs et conservé son parfum.

—

Faust a cherché la science : il a trouvé Marguerite.

—

Les femmes se donnent plus de mal pour acheter l'Enfer, qu'elles n'en auraient pour gagner le Ciel. Mais ce mal est une volupté.

—

L'amour se nourrit de larmes et de sang, dit l'anthologie, et non de lait et de roses; c'est qu'il a tété

les lionnes et les louves, toutes les bêtes féroces, quand Vénus s'abrita dans les bois inaccessibles contre les colères de Jupiter.

—

On demandait à une grande comédienne lequel de ses deux amants elle aimait le plus. Elle répondit : — Le troisième.

—

C'est Adam qui a perdu Ève, mais aujourd'hui le serpent prend la figure de la femme pour perdre la femme.

—

La femme est une divinité qui a un pied dans l'enfer et l'autre dans le paradis, — mais c'est le paradis perdu.

—

Il y a dans les femmes quelque chose de plus que de la sorcellerie, puisqu'elles viennent à bout de gouverner les plus sages des hommes.

—

Le mariage est la vie à deux. L'amour est le diable à quatre : le mari, l'amant, la femme — et la maîtresse.

—

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel, disait Goëthe. Il aurait dû dire : « *Dans le cœur de l'homme.* »

—

Je canoniserais une femme dont le mari serait heureux — sans être trompé.

—

Un homme qui parle longtemps de l'amour de Dieu à une femme la convertit infailliblement à l'amour des hommes.

—

L'amour est un fil que la femme tient par les deux bouts et qu'elle nous donne à détordre.

—

Le jour où la femme ne subit plus le joug, c'est qu'elle n'aime plus, parce que la femme est née esclave. Mais prenez garde à ses révoltes.

—

Il en est souvent des femmes comme de l'argent : on les prend pour les mettre de côté.

—

Le notaire, qui avait entrelu Champfort et Rivarol, se demanda où Cécile avait trouvé tout cela.

Cécile avait trouvé tout cela dans ses lectures, comme les enfants cueillent des fleurs empoisonnées dans les champs.

— C'est égal, dit M. de Ligny, si Cécile ne faisait que des lectures pieuses, elle ne piquerait pas avec son aiguille de ces papillons-là.

XX

LE BOUQUET FANÉ.

CEPENDANT la fortune, qui jusque-là s'était assise à la porte du notaire, prenait sa volée pour ne plus revenir. Comme dit le proverbe, le seuil de la porte n'est jamais désert : quand ce n'est plus la fortune, c'est déjà la misère qui s'y assied.

La fortune de M. de Ligny n'était pas des plus brillantes; il avait recueilli vingt-cinq mille francs de la succession de son père; sa femme lui avait apporté, outre sa vertu et sa beauté, une dot de cent mille francs; il avait amassé, en l'espace de douze ans, cinquante mille francs encore, mais voilà tout; et d'ailleurs l'étude, la maison et la villa étaient à peine payées par tout cela. Je ne parle pas du pavillon chinois. Sa femme devait hériter de ses cousines, mais pas grand'chose. M. de Ligny n'avait donc pas d'argent à perdre comme il le faisait; en

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

quelques années, c'était l'irréparable. Il pressentit cela avec effroi.

— Oui, dit-il tristement un soir, la fuite du bonheur entraînera la fortune.

Quand la fortune veut fuir, on a beau faire pour la ressaisir; chaque pas qu'on fait dans ce dessein vous en éloigne de deux. Ainsi, M. de Ligny, suivant l'exemple de plusieurs richards du pays, se mit à acheter, sous un prête-nom, un château et ses dépendances pour les revendre en détail; il gagna deux actes, mais il perdit quatre-vingt mille francs dans cette affaire. Vers le même temps, il se trouva par délégation, à ses risques et périls, le créancier d'un négociant de Rouen qui fut presque aussitôt déclaré en faillite. Que vous dirai-je? Au bout d'un an, il se vit au bord de sa ruine. Jamais homme n'avait subi si soudainement les atteintes de la mauvaise fortune.

Un matin qu'il était seul dans son cabinet, la tête penchée sur des chiffres, ruminant sa vie, évoquant les souvenirs déjà voilés du bonheur facile, sans éclat, mais sans tempête qu'il avait goûté avant son fatal amour, les chiffres lui révélèrent plus que jamais son malheur. Le désespoir le saisit avec violence, il se mit à pleurer comme un enfant.

Sa femme, qui suivait toujours avec sollicitude

toutes ses actions, hormis les mauvaises actions du cœur, avait alors l'oreille à la porte du cabinet; elle aimait dans sa douleur à saisir une parole échappée dans un moment de sincérité. Cette fois, au lieu d'une parole, elle entendit un sanglot. La porte s'ouvrit brusquement. A peine le notaire eut-il tourné la tête qu'il sentit sa femme se jeter dans ses bras avec un grand cri de douleur et d'espérance :

— Ah! tu pleures! s'écria-t-elle enfin. Dieu soit loué!

Et tout en parlant ainsi, Mme de Ligny recueillit sur ses lèvres ces larmes précieuses.

La scène fut des plus touchantes. Le notaire appuya son front déchiré sur le sein palpitant de sa femme.

— N'est-ce pas, lui dit-elle, qu'il te faut peu de chose pour te remettre le cœur? Mais, hélas! tant que le pavillon sera debout, tu n'oseras marcher le front haut. Voyons, mon ami, il faut abattre ce mauvais lieu et planter un saule pleureur sur les ruines.

Le notaire aimait quelque peu les phrases :

— Oui, dit-il en s'accusant, j'abattrai moi-même cet édifice de mon malheur, je le démolirai pierre à pierre pour dernière punition. Lucile, Lucile ! pardonne-moi, je suis affolé, mais je ne suis pas méchant. Un démon, un mauvais esprit m'entraînait

malgré moi ; mais c'est fini, je veux me retenir à toi de toutes mes forces et de toute mon âme, je le jure.

— Voyons, tout est dit, n'en parlons plus, interrompit Mme de Ligny, je me fie et me confie à toi.

Et après un silence :

— Écoute, je sais tout ; c'est en vain que tu veux me cacher tes affaires d'étude. Qu'il ne soit plus question des autres. Je sais que le malheur te poursuit et qu'il nous reste à peine de quoi vivre pauvrement. Ne t'effraye pas, tout n'est pas perdu si tu m'aimes encore ; mes cousines auront pitié de tes égarements ; d'ailleurs, si je suis là (elle indiquait le cœur de son mari), — et je veux y être, — j'y étais dans le beau temps, c'est bien le moins que j'y revienne dans le mauvais ; — si je suis là, tu n'auras pas le temps de songer...

— Au pain noir que je te fais, n'est-ce pas ? Va, je ne serai point assez lâche pour souffrir ta misère ; tu as tout sacrifié pour moi quand j'étais indigne de tant de sacrifices ; tu as signé avec joie la perte de ta dot, tu aurais signé ta mort si je l'eusse demandée ; je veux me venger de tout ce dévouement qui m'accable. Maintenant que nous voilà réunis, le ciel s'apaisera. Grâce à toi, grâce à ton amour qui sera ma sauvegarde, je veux me relever de toutes mes chutes.

Laisse-moi t'embrasser de mes lèvres indignes encore, mais pourtant déjà purifiées.

Ils s'embrassèrent avec effusion ; ils se pressèrent la main et semblèrent se dire du regard : « Compte sur moi ! »

Le notaire était de si bonne foi qu'il alla prendre dans sa bibliothèque un bouquet fané, dont il aimait à respirer, dans ses mauvais jours, le parfum vieilli, mais pourtant doux encore.

— Jette toi-même à tes pieds ce bouquet, Lucile, ce bouquet qui est ma première bêtise ; c'est tout ce que j'ai de Cécile.

M. de Ligny raconta ce que j'ai raconté ; comment les trois filles du cabaretier s'étaient poursuivies pour un bouquet de roses ; comment il avait défendu Cécile, sans songer à se défendre de ses séductions.

Mme de Ligny prit en soupirant le bouquet, ce bouquet fatal, qui devenait un gage précieux de réconciliation.

Elle le jeta au vent, regrettant de ne pouvoir, du même coup, envoyer au diable toutes les Céciles qui donnent des bouquets de roses.

Mais le soir même le notaire se dégageait déjà de ce contrat solennel, que sa conscience avait enregistré.

XXI

LES HYPOTHÈQUES DU CŒUR.

Le soir, M. de Ligny alla au pavillon dans le dessein de briser à jamais avec Cécile. Elle se fit longtemps attendre. Le croirait-on! M. de Ligny était si accoutumé à la voir se glisser comme une ombre dans l'enclos voisin, s'élancer comme un oiseau dans l'escalier en spirale du pavillon, s'appuyer indolemment sur son épaule, qu'il sentit un vide en ne la voyant pas. Il aimait sa femme, mais il adorait Cécile.

Elle vint enfin ; ce soir-là elle marchait lentement, comme une femme qui va pour la dernière fois au rendez-vous. Elle arriva au pavillon toute désolée. Elle sembla attendre en silence les consolations du notaire.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Ligny.

— Il y a qu'on est allé dire à mon père que je suis votre maîtresse, quand mon père, qui ne voit pas clair à ses affaires, va être poursuivi sans pitié pour une misérable dette de 5,000 francs. Nous n'avions qu'une maison — la justice va nous en chasser.

M. de Ligny ne savait que dire.

— Hélas ! reprit-elle, à quoi bon vous confier mes chagrins !

Un silence suivit ces paroles. M. de Ligny se laissait attendrir, en dépit de lui-même, par les larmes de Cécile ; il jugeait qu'en homme d'honneur il ne pouvait l'abandonner à l'heure où sa famille était dans la peine, à l'heure où elle était plus que jamais poursuivie par la satire du pays. Loin de se voir la victime de Cécile, il la croyait victime de lui-même. Il maudissait son fatal amour ; mais comment la maudire, elle, qui avait ce soir-là tous les dehors d'une bonne fille se laissant dominer ! Il avait bien eu des doutes sérieux sur cette candeur qui n'était qu'un masque ; mais en songeant qu'après tout elle ne gagnait guère à ce jeu, — et ne pas gagner c'est perdre dans la vie, il revenait à toute sa confiance en Cécile.

Ce soir-là, après avoir employé la douceur, les

soupirs et les larmes, cette petite fille égarée, qui voulait aller plus loin dans son égarement, mit en œuvre toutes les séductions ; le notaire eut beau fermer les yeux et évoquer sa femme, il retomba sous le charme ; il remit au lendemain, au surlendemain, à jamais sa rupture avec Cécile.

Or, le lendemain, le cabaretier vint trouver le notaire, non pas pour parler de sa fille, mais de sa maison, qui lui tenait plus à cœur. Le bonhomme était gâté par le vin. Il entra dans l'étude du notaire sans avoir oublié son broc matinal ; il arriva en chantant et en divaguant. M. de Ligny subit sans se plaindre toutes ses sottises. « Je suis entré dans le mauvais chemin, dit-il, je dois m'attendre aux mauvaises rencontres. » Il prêta de l'argent au cabaretier, autant dans la crainte du bruit que pour être agréable à Cécile. Le cabaretier lui signa une simple reconnaissance ; après quoi il lui dit avec un affreux sourire : « Vous ne perdrez rien au moins ; monsieur de Ligny, vous êtes garanti, n'avez-vous pas pris hypothèque sur Cécile ! »

C'était une horrible parole qui frappa le notaire au cœur. Pour le cabaretier il s'en alla content de son mot et de son argent.

XXII

COMMENT LES CHAMPENOISES NE SONT PAS PLUS CHAMPENOISES QUE LES NORMANDES.

Il n'y a point de démarcation géographique pour la femme, elle est aussi Champenoise — je veux dire aussi Normande — en Champagne qu'en Normandie, quoiqu'un historien sérieux ait affirmé que le pays par excellence des filles d'Ève était le pays des pommes.

J'ai parlé de ce gentillâtre qui, depuis longtemps, voulait entraîner à Paris les trois filles du cabaret. C'était surtout Cécile qui le charmait dans ses jours de villégiature. Il finit par la décider à venir le voir dans son petit château pour champenoiser un peu. Elle y resta un jour après le crépuscule. Voilà pourquoi un soir l'officier ministériel attendit Cécile

jusqu'à onze heures, au pavillon de l'Ermitage. Il fermait la porte pour s'en aller, quand elle arriva enfin.

— Je te croyais perdue dans les bois ?

— Pas tout à fait, dit Cécile.

Elle ne pouvait cacher son émotion quoiqu'elle eût bien l'habitude de vivre toujours avec des masques.

Le notaire rouvrit la porte.

— Ce n'est pas la peine, murmura Cécile, je voulais seulement te dire bonsoir et bonne nuit.

Mais le notaire la poussa dans le pavillon et fit jaillir la flamme d'une allumette. Il avait le pressentiment qu'il y avait quelques dessous de cartes.

— Enfin ! d'où viens-tu ?

— Est-ce que je le sais.

— Eh bien ! je m'en vais te le dire, si tu ne le sais pas.

Le notaire regarda sévèrement sa maîtresse, car il ne prenait pas la chose en riant.

— Tu viens de voir un de tes amoureux.

— Pourquoi pas tout de suite un de mes amants ?

— Enfin, tu n'as pas l'habitude de sortir de chez toi à onze heures pour venir ici.

— Je t'avais dit que j'irais aujourd'hui à Aulnay-les-Bois.

— Qu'est-ce que tu es allée faire par là ?

— Voir des amies.

— Allons donc, M. de Latour est sur le chemin.

— Ah ! tu es jaloux de celui-là ?

— Jaloux, jaloux, ce n'est pas le mot, mais enfin celui-là n'y va pas de main morte.

— Eh bien ! quand il m'aurait fait un brin de cour, ce n'est pas le premier venu.

— Oh ! mon Dieu, il ne lui manque qu'un pin dans la cour de son château pour s'appeler La Tour du Pin.

Cécile regarda le notaire en se mordant les lèvres.

— Me crois-tu donc assez bête pour attacher du prix à ces billevesées ? Dieu merci ! je ne suis pas de celles qui tombent dans cette bêtise que parce qu'on a un pain sur son blason on a du sang bleu dans les veines au lieu d'avoir du sang rouge. D'ailleurs, comme dit Rose : J'aime le sang rouge. Le sang bleu, c'était bon du temps de la Barbe-Bleue.

— Oui, mais avec tout ça tu t'es amusée aux bagatelles de la porte de M. de Latour.

Cécile, qui avait ses moments de cruauté et qui jouait avec le notaire comme le chat avec la souris, lui répliqua sans façon :

— Ce n'était peut-être pas les bagatelles de la porte, car il m'a reçue dans son salon.

— Pourquoi faire ? mon Dieu !

La fille du cabaretier fut blessée au vif.

— Je ne suis peut-être pas digne, comme une autre, d'entrer là dedans !

— Tu es digne d'entrer partout, mais je trouve que tu aurais dû ne pas entrer chez M. de Latour. Que dira-t-on si on t'a vue ?

— Qu'importe, si ma conscience parle pour moi.

— Ta conscience, ta conscience, elle ne doit pas être bien éloquente, à onze heures du soir.

Quoique très-amoureux, le notaire n'était pas si bête que de croire à l'agneau sans tache, mais il ne croyait pas non plus que Cécile eût dépassé le salon de M. de Latour.

Les femmes ont des contradictions étranges ; elles veulent être prises au mot quand elles parlent de leur vertu, mais si on les prend au mot, elles ne sont pas encore contentes ; il semble qu'elles aient peur qu'on les trouve trop innocentes, je veux dire trop bêtes.

Voilà pourquoi quand M. de Ligny eut l'air de croire Cécile en voulant lui baiser le front, elle lui jeta brutalement ce mot :

— Et si je t'avais trompé ?

Elle avait lu des romans, et elle avait appris que

plus la femme tourmentait le cœur de l'homme, plus elle était aimée. C'est l'histoire des duels : après un coup d'épée, celui qui est frappé devient l'ami de celui qui a frappé.

— Si tu dis ça, s'écria le notaire en repoussant Cécile, c'est que tu m'as trahi.

— Eh bien! oui, je t'ai trompé, mais je ne t'ai pas trahi.

Cécile jeta ce mot avec la plus belle désinvolture.

M. de Ligny fut interdit, ne sachant comment subir ce coup.

Il y eut un silence menaçant, car il avait levé la main :

— Je vois bien, dit Cécile sans s'émouvoir, que tu veux que je retourne chez M. de Latour.

— Oui, dit M. de Ligny, car tu n'as plus le droit de rester ici.

Il ouvrit la porte du pavillon pour jeter Cécile dehors à coups de pied dans les jupes.

Mais elle n'était pas de celles qui permettent qu'on les mette à la porte.

— Tout beau, tout beau, mon cher, dit-elle à son amant. Si je t'ai trompé, c'est que j'avais des raisons pour ça : si je t'ai trompé, c'est pour toi-même.

Devant ce beau mot, M. de Ligny s'inclina.

— Comment donc? dit-il avec une admiration ironique, c'est pour me faire plaisir?

Oui, mon cher, je t'ai trompé parce que je t'aime.

— Oh! par exemple, je suis curieux d'avoir le mot de cette énigme.

— Tu sais bien qu'on commence à jaser beaucoup trop de nos entrevues; cela te fait du tort dans le monde. Tu oublies trop que tu es officier ministériel; ce que j'ai fait, c'est pour donner le change. Dès demain on dira que je suis la maîtresse de M. de Latour. Ça va faire bien plaisir à ta femme et à tout le monde.

— Et à moi-même, dit le notaire en frappant du pied.

Mais cela ne faisait pas peur à Cécile.

— Je te dis, reprit-elle d'un air convaincu en cachant bien sa raillerie, je te dis que je t'ai sauvé.

Et elle osa ajouter encore:

— Parce que je t'aime.

Oh! la bêtise de l'amour! Le notaire ne jeta pas Cécile hors du pavillon.

Et le lendemain il l'aimait plus que jamais.

XXII

M. PRUDHOMME.

Un notaire du canton, ami de M. de Ligny, le vint voir un matin, pour lui faire gravement des représentations sur ce qu'il appelait son aveuglement. Il lui dit que la chambre des notaires en était émue ; que le notariat était déjà la magistrature ; que tout corps constitué avait sa noblesse, et que noblesse oblige ; qu'un officier ministériel devait faire passer, avant tous les sentiments, le sentiment du devoir, et autres vérités que tout le monde sait, et que tout le monde oublie.

— Mais enfin, dit le notaire en se dressant comme un accusateur devant M. de Ligny, expliquez-moi comment cette petite fille vous a pris dans ses filets.

Il s'appelait M. Prudhomme.

— Comment? comment? Mon cher, je voudrais bien vous y voir! Moi, quand elle me regarde, je n'y vois plus que trente-six chandelles, tant elle a le diable dans les yeux. Ce n'est pas encore ça, mais sa jeunesse répand autour d'elle je ne sais quel parfum de foin coupé, de violettes, de fleurs de vigne et de pêches mûres..., et je retombe toujours dans l'ensorcellement...

— Eh bien, mon cher, dit M. Prudhomme, qui avait dans son bon sens ses lueurs d'esprit, je vous conseille en ami de prendre votre femme par le bras pour aller respirer avec elle les violettes, la fleur de vigne, le foin coupé et la pêche mûre.

— Ah! reprit M. de Ligny, on voit bien que vous n'avez jamais aimé.

Le donneur de conseils se rebiffa.

— J'ai aimé Mme Prudhomme, monsieur.

— Oui, oui, oui, reprit M. de Ligny pour calmer son austère ami, Mme Prudhomme est une femme digne d'être aimée, mais que voulez-vous, ce n'est pas moi qui ai inventé les coups de canif dans le contrat.

— N'avez-vous pas une femme qui vaut bien Mme Prudhomme? c'est la mère de vos enfants.

— Mon cher, ce que vous me dites là, il y a longtemps que je me le dis moi-même. Que voulez-

vous, je ne suis pas un sage comme vous, mais je vous jure que ce quart d'heure de folie est passé ; si je parle encore à cette petite fille, c'est pour l'empêcher de crier trop haut.

M. de Ligny n'eut pas honte de se servir des arguments de Cécile.

— Si vous voulez savoir la vérité, Mlle Cécile Moustier est devenue la maîtresse de M. de Latour, notre voisin.

— Elle aurait bien dû commencer par là, dit M. Prudhomme.

— On ne s'avise jamais de tout. Rassurez la chambre des notaires.

— A la bonne heure, je vois avec plaisir que vous redevenez un parfait notaire.

Le soir, le parfait notaire dit à Cécile :

— Eh bien, tu avais raison de prouver que M. de Latour est ton amant.

Mais l'amant d'occasion était déjà reparti pour Paris.

XXIV

L'ART DE PAYER SES DETTES.

On a déjà vu comment le malheur était entré sous la jolie figure de Cécile dans la maison de M. de Ligny.

On commençait dans Aubigny à profiter du désordre de l'étude. Un jeune clerc disparut sans trop donner lieu à le poursuivre, mais en accroissant le trouble des affaires. Un bourgeois d'Aubigny, enrichi on ne savait comment ni pourquoi, tenta surtout, et ce n'était pas la première fois, de *faire un bon coup* aux dépens du notaire : ils avaient acheté ensemble une ferme, pour la revendre en détail. Ce n'était pas cette fois une mauvaise affaire. En attendant une seconde vente, la ferme était mal administrée, le fermier étant à fin de bail.

Notre bourgeois supposa que le notaire, tiraillé de toute part, céderait à bon marché son droit sur la ferme. Il alla à lui ; mais le notaire tint bon. M. de Ligny dans sa fierté s'offensa des suppositions de son coacquéreur, et afin de n'avoir plus rien à débattre avec lui, il offrit un bénéfice de vingt-cinq mille francs moyennant la cession de sa moitié. Après bien des rêves et des calculs, l'homme d'argent se aissa tenter. Il avait cent mille francs pour sa part ; mais, à ses yeux, le notaire n'avait pas l'air si mal dans ses affaires qu'il ne pût répondre de cette somme. D'ailleurs la terre était toujours là pour garantie.

Le notaire allait donc de mal en pis ; à force de compter sans illusion il trouva que sa fortune était tombée bien au-dessous de zéro.

— Il faut que je sorte de là *à tout prix,* s'écria-t-il un jour avec rage. Il faut que je relève mon front tout rouge de honte ; il faut que je punisse, par une nouvelle fortune, ces gens qui sourient déjà, et qui demain me montreraient du doigt jusque sur le pas de ma porte : je connais les paysans ; mais tout n'est pas perdu encore...

Tout était perdu, presque l'honneur ; car l'honneur ne tenait plus à rien. Un mauvais esprit poursuivait le notaire à toute heure, il n'avait plus la li-

berté de penser, tant il était la proie d'inspirations mauvaises.

Il devait payer à son coacquéreur les vingt-cinq mille francs de bénéfice. Ce jour-là venu, en attendant cet homme, il prépara une quittance sous seing privé :

« *Je soussigné, Étienne Leroux, reconnais avoir* « *reçu à l'instant de M. de Ligny, notaire, résidant* « *à Aubigny, la somme de vingt-cinq mille francs en* « *espèces sonnantes ayant cours, à valoir sur le prix* « *en principal de la cession que je lui ai faite hier de* « *la ferme de Massy, achetée en mon nom, mais* « *moitié pour lui et moitié pour moi, ainsi qu'il appert* « *d'un acte reçu par M. Lione, notaire à Reims, dont* « *quittance d'autant.*

« Aubigny, le 12 juillet 1873. »

Pendant qu'il écrivait cette quittance, le notaire était tourmenté, étourdi, aveuglé par l'esprit du mal.

— Ah! dit-il tout à coup, si c'était une quittance définitive de la cession, aujourd'hui même je pourrais vendre toute la ferme à M. le comte de T..., demain j'aurais de l'argent pour apaiser ceux qui commencent à se plaindre et à menacer.

Il regarda autour de lui et devint pourpre. Il fut effrayé de lui-même ; il se leva avec égarement et courut vers sa femme.

Sa femme venait de sortir, il était seul ; aussi le mauvais esprit eut-il beau jeu.

— Après tout, reprit-il, à trompeur, trompeur et demi.

Il réfléchit longtemps et s'enfonça de plus en plus dans ses odieuses pensées. Il finit par s'imaginer qu'en trompant l'autre avec le serment solennel de ne lui faire aucun tort, c'est-à-dire de le rembourser au temps indiqué par le contrat, il ne serait coupable qu'avec lui-même. Au moins, par cette quittance définitive, il empêchait bien des malheurs : il vendait la ferme comptant, mais en secret. M. de T... était un homme d'honneur incapable de trahir ce secret. Avec l'argent de la vente il faisait face à toutes ses affaires pour un certain temps, au bout duquel il serait en meilleure voie.

Il reprit sa plume et écrivit l'autre quittance, mais sans s'avouer qu'il s'en servirait. C'était par distraction, rien de plus.

« *Je soussigné, Étienne Leroux, demeurant à Au-*
« *bigny, reconnais avoir reçu à l'instant même de*
« *M. de Ligny, notaire à Aubigny, la somme de*

« vingt-cinq mille francs en espèces sonnantes ayant « cours, pour le prix en principal et intérêts de la ces- « sion que je lui ai faite hier de ma moitié dans la « ferme de Massy, achetée en mon nom, mais moitié « pour lui et moitié pour moi, ainsi qu'il appert d'un « acte reçu par M. Lione, notaire à Reims, dont quit- « tance.

« Je reconnais ici que l'autre moitié de cette pro- « priété est à M. de Ligny, mon co-acquéreur.

« Aubigny, ce 12 juillet 1873. »

A peine avait-il écrit ces derniers mots que la porte s'ouvrit ; M. de Ligny vit apparaître la figure sèche et diabolique de M. Étienne Leroux.

— Eh bien, maître de Ligny, et la quittance ?

Le notaire pâlit et chancela.

— Vous voulez dire l'argent ? dit-il en essayant de sourire.

— L'un et l'autre, bien entendu.

Tout en parlant, le notaire avait détourné la seconde quittance, bien décidé à ne pas s'en servir. Comme M. Leroux paraissait affairé, il lui compta ses vingt-cinq mille francs assez silencieusement, après quoi il lut la première quittance. M. Leroux écouta de toutes ses oreilles et fit quelques pas dans l'étude pour réfléchir s'il ne courait pas de risques

comme il le craignait chaque fois qu'il donnait sa signature,

— C'est bien, c'est bien, dit-il suivant sa coutume, je puis signer cela.

Il enfourcha ses lunettes, prit une plume et se pencha sur le bureau.

Le notaire, en se levant, dérangea un livre de droit qui cachait la seconde quittance, et par un de ces hasards qui font croire que la destinée s'amuse au crime, M. Leroux prit cette quittance pour celle à signer. Il y jeta pourtant un regard rapide, en homme méfiant, qui craint de le paraître ; il entrevit le mot *vingt-cinq mille francs* au début de la ligne.

— C'est bien, c'est bien, dit-il encore.

Et il signa tout en lisant la date. Le notaire pouvait se sauver encore ; il voulut réfléchir ; réfléchir, c'était perdre du temps ; et perdre du temps, c'était se perdre.

— Après tout, pensa-t-il, s'il voit l'erreur un jour, je lui dirai que j'avais préparé cette quittance dans l'espérance de pouvoir lui payer les cent vingt-cinq mille francs le matin.

Il saisit l'autre quittance d'une main fiévreuse tout en faisant semblant de chercher une lettre ; il rougit, il pâlit, il était dans l'enfer ; mais il cacha cette première quittance.

M. Leroux partit avec les vingt-cinq mille francs. M. de Ligny n'était plus maître de lui quand il reprit la plume pour écrire le mot *cent* au bout de la troisième ligne de la seconde quittance. Après cette belle action, s'étant approché de la cheminée, il eut peur de sa figure contractée et de son regard troublé; il alla dans son jardin pour se calmer au grand air; il était si loin du monde qu'il ne vit pas venir sa femme. Quand elle fut devant lui, il recula comme un criminel devant une madone; cette fois il n'osa pas pleurer; il n'avait plus de larmes; il n'avait que des sanglots.

— Oh! comme je t'aime! dit-il à sa femme pour masquer la cause de son émotion.

XXV

QUAND ON A PEUR DE SON OMBRE.

Le soir même le notaire eut une entrevue avec le comte de T..., à propos de la ferme. Le débat ne fut pas long. M. de Ligny vendit sans perte comme sans gain ; il fut convenu que M. T... verserait cinquante mille francs le surlendemain, et cent cinquante mille francs à la fin du mois ; il devait garder entre ses mains vingt-cinq mille francs, destinés à le garantir d'une hypothèque pour pareille somme que d'ailleurs le notaire devait se charger de faire radier dans les six semaines. Parmi les titres, il remit la fatale quittance, espérant qu'elle ne serait jamais produite, sûr qu'il était ce jour-là de rembourser, au temps indiqué, M. Étienne Leroux.

Avant de signer, M. de Ligny confia au comte

tout ce qu'il pouvait confier de ses affaires ; le comte ne vit là qu'un homme un peu léger, qui n'avait pas su se défendre contre la mauvaise fortune. Comme preuve d'amitié, au lieu d'une vente définitive, il ne voulut faire qu'une vente à réméré. Avant la signature du sous-seing privé, le notaire pria M. de T... de lui garder un secret absolu sur cette affaire pour ne pas troubler ses clients. Le comte donna sur ce sujet sa parole d'honneur.

A son retour en son cabinet, M. de Ligny tomba agenouillé et pria Dieu, mais sans oser lever les yeux au ciel.

Un peu calmé par la prière, il courut à son pavillon, et là, comme un homme en démence, il brisa tout ce qu'il put briser du pied ou de la main.

Il brisa d'abord un joli miroir vénitien, où mille fois il avait admiré l'image de Cécile ; il jeta par la fenêtre tout l'ameublement coquet de ce lieu profane.

— Le pavillon restera debout, dit-il d'un air théâtral, mais seulement pour que j'aille y pleurer en compagnie de la chouette.

— Hélas ! reprit-il quand il fut apaisé, si Cécile revenait, je n'aurais que la force de tomber à ses genoux. Oh ! Cécile, ne venez plus, car ce serait fini de vous ! Pour dernière lâcheté, je vous assassi-

nerais; ce pavillon ne serait plus qu'un lit funèbre pour tous les deux. Ne venez pas, Cécile, ne venez pas !

Le soir, Cécile vint, mais lui n'y était pas. A la vue des débris du miroir, ce miroir qui était la chose qu'elle aimait le plus dans le pavillon, elle devina à peu près ce qui s'était passé.

— Le lâche, dit-elle, voilà ce qu'il veut faire de moi; mais je suis le miroir aux alouettes.

XXVI

LE CHEMIN SEMÉ DE ROSES.

Le comte de T... tint sa parole d'honneur, mais il avait à son service un paysan d'Aubigny qui faisait le majordome avec quelque succès.

M. Étienne Leroux payait à boire à cet homme de temps en temps, dans le seul but de savoir à peu près ce qui se passait dans la maison du comte. Il est toujours bon de savoir les affaires des autres, surtout quand on a intérêt à cacher les siennes.

Or ce domestique rencontrant le lendemain M. Étienne Leroux dans la montagne du château, l'aborda en ces termes :

— Eh bien ! monsieur Leroux, vous vendez donc votre ferme à M. le comte ?

M. Leroux réfléchit un peu.

— Voyez-vous cela! dit-il, ce diable de notaire... C'est un coup de Jarnac... Il me le payera...

— Mais, dit le majordome, je suppose que c'est M. le comte qui vous payera ; prenez garde, monsieur Leroux, il y a quelque chose là-dessous : le notaire, tout en faisant les affaires des autres, a oublié de faire les siennes ; cependant hier il avait mine de les faire un beau coup, c'est au point qu'il a demandé le secret à M. le comte. J'ai saisi cela au passage sans faire semblant de rien.

— Oui, oui! pardieu oui! il y a quelque chose là-dessous, dit M. Leroux.

Il entraîna le domestique au prochain cabaret.

Deux jours après, M. de T... reçut, à sa grande surprise, une opposition de payement à la requête de M. Leroux, suivant laquelle opposition mondit sieur Leroux prouvait son hypothèque sur la moitié de la ferme. Le comte, ne sachant déchiffrer ce grimoire, fit appeler tout de suite le notaire.

— Ce vieux fou perd la tête, dit M. de T... en tendant la main à M. de Ligny ; j'ai reçu à sa requête une petite œuvre d'huissier qui m'avertit que je payerai deux fois si je paye en vos mains. Cela, oin de m'inquiéter, bien entendu, m'a fait préparer l'argent en question. J'ai là cinquante mille francs, les voulez-vous ?

Le notaire, touché de cette confiance, et atterré par la révélation de sa faute, garda un silence éloquent. Il n'avait qu'une chose à faire, c'était de s'avouer coupable ; mais il craignit de perdre jusqu'à la pitié de son acquéreur. Entraîné par la première faute, il se laissa aller à une seconde plus grande encore, espérant toujours arrêter le mal à sa naissance. Il dit à M. de T..., qu'en effet, M. Leroux perdait la tête, à moins qu'il ne voulût, avec sa mauvaise foi habituelle, chercher une raison pour faire casser la vente dans un but quelconque. M. de T... se contenta de ce raisonnement.

En quittant le château, M. de Ligny courut en toute hâte chez M. Leroux.

— Monsieur Leroux, je vous croyais un homme d'honneur.

— Et moi aussi, je vous croyais un homme d'honneur, monsieur de Ligny.

— Qu'est-ce à dire? monsieur Leroux!

— Rien encore, monsieur de Ligny, mais cela viendra peut-être.

— Pourquoi cette opposition qui me ruine dans mon crédit ?

— C'est afin que M. de T... n'en ignore, maître Deligny.

— Écoutez, monsieur Leroux, vous n'avez pas

beaucoup de mauvaises actions sur la conscience ; voulez-vous faire une bonne action ?

— C'est selon ; quel est le prix d'une bonne action ?

— Dieu vous le dira, monsieur Leroux.

— J'aime mieux ce qui se paie sur la terre.

— Je vous attends ce soir dans mon étude.

Et afin de décider M. Leroux, le notaire ajouta :

— Il y aura de l'argent.

Le vieillard jeta un regard louche.

— Eh bien ! j'irai.

Il y alla ; c'était à la nuit tombante. Dès qu'il fut entré, le notaire, qui était seul, ferma la porte et dit, en montrant une paire de pistolets :

— Ne craignez rien, monsieur Leroux, nous avons des témoins.

— Nous nous passerions de ces témoins-là, dit M. Leroux pour cacher sa frayeur.

— Non pas, reprit M. de Ligny, nous avons à faire un contrat, au bout duquel ils nous serviront peut-être ; un pour chacun, ce n'est pas trop. Asseyez-vous, s'il vous plaît, et sans préface ni sommaire, je vais vous dire de quoi il est question. Comme vous n'avez rien à craindre pour les cent mille francs que je vous dois, soit que je vous les paie, ainsi que je le veux faire bientôt, soit que vous

ayez recours au nouvel acquéreur à cause de votre hypothèque, vous allez sans plus tarder lever l'opposition au paiement entre mes mains. J'ai donné à M. de T... ma parole que je vous avais payé; si vous maintenez votre opposition je suis perdu, même dans mon honneur.

Et après une pause :

— Mais vous lèverez l'opposition ; en récompense de ce service, et pour vous couvrir en même temps des débours causés à ce sujet, je vais à l'instant même vous compter un millier d'écus.

M. Leroux commença à se récrier :

— Monsieur de Ligny, pour qui me prenez-vous?

— Pour ce que vous êtes, monsieur, ni plus, ni moins. Voyons, hâtez-vous, c'est à prendre ou à laisser. Les témoins sont là.

— Cela ne m'intimide pas, je suis un honnête homme, et je n'irai pas pour mille écus...

— Mais si c'était deux mille? dit le notaire indigné.

Le vieil avare respira comme s'il eût senti l'odeur de l'argent.

— Si c'était deux mille, nous verrions ; j'ai des dangers à courir; qui sait ce qui peut arriver? Écoutez, monsieur de Ligny, songez où vous êtes; songez

que, grâce à moi, vous allez être sauvé. Votre pauvre femme !

— Monsieur Leroux, de grâce, il s'agit d'argent entre nous.

— Tenez, monsieur de Ligny, sans vous marchander, je me rabats à vingt mille francs ; c'est un petit accroc à la conscience, mais c'est une bonne action : sauver un ami !

Le notaire était monté à la colère la plus violente, au point qu'il perdit la tête, et que le mauvais esprit vint le ressaisir pour accomplir son œuvre.

— Mais, mon cher monsieur, dit M. de Ligny, avec un sourire d'acier, vous êtes devenu fou ; je ne vous dois plus rien ; vous le savez, je vous ai payé lundi les cent vingt-cinq mille francs dont j'ai quittance.

— Quittance ! s'écria M. Leroux en bondissant. Ah ! oui ! j'ai signé comme un enfant. C'est la première fois que j'ai signé si vite.

— J'étais curieux de voir jusqu'où vous conduirait votre mauvaise foi. Assez, assez, monsieur, faites des oppositions, nous sommes en mesure d'y répondre.

— Ah çà ! dit M. Leroux avec inquiétude, mais sans trop s'alarmer encore, vous voulez rire, monsieur de Ligny ; vous savez bien que vous ne m'avez donné que vingt-cinq mille francs.

Le notaire eut une inspiration diabolique qui pouvait le servir dans son mensonge.

— Je ne vous ai pas donné cent vingt-cinq mille francs en argent; à peine quatre-vingt mille francs. Mais souvenez-vous donc que j'avais fait pour vous des avances sans nombre; n'ai-je pas payé pour vous vingt-cinq mille francs à vos co-héritiers qui menaçaient de vous poursuivre? N'est-ce pas avec mon argent que j'ai payé à la recette générale vos obligations du Crédit foncier? N'ai-je point placé à votre nom dix mille francs à Charles Forestier? Ajoutez à tout cela mes honoraires, les droits d'enregistrement pour l'adjudication du mois dernier, et vous trouverez tout juste cent mille francs.

— Mais, est-ce pour tout de bon? dit M. Leroux en s'agitant.

— Comme vous voyez, dit sérieusement le notaire. J'ai voulu tout simplement vous avertir que si vous vous avisiez, grâce au trouble de mes affaires, de faire des réclamations illicites, mais qui pourraient fournir matière à procès, je saurais bien invoquer le témoignage de mes pistolets. Voilà tout. Soyez sur vos gardes. Si vous persistez à réclamer les cent mille francs dont vous m'avez donné quittance (laquelle quittance serait opposée à votre opposition en temps utile), je ne formerai pas une opposition,

moi, je ferai une dénonciation, et, grâce à votre bonne renommée, on commencerait par vous envoyer les gendarmes. Regardez-y à deux fois. Et puis, je ne vous dénoncerai pas seulement pour cela, mais pour une autre affaire dont j'ai les pièces ici. Allez, dormez tranquille; vous ne perdrez rien, du reste, avec moi; mais avant la fin du compte, je veux un silence absolu. Ainsi, c'est bien entendu; il me faut demain la levée de l'opposition, ou bien je vous dénonce. Dans tout ceci, il n'y a pas de temps à perdre. J'entends hennir un cheval; c'est ma femme, je vais à sa rencontre.

M. Leroux prit son chapeau et sortit en silence, comme un homme prudent qui veut garder sa vie et sa bourse.

— Et moi qui avais confiance en lui comme en Dieu!

M. de Ligny alla au-devant de sa femme.

Vous vous rappelez l'effroi de l'homme qui avait perdu son ombre? M. de Ligny fut plus effrayé de voir tout d'un coup sa silhouette au clair de lune.

XXVII

QUE L'AMOUR EST QUELQUEFOIS ESCORTÉ PAR UN GENDARME.

M. Leroux ne perdit pas de temps ; il courut à perdre haleine jusqu'au château de T... par le plus beau clair de lune de la saison ; il rencontra le comte à la porte du petit parc.

— Monsieur le comte, je viens vous supplier de me montrer ma quittance à M. de Ligny.

— Je n'ai point affaire à vous, grâce à Dieu !

— Quoi ! monsieur le comte, vous n'avez pas égard à l'opposition tout officieuse que j'ai formée afin de vous mettre en garde.

— Allez, allez, monsieur, je ne veux être en garde que contre vous !

— Mais enfin, monsieur, vous n'avez qu'une quittance de vingt-cinq mille francs ?

— Vous savez bien que la quittance est définitive, vous espériez donc qu'elle serait perdue! Mais nous ne sommes pas des enfants.

Et tout en disant ces mots, M. de T... s'enfonça dans le parc du côté du château; M. Leroux, rouge de colère, redescendit la montagne.

— C'est moi qui étais un enfant, dit-il en essuyant son front, car il n'est que trop vrai que j'ai signé ce qu'il a voulu, sans y regarder à deux fois. C'est égal, entre nous deux payera bien qui payera le dernier.

M. Leroux s'appuya contre un arbre et réfléchit mûrement. En homme habile, il résolut de faire lui-même en toute hâte une dénonciation contre le notaire; et sans plus tarder il retourna chez lui, sella son vieux cheval borgne et partit pour Reims. Le lendemain, à huit heures, il racontait au procureur impérial, avec une merveilleuse apparence de bonne foi, comment le notaire, en qui il mettait sa confiance, l'avait trompé en insigne fripon.

Ce n'était pas la première dénonciation. Le procureur impérial dit en donnant des ordres : « Encore un homme à la mer! »

Après midi, deux gendarmes s'arrêtèrent au café du *Cygne de la Croix*, ils demandèrent d'abord un broc de vin clairet, ensuite des nouvelles d'un cer-

tain M. de Ligny, notaire audit lieu, qui allait probablement, suivant leur expression, faire un pas de clerc en leur compagnie.

Cécile était par hasard dans le café; elle devint pâle comme la mort; elle appela sa mère qui causait dans l'arrière-salle; elle lui dit de retenir les gendarmes et sortit aussitôt par le jardin. Dès qu'elle fut devant le mur mitoyen, elle monta sur son escabeau et elle se leva sur la pointe des pieds, regardant vers l'étude du notaire.

Mme de Ligny se trouvait sur le seuil, le front baissé et l'air pensif. Cécile lui fit signe de venir à elle. Mme de Ligny lui jeta un regard de mépris et s'éloigna.

— De grâce, madame, de grâce! venez jusqu'ici que je vous dise le danger qui vous menace.

A ces mots, une tête tout effarée apparut à la fenêtre de l'étude; c'était M. de Ligny.

— Ah! si vous saviez, monsieur. Accourez donc.

Le notaire s'élança par la fenêtre et courut au mur mitoyen.

— Vous ne savez pas, les gendarmes sont là au café; ils viennent pour vous...

Le notaire ne trouva pas un mot à dire. Mme de Ligny, tout en s'éloignant, avait entendu les paroles

de Cécile; elle revint sur ses pas avec terreur, elle se traîna jusqu'au mur :

— Quoi! dit-elle avec un accent déchirant, des gendarmes, dites-vous, des gendarmes pour lui!

Elle se jeta dans les bras de son mari et le pressa vivement sur son sein pour étouffer un sanglot.

Au même instant, comme elle sentait bien que ce n'était pas le moment de gémir, elle s'éloigna sans dire pourquoi. Elle alla trouver le premier clerc; elle lui ordonna de seller le cheval de M. de Ligny et de partir tout de suite pour Reims, mais de s'arrêter à la sortie d'Aubigny devant le Calvaire.

En quelques minutes le maître clerc de M. de Ligny fut devant le Calvaire.

Mme de Ligny était retournée vers son mari, elle lui avait pris le bras, elle l'avait entraîné à la petite porte du jardin qui s'ouvrait sur la campagne. Comme elle se retournait pour refermer la porte, elle vit les gendarmes qui entraient du côté opposé.

— Adieu, mon ami, dit-elle au notaire, adieu! il y a là-bas, au Calvaire, ton cheval tout sellé; moi, je vais aller prier les gendarmes d'attendre un peu ici. Voilà tout ce que je puis faire pour toi aujourd'hui.

Avec ces derniers mots, Mme de Ligny laissa tomber une larme sur le cœur de son mari. Elle ne

rouvrit plus la bouche, elle leva la main au ciel et revint à la maison.

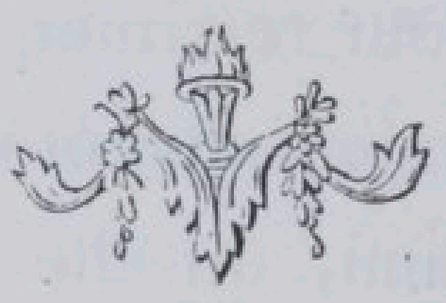
M. de Ligny comprit.

— Hélas! dit-il en s'en allant, le chemin à suivre n'est pas celui-là. A moins, reprit-il, qu'en levant la main, elle ne m'ait indiqué le ciel, c'est-à-dire la mort !

Son clerc vint à sa rencontre; il lui remit son portefeuille qui renfermait des valeurs négociables à l'étranger et les diamants de sa femme.

— Mon cher ami, dites là-bas que je vais revenir.

M. de Ligny s'élança sur son cheval et fit siffler sa cravache.



XXVIII

PREMIER EXIL, PREMIER RETOUR.

Pourquoi Mlle Cécile Moustier rejoignit-elle le notaire à quelques jours de là? C'était moins par amour que pour cacher elle-même sa confusion. Elle ne voulait pas être accusée tout haut d'avoir été pour quelque chose dans les méfaits de l'officier ministériel. Il y eut une autre raison. Le lendemain du jour où le notaire s'était enfui, le procureur de la République fit une descente, non-seulement chez Mme de Ligny, mais dans la boutique de modes, sous prétexte que les fonds de cette boutique venaient de source incertaine. La peur frappa Cécile, et comme elle était prise au dépourvu, c'est-à-dire sans argent, elle jugea que ce n'était pas encore l'heure de chercher fortune à Paris.

Naturellement le notaire, imprudent comme les amoureux, lui avait écrit un mot, qu'un de ses amis de Reims mit à la poste à Sedan, pour dérouter la justice.

Voici cette épître :

« Cécile, je pars sans te dire adieu. Je suis déjà « en Belgique, mais je vais aller à Metz, où je con- « nais du monde et où je pourrai travailler à ma « défense. Viens, dans l'intérêt de tout le monde, « me voir à Metz, hôtel de la Moselle. Tu as une « tante à Nancy : c'est le chemin. »

Cécile ne se fit pas prier deux fois ; elle ferma sa boutique, d'autant plus volontiers que ses sœurs n'étaient plus là. Elle partit en toute hâte.

Elle trouva M. de Ligny vieilli de dix ans.

Telles étaient les charmeries de cette fille, que le notaire, désespéré et décidé à mourir, se reprit à vouloir vivre amoureusement avec sa mauvaise conscience. Aussi supplia-t-il Cécile de ne le plus quitter. Elle lui répondit : — oui, — mais elle eut l'air de lui dire : De quoi vivrons-nous ?

Il la rassura bien vite en lui montrant son portefeuille.

— Tiens, lui dit-il, j'ai là vingt-cinq mille francs.

— Mais si ces vingt-cinq mille francs ne sont pas à toi ?

— Qu'est-ce que cela fait si je les rembourse un jour ?

Cécile n'était pas femme à insister. Elle avait peur de trouver un homme sans le sou ; la vue du portefeuille lui fut agréable, quoiqu'elle eût un fonds de probité ; mais n'avait-elle pas dit déjà :

— L'argent des affaires est à tout le monde.

Le notaire loua quelques jours après une petite maison dans un jardin aux portes de Metz, un vrai nid d'amoureux.

— Et moi qui croyais que nous étions chassés du paradis, lui dit Cécile.

Le notaire soupira.

— Ah ! oui, se dit-il à lui-même, chassé du paradis. Mais enfin, puisque je suis condamné à l'enfer, il faut que l'enfer soit gai.

Il eut peur de l'extradition : par voie mystérieuse, il écrivit à sa femme qu'il était décidé à refaire fortune pour payer tous ses créanciers, mais que pour ne pas subir la prison préventive il fallait dire à tout le monde qu'il partait pour l'Amérique.

En effet, le bruit se répandit dans tout le pays qu'il s'était embarqué à Anvers et qu'on ne le reverrait plus. Ceci n'arrêta pas l'action de la justice, il fut condamné par défaut à dix années de travaux forcés.

A cette condamnation, il répondit par un mémoire daté de New-York. Il y parlait d'inimitiés perfides, de juges aveugles et d'innocence méconnue. Il promettait de venir bientôt pour purger sa contumace et confondre ses ennemis.

En attendant il vivait très-doucement près de Metz, mais avec la perpétuelle inquiétude de voir s'envoler Cécile.

En effet, c'était un oiseau en cage qui guettait l'heure et le moment de prendre la clef des champs ; il avait beau lui promettre monts et merveilles, il avait beau vivre amoureusement à ses pieds, elle jugeait que ce n'était pas un sort digne d'elle. Les femmes qui tombent les hommes ne veulent pas être entraînées dans la chute. Combien au contraire qui se font un piédestal de leur victime!

L'étude du notaire, la boutique de Cécile, l'Ermitage et le pavillon, tout cela fut mis sous les scellés pour sauvegarder les ayants droit.

Le procès criminel fut greffé de vingt procès civils, si bien que longtemps après on plaidait encore. L'étude du notaire passa bientôt en d'autres mains ; mais la maison à Aubigny et la villa de l'Ermitage furent louées et non vendues dans l'intérêt de tout le monde.

Ce fut la désolation des désolations.

Mais Cécile avait un chapeau à plumes et une robe à queue. Elle se teignait les cheveux couleur d'or; elle passait chaque jour quatre heures à se faire belle. C'était la plus heureuse fille du monde.

— Ah! dit-elle un jour, si on me voyait à Aubigny!

Et, dès cet instant, elle n'eut plus que le désir d'aller s'épanouir dans son village tout un dimanche, en dépit du notaire, qui pressentait que ce retour de sa maîtresse couronnerait sa mauvaise œuvre.

Cécile, qui ne s'arrêtait pas pour si peu de chose dans ses désirs, reprit un samedi le chemin de son pays.

Elle y fut d'abord mal accueillie ; on se moqua d'elle pour son chapeau à plumes. Mais, comme on la croyait une victime du notaire et qu'elle était plus jolie que jamais, elle trouva encore bien des portes ouvertes et bien des cœurs aussi.

Nul n'avait pris en pitié Mme de Ligny : les yeux pleins de larmes et la bouche pleine de prières.

Elle avait perdu depuis un an une de ses vieilles cousines ; la seconde mourut alors comme pour ne plus la voir pleurer. Mme de Ligny fit de tout son cœur le sacrifice de ce petit héritage.

Mais les créanciers sortaient de dessous terre, comme les dragons d'Armide ; l'héritage ne put

apaiser tout le monde ; il fallut vendre les meubles à l'encan.

Vous ne savez pas tout ce que ces ventes à l'encan ont d'horrible et de déchirant. On vend tout, jusqu'à l'âme du foyer ; on jette sur la table ces petits meubles d'autant plus charmants qu'ils sont inutiles ; ces sourires du superflu qui ont gardé je ne sais quel doux parfum de la vie à deux, je ne sais quel souvenir du temps bien passé.

On vend tout ; la pendule, qui annonce le retour du mari et des enfants ; la bibliothèque, où l'on retrouve dans ses jours d'ennui le livre bien-aimé ; l'armoire, que l'on rouvre de temps en temps pour revoir la robe et le chapeau des heureux jours ; les candélabres, qui ont éclairé les fêtes de famille ; le berceau des petits enfants, le verre où l'on buvait à deux.

On vend tout, hormis le lit.

Le lit de Mme de Ligny n'était plus qu'un lit mortuaire.

— Vendez mon lit, s'écria Mme de Ligny. Est-ce que vous pensez que je n'ai plus qu'à dormir ?

Cette vente se fit un dimanche, après la messe. Le nouveau notaire présidait ; on vint des villages d'alentour comme à une fête. N'était-ce point un spectacle curieux que la vue de tout ce luxe étalé

au grand jour et soumis au premier enchérisseur venu. Dès longtemps à l'avance on avait crié partout : « On fait savoir à tout ce qu'il appartiendra que le « dimanche 12 août, il sera procédé par autorité de « justice à la vente à l'encan, par le ministère de « Me Henriot, notaire à Pargny, de tous les meu- « bles et objets mobiliers du sieur de Ligny, ancien « notaire. »

— Absent ! avait ajouté le crieur, un malin Champenois.

Toutes les femmes, à deux lieues à la ronde, avaient promis à leur curiosité d'assister à cette vente, afin de voir la garde-robe de Mme de Ligny.

C'est en vérité un spectacle attrayant que celui d'une pareille vente, ou plutôt d'une pareille infortune. Cette femme, qui avait été quasi la grande dame du pays, — qui s'était promenée en fière amazone sur un cheval anglais, — qui avait donné des fêtes parisiennes en Champagne et fait la charité d'une main prodigue, on allait la voir sans ressources et sans espérances, pauvre et seule, n'ayant d'autre parure que ses larmes.

Mais avec cette parure précieuse une femme n'est ni pauvre ni seule, car Dieu est avec elle.

XXIX

LA FEMME ET LA MAITRESSE.

Ce jour-là, Mme de Ligny ne sachant où aller et voulant d'ailleurs boire le fond de la coupe en sacrifice pour son mari, demeura avec obstination dans la maison. Elle vit enlever les meubles l'un après l'autre; elle entendit tous les coups de sonnette qui les adjugeaient.

— Vendez tout, vendez tout, — disait-elle sans cesse au notaire qui venait pour la consoler et lui offrir de racheter sous un autre nom, — que rien ne me reste de tout cela. Je ne donne pas aux créanciers de mon mari le droit de me faire l'aumône. Quand il ne restera plus que les cendres du feu, je m'en couvrirai le front et j'irai où me conduira le bon Dieu !

Elle ne voulut garder que les humbles habillements qui la couvraient alors.

La vente eut lieu dans la cour de la maison notariale, dans la Grande-Rue d'Aubigny, à côté du café du *Cygne de la Croix*.

Comme l'heure des buveurs n'avait pas encore sonné, le café était presque désert.

Or c'était le jour même où reparut Cécile à Aubigny, après avoir doré ses cheveux et blanchi sa figure. Son père, qui n'était pas ivre à son arrivée, voulut la maudire dans son premier mouvement. Mais il but une bouteille de vin, et son second mouvement le jeta dans les bras de sa fille. On sait que le bonhomme avait le vin bon.

— Je t'aime bien, lui dit-il en la forçant à boire, mais ne te montre pas trop. Les jaloux te jetteraient la pierre.

— Oh! je n'ai pas peur.

— On vend les meubles du notaire, ne va pas te fourrer par là.

— Au contraire, j'arrive à propos.

Survint la mère. On faillit se prendre aux cheveux.

— Qu'est-ce que ces cheveux-là? des cheveux d'or, s'écria la cabaretière.

— Oui, des cheveux d'or! répondit Cécile.

Et pour apaiser sa mère elle lui donna cinq louis d'or.

— Tiens, je suis une bonne fille.

— Et moi je suis une bonne mère.

On s'embrassa et on trinqua pour faire plaisir au père.

L'après-midi, pendant la vente, Cécile se mit souvent à la fenêtre du cabaret d'un air d'insouciance. Sur le soir, comme on allait crier les plus jolis meubles, elle poussa la hardiesse jusqu'à s'avancer parmi la foule. Le notaire causait dans la salle voisine avec Mme de Ligny. Le clerc du notaire, un nouveau venu comme le notaire, ne put, en voyant Cécile, arrêter un élan d'admiration. Il crut avoir affaire à quelque grande dame du pays ; il la fit asseoir devant la table où il écrivait. Quelques personnes s'indignèrent de la voir si bien placée ; des épigrammes coururent dans la foule. Cécile fit semblant de ne pas entendre ; le clerc officieux comprit à peu près ; il regretta d'avoir été si galant ; mais Cécile resta paisiblement auprès de lui.

Pendant qu'elle était là, une petite scène dramatique se passait dans la chambre de Mme de Ligny. La pauvre femme, soudainement saisie d'un souvenir amer et doux à la fois, demanda avec instance une petite chiffonnière qui venait d'être enlevée pour la

vente. Le notaire survint, et à cette prière si triste, il s'empressa, tout ému, d'aller lui-même reprendre le meuble.

— Gardez-le, madame, je vais leur dire qu'il est à moi.

— Le garder. Hélas! je vous l'ai dit, monsieur, je ne veux rien garder; seulement il y a dans cette chiffonnière...

Et en disant ces mots, Mme de Ligny avait ouvert le tiroir et pris d'une main fiévreuse un bouquet presque effeuillé — le premier bouquet que son mari lui eût cueilli dans la villa.

— Voyez, poursuivit-elle, je ne veux garder que ce bouquet que je lui ai montré à notre réconciliation et qu'il a arrosé de ses larmes, de précieuses larmes du repentir.

— Et que sans doute vous avez arrosé des vôtres, plus précieuses encore, dit tristement le notaire sentimental.

Ce fut Cécile qui acheta la chiffonnière : n'avait-elle pas, elle aussi, des bouquets du notaire, à mettre là dedans ?

La vente finie, la nuit à peine venue, Mme de Ligny sortait seule de la maison. Elle prit le chemin de la ferme aux Loups, où l'attendaient des amis

hospitaliers. Ses vêtements étaient des plus simples ; il semblait qu'elle portât déjà la misère. Comme elle passait devant le café du *Cygne de la Croix*, elle vit Cécile à la fenêtre. La femme du notaire releva noblement sa tête abattue, et Cécile, tout humiliée, baissa son front rouge de honte.

— C'est égal, dit-elle quand Mme de Ligny fut passée, nous la voyons venir avec « ses pareilles! »

XXX

LES ESCAPADES DE Mlle CÉCILIA.

NATURELLEMENT, M. de Ligny ne s'était pas caché sous son nom aux portes de Metz. Songeant déjà à vivre en Amérique, il avait pris le nom de Johnson. Il savait assez d'anglais pour soutenir ce masque. Afin de mieux tromper son monde, il s'abonna au *Times*. Nul ne songea à le troubler dans sa retraite. En France, on prend bien facilement les gens, non pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils veulent être. Cécile était une amie compromettante, mais elle avait fini par être moins babillarde ; elle était trop fine, d'ailleurs, pour se livrer, d'autant plus qu'elle avait vaguement peur d'être recherchée comme complice.

Elle se fût mortellement ennuyée en perpétuel tête-à-tête avec le notaire. Comme il obéissait à tous ses caprices, il lui donna, au commencement de l'hiver, un billet de mille francs pour aller faire un tour à Paris.

Elle y resta quatre ou cinq mois, malgré les lettres désespérément amoureuses de son amant.

Elle lui répondait que c'était dans son intérêt. Elle ne voyait que « des personnages qui lui seraient utiles. » Elle avait déjà dîné « avec le ministre de la justice. » Elle faisait un chemin rapide dans le beau monde, grâce à sa marraine, s'il fallait l'en croire. C'était grâce à son minois chiffonné, à ses yeux allumés, à son sourire mordant, à ce je ne sais quoi qui prenait tout le monde.

Elle avait été fêtée du premier coup, dans le meilleur monde des courtisanes, grâce à un prince russe rencontré de Nancy à Paris.

Elle ne disait pas cela au notaire; pourquoi faire du chagrin à cet amoureux qu'elle n'avait jamais aimé, mais qu'elle prenait en pitié parce qu'il s'était perdu pour elle?

Enfin elle revint à Metz. Le notaire fut ravi et effrayé. Ce fut à peine s'il la reconnut, tant la petite ouvrière s'était métamorphosée en fille à la mode : chapeaux, robes, bijoux, langage, manières, esprit,

il n'y avait presque plus rien de la fille primitive. Certes, elle n'avait pas perdu son temps.

— Et de l'argent pour tout cela? lui dit le notaire, jaloux de la veille et inquiet du lendemain.

— De l'argent, dit Cécile de l'air du monde le plus naturel, tu as donc oublié que tu m'as donné mille francs ?

— Tu ne me feras pas croire que c'est avec mes mille francs que tu as joué ce jeu-là.

Cécile embrassa le notaire.

— Je te ferai croire ce que je voudrai. Tu as donc oublié que j'avais une marraine à Paris.

Il fallut bien que M. de Ligny se contentât de cette explication.

Cécile ne s'éternisa pas dans la retraite trop silencieuse du notaire. Vainement il lui fit venir un piano et une maîtresse de piano. Quand elle eut cassé toutes les touches, elle repartit pour Paris, avec un nouveau billet de mille francs. Elle avait fait du bruit la première fois, la seconde elle fit du tapage.

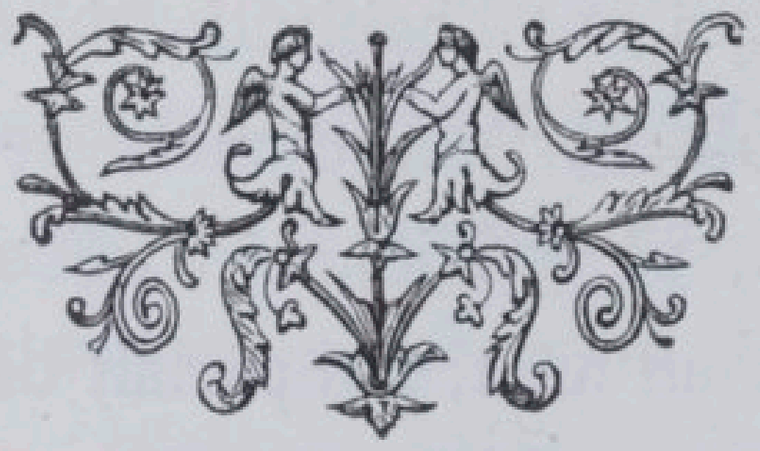
Tous ceux qui ont l'habitude de souper chez ces dames, de promener ces dames, de se faire rouler par ces dames, se souviennent encore de la belle Cécilia qui parlait haut, qui parlait de tout, qui parlait toujours. Il n'y avait point de soupeuse plus ac-

complie ; elle eût inventé le vin de champagne, si le vin de champagne n'eût pas avant elle fait sauter le bouchon. Elle bravait tout et se moquait de tout ; toujours sans parole et sans cœur, plus changeante qu'un ciel d'avril, plus orageuse qu'une nuée d'août, mais des arcs-en-ciel pour tout le monde. Pourquoi retourna-t-elle encore à Metz? C'est qu'elle faillit se trouver dans une mauvaise affaire, affaire de jeu et affaire de mineur. Tout était bon pour cette pieuvre : tricherie aux cartes, tricherie en amour.

Cette fois M. de Ligny, craignant de la perdre encore, se décida à partir bientôt pour l'Amérique. Ce fut alors qu'il reçut la visite de son fils et que Cécile faillit lui échapper en lui prenant son fils.

Il y a des caractères que devraient dédaigner le moraliste, le philosophe, le romancier; mais pourquoi ne pas toujours pénétrer le cœur humain jusque dans les plus noirs abîmes?

Il faut traverser le mal pour arriver au bien; il faut avoir bu de l'eau trouble pour adorer la source vive.



XXXI

LA VAILLANCE DES MÈRES.

N'est-ce pas une consolation, quand on hante des filles comme Cécile, de voir dans l'auréole de la dignité, de la douleur, de la fierté et du sacrifice de nobles figures comme celle de Mme de Ligny? La vertu n'est pas seulement douce à ceux qui la pratiquent, elle est plus belle encore à ceux qui la saluent. Voyez plutôt.

Ce ne fut pas une médiocre surprise dans tout le pays, de voir la femme du notaire rouvrir un jour la boutique de lingerie, qui déjà deux fois avait été fermée — pour cause de départ.

La pauvre femme était affolée de souffrances de toutes sortes; il lui sembla que c'était aller plus loin

dans sa douleur que de se soumettre à ce cruel jeu du sort : se faire marchande de chiffons et gagner son pain là où la maîtresse de son mari avait commencé la ruine du notaire.

On blâma d'abord tout haut Mme de Ligny ; mais peu à peu, quand on la vit si digne et si laborieuse, travaillant à toute heure pour ses enfants, ne se plaignant jamais, ce fut un concert de louanges ; on reconnut qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes comme celle-là. Aussi lui vint-il tout à coup une vraie clientèle ; les châtelaines d'alentour, comme les paysannes huppées, tinrent à honneur d'acheter à cette boutique.

Il n'est pas jusqu'à quelques bourgeoises de Reims qui n'y vinrent, un peu par charité, un peu plus par curiosité.

— O mon Dieu ! dit un jour la femme du notaire, vous avez donc déjà oublié ses fautes à lui, puisque vous les réparez pour moi ?

Ce jour-là elle fut presque heureuse ; cependant, le soir, comme elle respirait sur le seuil, elle retomba dans son chagrin à la vue d'un mendiant qui se détournait de sa porte et de son aumône. Comme elle avait appris autrefois le nom de tous les pauvres du pays, elle appela celui-ci :

— Dites donc, la Rustaude, pourquoi vous êtes-

vous détourné de moi? Est-ce que vous avez à vous plaindre de vos amis?

Le vieillard revint sur ses pas.

— Hélas! ma chère dame.

— Je sais bien ce que vous allez me dire; à la vérité, deux pauvres n'ont pas grand'chose à se donner; mais enfin le plus jeune doit être le plus charitable. Entrez, la Rustaude.

Mme de Ligny coupa un beau morceau de pain blanc et versa un verre de vin au vieillard. Il soupira un peu en buvant son vin, mais enfin il vida son verre; en s'en allant il s'inclina avec religion devant Mme de Ligny et, d'une voix émue, il lui dit :

— Puisque cela vous fait plaisir, madame, je reviendrai.

— Enfin, dit-elle quelques jours après, ils reviennent tous, même mes amis, même les pauvres; mais lui! mais lui qui est plus misérable que les mendiants!

Elle avait déjà durement amassé cinq cents francs, sur quoi elle envoya — cinq cents francs — à M. de Ligny. Elle pensa que Dieu ne l'abandonnerait pas, pour ses enfants.

Au bout d'un an, la femme du notaire, qui était entrée là sans un sou, avec sa dernière chemise, avait payé les mois de collége de son fils, les mois

de couvent de sa fille, le loyer de la maison et quelques créanciers rapaces de son mari, qui ne se croyaient pas payés par de si belles larmes.

Aussi c'étaient des actions de grâce dans tout Aubigny-les-Vignes. Le curé parla d'elle dans un sermon, et dit que si Jésus-Christ voyageait encore sur la terre, il s'arrêterait chez cette sainte femme.

Il y a un proverbe arabe qui dit :

« Il faut que toutes les ruines soient relevées. »

On pouvait espérer que Mme de Ligny reprendrait pied dans la vie, oublierait ses malheurs, et finirait par se consoler, peut-être avec un autre mari ; mais on ne connaissait pas le cœur de cette femme ; mais on ne prévoyait pas que Dieu lui réservait de plus grands malheurs encore. Il y a ainsi des créatures surhumaines, qu'une main invisible frappe impitoyablement pour les donner en exemple à ceux qui se plaignent pour rien.

Pourquoi Dieu la frappa-t-elle dans ses enfants ?

On sait qu'elle avait un fils et une fille : Léon et Charlotte, seize ans et quinze ans, de vraies promesses par l'intelligence et la beauté.

Le fils achevait sa rhétorique à Reims ; il vint chez sa mère aux vacances. C'était un esprit précoce, une nature douce et enthousiaste. Il avait souffert en silence les atteintes du coup terrible porté à

sa famille. Ce coup avait suspendu chez lui la rêverie oisive si charmante au matin de la vie. Il aimait son père, il ne pouvait le croire coupable ; il espérait toujours qu'un temps viendrait où Dieu, qui est le juge souverain, casserait le jugement des juges d'ici-bas. Il se crut appelé à commencer cette œuvre filiale, et, sans rien dire à sa mère, il se mit pendant quelques nuits à feuilleter les papiers de son père : — un dédale où longtemps il s'égara en vain. — Il parla d'aller voir son père ; mais Mme de Ligny craignait qu'en allant voir M. de Ligny, son fils ne le rencontrât avec Cécile. Elle le pria d'attendre.

Las d'attendre et ne croyant pas mal faire, il prétexta un petit voyage chez un ami de collége et il partit pour Metz.

Il arriva sur le soir devant la haie de la petite maison habitée par son père.

XXXII

LE FILS ET LA FILLE.

C'ÉTAIT un beau soir d'automne, au coucher du soleil. La Vierge de la légende accrochait à tous les buissons rougis les franges de son écharpe. Les oiseaux attristés chantaient leur dernière sérénade ; le vent détachait çà et là quelque feuille jaunie. Léon s'était presque laissé aller au charme mélancolique des tableaux de la nature automnale ; un élan de poésie avait transporté son cœur.

— Dieu soit loué! dit-il, en remerciant le ciel. Dieu est bon aux exilés.

Il était à la porte du jardin, cherchant son père du regard, quand il vit Cécile penchée à la fenêtre, — Cécile plus belle que jamais, — un peu pâlie, mais toujours souriante.

Le collégien rougit jusqu'aux oreilles.

— Qu'elle est belle! murmura-t-il entre ses dents.

Il s'arrêta court et soupira.

Cécile, l'ayant reconnu, l'appela par son nom.

— Quoi! monsieur Léon, c'est vous?

Léon reconnut aussi Cécile.

— Quoi, c'est vous, mademoiselle, dit-il d'un air charmé. Que faites-vous donc ici?

Il ne savait rien des amours de son père.

A cette naïve question, Cécile rougit, mais elle répondit sans trop bégayer :

— J'ai des amis dans le pays, j'y viens quelquefois. Vous souvenez-vous du temps où nous jouions au volant? C'est votre mère qui n'était pas contente! Dites-moi, quelle est donc cette fleur que vous avez à la main?

— C'est une rose sauvage que j'ai cueillie là-bas. La voulez-vous?

— Comment, de tout mon cœur!

Cécile, qui était descendue, vint à Léon. Il mit lui-même la rose au sein de cette fille.

M. de Ligny, revenant d'une promenade sur la frontière, surprit son fils à cette œuvre.

A la voix de son père, Léon se retourna tout palpitant.

— Mon père! murmura-t-il, je l'avais oublié!

Il se jeta dans les bras de M. de Ligny, qui l'emmena tout de suite loin de sa maison, loin de Cécile! — Car, disait-il en lui-même, avec la prescience du mal, elle avait pour lui ce sourire fascinant qu'elle a eu pour moi. — Ils ne se reverront jamais!

Le père et le fils passèrent la nuit à l'auberge d'Obersand.

— Je vous sauverai, mon père.

— Non, ne pense qu'à ta mère; pour moi, je vais partir pour l'Amérique. Autre monde, autre vie.

Le notaire ne dit pas : « Autre conscience. »

Le lendemain, M. de Ligny conduisit Léon jusqu'à la limite de France refoulée.

— Souviens-toi, lui dit-il, que ton père est venu bien des fois pleurer à la porte de cette patrie qui l'a rejeté.

— Mais, mon père, la justice a été injuste.

— Peut-être, mais j'ai eu mon heure d'égarement parce que je ne voulais pas être humilié. Souviens-toi de ceci : l'argent ne fait pas le bonheur et empêche qu'on soit heureux.

M. de Ligny embrassa son fils en sanglotant.

— Adieu, mon pauvre enfant; aime bien ta mère et ta sœur!

Il se détourna pour cacher toutes ses angoisses.

— Adieu encore, car peut-être nous ne nous reverrons plus!

Le père retourna sur ses pas pour retrouver Cécile — et sa conscience, — car elles n'allaient pas l'une sans l'autre.

Mais ce soir-là il ne retrouva plus Cécile...

Léon ne fut pas peu surpris de rencontrer Cécile — toute blanche — à une demi-lieue d'Obersand, errant sur le grand chemin.

— Moi aussi, dit-elle à cet enfant, je veux vous dire adieu... Oh! que je voudrais m'en aller avec vous dans mon pays...

— Oh! quel bonheur si vous veniez! s'écria Léon en embrassant Cécile.

C'était comme une vision, cette fille toute vêtue de blanc. Un ange.

A son tour elle embrassa Léon.

— Oh! que vous êtes heureux de retourner là-bas!

— Eh bien! venez avec moi.

— Oui, dit Cécile étourdiment, attendez-moi; ou plutôt venez à l'hôtel du Rhin.

Léon obéit comme un enfant, — comme un amoureux!

A l'hôtel, on déjeuna, on but du vin de la Moselle, on rit, on se promit un gai voyage.

On partit — mais seulement le lendemain.

Pourquoi? C'est que Cécile, qui n'avait jamais aimé le père, aimait le fils.

Amour d'une heure, amour d'un jour, horrible distraction d'une pervertie, fatale curiosité d'un enfant.

. . . . . .

Le lendemain Cécile comprit qu'elle ne pouvait retourner à Aubigny. L'argent est le seul maître, même quand l'amour est là.

Cécile retourna à Obersand pour accompagner M. de Ligny en Amérique.

Quand Léon revint à Aubigny, il conta à un ami sa rencontre avec Cécile. L'ami conta tout à la mère de Léon.

— Quoi, s'écria-t-elle avec désespoir, elle me prend mon fils, après m'avoir pris mon mari !

Elle repoussa Léon qui venait pour l'embrasser.

— Va-t'en! lui dit-elle.

Jusque-là Léon n'avait compris qu'à demi. Il ne se consola pas dans son malheur. Il aimait sa mère et il aimait Cécile!

Le soir, comme Mme de Ligny s'inquiétait de ne pas avoir revu Léon, elle monta dans sa mansarde.

Il était temps qu'elle arrivât. Léon, qui avait passé quelques heures à écrire, armait un revolver.

La mère désarma l'enfant.

— Non! tu ne me pardonneras pas...

— Je t'ai pardonné.

Mme de Ligny présenta un crucifix aux lèvres de son fils :

— C'est bien, reprit-elle tristement, maintenant je puis t'embrasser!

XXXIII

LA FATALITÉ.

. . . . . .

Ni la mère, ni le crucifix ne sauvèrent l'enfant des charmeries fatales de Cécile.

Léon eut beau faire, cette fille avait marqué l'amour et la mort dans son cœur.

Il avait honte de lui-même, mais il demeurait sous la fascination.

A toute heure il voulait partir pour Metz. Il s'imaginait qu'il ferait une action filiale en prenant Cécile à son père, — pieuse et scélérate illusion.

Il tomba dans le désœuvrement des amoureux précoces. Il arracha de l'arbre de sa vie toutes les fleurs qui annonçaient le courage, le devoir, l'orgueil.

Ne pouvant vaincre l'amour, il se retourna vers la mort.

Mme de Ligny avait jeté son revolver dans un puits, mais Léon en avait trouvé un autre. La mort ne refuse jamais ses avances.

Un matin — le jour où il devait retourner au collége pour faire sa philosophie — sa mère entendit au-dessus de la boutique un coup de revolver. Elle courut à son fils et tomba évanouie sur un enfant défiguré qui râlait en disant ces deux mots :

— Maman — Cécile.

. . . . . .

XXXIV

CAMILLE OU LE MAL DE VIVRE.

TOUT Aubigny-les-Vignes fut aux funérailles de Léon de Ligny; pas une femme qui ne pleurât comme si c'eût été son enfant, tant il était aimé dans le village, par le charme de son expression et la grâce de son affabilité. Comme on disait là-bas : il paysannait avec tous les paysans ; il contait des histoires à tout le monde et saluait le premier venu d'un cordial bonjour. « En voilà un qui n'est pas fier, disait-on. Dieu ne lui en voudra pas d'avoir un pareil père. »

Dieu lui en avait-il voulu ? A l'enterrement on fut plus ému encore par le chagrin de sa jeune sœur ; la mère contenait sa douleur avec la dignité et la fermeté d'une femme vouée à tous les sacrifices ; mais

Camille de Ligny, toute blanche et tout en pleurs, éclatait en sanglots.

Elle avait à peine quinze ans, mais c'était déjà une jeune fille ; elle avait rapporté du couvent vingt couronnes ; à la dernière distribution de prix on avait vu revenir, chez la femme du notaire, surchargés de prix, deux beaux enfants qui semblaient aimés des dieux : couronnes d'un matin !

Le soir des funérailles, quand Mme de Ligny se vit seule à seule avec sa fille, elle éclata en sanglots.

— Toi seule me restes, dit-elle en la pressant dans ses bras et en l'étouffant sur son sein.

Quoique éperdue par sa douleur, elle fut quelque peu surprise par la froideur de Camille.

— Non, je ne te reste pas, dit l'enfant à sa mère.

Mme de Ligny regarda sa fille.

— Je ne comprends pas.

— Je suis morte, comme mon frère. Je veux aller avec lui.

— Camille ! Camille !

— Pourquoi resterai-je sur la terre ? dit la jeune fille avec une expression étrange. Je suis maudite, comme mon frère était maudit. Depuis longtemps je n'ai vu que des larmes, toujours des larmes ; tout le monde a pleuré autour de moi : mon père, ma mère, mon frère ; pourquoi vivre dans les larmes ?

— Tu ne m'aimes donc pas? dit la mère en reprenant sa fille sur son cœur.

— Je t'ai bien aimée, mais je ne t'aime plus.

— Que dis-tu, Camille ?

— Puisque c'est toi qui as tué mon frère.

— Comment, j'ai tué ton frère ?

— Oui, avant-hier, quand tu t'es jetée sur Léon, n'as-tu pas dit : « C'est moi qui l'ai tué ! »

— Oui, j'ai dit cela, mais tu n'as pas compris, ma pauvre enfant.

— Oh ! j'ai bien compris, mais est-ce que c'était sa faute s'il aimait cette fille? C'était un malheur pour lui ; il fallait le consoler doucement et le reprendre à toi à force de caresses ; tu l'as maudit, il a désespéré de tout, il s'est tué, mais c'est ta faute.

— Oh ! Camille ! ne me dis pas cela.

— Si tu savais comme j'aimais mon frère ; on avait raison de dire ici que c'étaient les deux doigts de la main ; vois-tu, je ne peux pas vivre sans Léon, j'aime mieux mourir.

— Tu es folle, ma pauvre fille ; voyons, nous allons prier Dieu qu'il nous donne du courage à toutes les deux.

La mère tomba à genoux et mit sa fille à genoux devant elle.

— Eh bien! maman, prions Dieu que je meure bientôt.

La mère parla tout haut à Dieu. On devine toutes les éloquences de cette âme condamnée à toutes les tortures. Ce crucifix qu'elle avait fait baiser à son fils quelques semaines auparavant, elle le présenta aux lèvres de Camille.

— Oui, dit l'enfant, mon frère l'a baisé. Je vais le baiser aussi pour communier avec lui dans la mort.

— Camille, tu m'épouvantes!

Mme de Ligny remarquait la pâleur spectrale de sa fille; elle se rappela que depuis le suicide de son fils, sa fille n'avait pas voulu se mettre à table. Vainement elle avait tenté de l'arracher à sa prostration. En revenant du cimetière, la servante lui avait présenté un peu de soupe, mais elle n'avait pris qu'un verre d'eau.

Mme de Ligny espéra que le sommeil ramènerait sa fille à plus de raison, mais le lendemain matin elle retrouva la même pâleur et la même aspiration mortuaire. Camille était plus effrayante encore, car elle était devenue presque silencieuse, elle ne répondait plus que par monosyllabes, elle joignait les mains et murmurait sans cesse : « Mon frère! mon frère! »

La pauvre petite n'avait eu dans sa vie qu'une

amitié profonde, celle de son frère, l'amour de son père et de sa mère n'était pas allé si loin dans son cœur.

Quand elle ne voyait pas Léon, elle ne vivait qu'à moitié. Née un an après lui, elle s'était doucement habituée à vivre de ses pensées et de ses sentiments, l'écoutant comme un oracle, l'admirant dans toutes ses actions. Il lui semblait que c'était elle qu'on avait mise au tombeau, tant elle vivait en son frère. Que ferait-elle, sans lui, quand son père avait abandonné la maison, quand sa mère était une âme en peine ?

Il lui restait à vivre pour sa mère, mais elle ne pardonnait pas à sa mère ses sévérités bien légitimes pour Léon. Ce mot : « C'est moi qui l'ai tué ! » bourdonnait sans cesse à l'oreille de Camille. Voilà pourquoi elle voulait mourir.

Voilà pourquoi elle mourut.

Rien n'y fit, ni les remontrances du médecin, ni les paroles du curé, ni les prières de sa mère. Cette enfant était devenue une volonté. Un dimanche, pendant que Mme de Ligny était allée à la messe, comme pour parler à Dieu de plus près, Camille descendit de son lit, s'habilla tout en blanc, prit le crucifix et se recoucha pour commencer l'agonie.

La mère revint de la messe en croyant que Dieu

l'avait entendue, mais quand elle revit sa fille, elle tomba agenouillée en s'écriant : « Grâce ! grâce ! grâce ! ô mon Dieu ! J'ai tué mon fils, j'ai tué ma fille. »

Camille se souleva comme échappant à son délire.

— Ma mère, ma mère ! viens avec nous.

— Oui, mon enfant, si Dieu te prend, je veux qu'il me prenne aussi.

Mais la pauvre femme lutta encore, espérant sauver sa fille.

Quand Camille fut morte elle voulut vivre quelque temps pour élever un tombeau à ses enfants.

Quand le tombeau fut fait, le marbrier vint lui demander ce qu'il fallait écrire dessus.

— Faudra-t-il mettre le nom du père et inscrire Léon de Ligny et Camille de Ligny ?

— Non, répondit la femme du notaire, car Dieu n'a pas voulu que mes enfants vécussent sous ce nom.

— Alors, j'inscrirai : Léon et Camille.

— Non, je vais mourir moi-même, vous mettrez ces simples mots :

Pauvre femme ! pauvres enfants !

XXXV

UNE FEMME DU MONDE.

de Ligny s'était embarqué pour l'Amérique tout juste à point pour ne pas savoir cette catastrophe.

Quand un condamné part pour le Nouveau-Monde, il s'imagine aisément qu'il va retrouver là-bas la clef du paradis perdu.

Mais il emporte l'enfer avec soi.

M. de Ligny trainait à sa main une jolie fille qui enjôlait tout le monde, mais l'absente était là toujours. Mme de Ligny cachait Cécile; la belle figure éplorée de la femme s'imposait devant le joli minois de la maîtresse. Vainement celle-ci, par son caquetage, par sa gaieté native et persistante, par ses dents blanches et ses yeux vifs, lui chantait la chanson des

amoureux; il entendait pleurer celle qu'il avait fuie, celle qu'il avait ruinée.

Ils débarquèrent à Rio ; il restait au notaire quelques poignées d'or qui tintaient le remords entre ses mains. Il ouvrit un cabinet d'affaires, lui qui plaidait si mal sa cause, pour ses compatriotes. Peut-être eût-il inspiré confiance et eût-il gagné quelque argent à ce nouveau métier d'aventures, mais la fièvre jaune le prit.

Cécile, épouvantée, s'enfuit avec un autre amant, sans même fermer les yeux au notaire. Et la colère sauva M. de Ligny.

Cette trahison était bien naturelle... Il fallait que Mme de Ligny fût vengée !

— Tant pis, dit Cécile, puisqu'il n'a pas fait ma fortune, je porterai le deuil en rose.

Voilà tout ce qu'elle avait gagné à ses folies. Mais le diable n'abandonne pas si vite les créatures qu'il lance sur le tapis vert du monde. Elles ont plus longtemps que cela de bonnes cartes dans leur jeu.

La fille d'aventure avait trouvé un officier d'aventure, M. de Marbeuf, gentilhomme français perdu de dettes à Paris, qui avait joué là-bas — avec expérience.

Ils revinrent ensemble à Paris pour jouer encore : Jeu du hasard, jeu de l'amour.

Au retour en France, l'officier recueillit un héritage et mena haut train. Cécile — qui ne s'appelait plus que Lia — était toujours très-jolie ; elle osa se présenter comme la femme de M. de Marbeuf dans la société hispano-américaine.

Elle eut les priviléges inouïs de l'étrangère à Paris.

Une femme née à Paris a toutes les peines du monde à prouver sa beauté, son esprit, ses quartiers de noblesse. On la voit de trop près, sans le prestige de l'inconnu, tandis que l'étrangère n'a qu'à paraître pour être acclamée. Il semble que c'est dans l'arc-en-ciel qu'elle fait son entrée à la gare du Nord ou du Midi, de l'Est ou de l'Ouest. A part les maisons closes du faubourg Saint-Germain, elle est reine partout, au nez de la Parisienne, qui n'est reine nulle part, parce qu'on se demande toujours si elle est du monde, si elle ne s'est pas mésalliée, si sa famille n'a pas eu ses jours de bourgeoisie, voire de boutiquerie. Ou elle a été compromise par un procès, ou elle a fait trop de bruit pour une aventure. On se demande si c'est bien elle qui paye ses robes, ou bien si ses robes sont dignes d'aller dans le monde. En un mot, on lui marchande tous les seuils renommés, tandis qu'on ouvre sa porte à deux battants à l'étrangère, d'où qu'elle vienne.

Vous avez heurté, dans les salons plus ou moins officiels, des femmes arrivées par le dernier train ou le dernier paquebot, qui n'ont d'autre passe-port que leur figure, leur corsage ou leur jupe; c'est l'habit qui fait le moine; pourvu que la robe soit signée Worth ou Laferrière, que la figure soit barbouillée de poudre Oriza, que ses cheveux soient dorés à la vénitienne par l'Eau des fées, on dit : *Entrez*. Ces dames viennent de si loin! Qui pourrait donner des nouvelles de leur origine ou de leur vertu? Qu'est-ce que cela fait? Elles ont de l'argent pour payer les violons, si elles donnent des fêtes, et des diamants pour éclairer celles qu'on leur donne.

Cette princesse russe, qui n'est connue ni à Pétersbourg, ni à Moscou, ni à Odessa, qui osera contrôler son titre? C'est tout simplement une Hongroise, qui a été maîtresse d'un aide de camp du czar. Cette Américaine, qui invite à ses bals le comte de Paris ou le prince d'Orange, ou le duc d'Aumale, a été marchande de pommes à New-York. Mais qui donc la reconnaîtrait dans son flot de dentelles et dans sa rivière de diamants? L'Américaine et la Hongroise, on les prend pour ce qu'elles veulent être, comme on prend aussi pour argent comptant les ladies, les senoras et les baronnes d'outre-Rhin, — de contrebande.

Vous voyez donc que, si quelqu'un est chez soi, à Paris, c'est l'étrangère, tandis que la Parisienne est toujours à la porte. Il n'est point de bal à l'Élysée, comme autrefois aux Tuileries, où l'étrangère ne se pavane en tout abandon, à l'heure où tant de Parisiennes, qui ont tous les titres pour être là, se consolent au coin du feu, dans les joies tempérées de la famille, de n'avoir pas été invitées, parce que les femmes exotiques avaient pris toutes les places.

On trouvait Lia un peu bien folle; mais elle avait du chic. Elle savait s'habiller ; elle babillait bien. Elle devint à la mode, d'autant plus à la mode qu'elle jouait de toutes les coquetteries et de toutes les provocations.

Où n'allait-elle pas, dans cette phase étrange de sa vie? A la cour, dans les ambassades, partout où sont reçues les étrangères, sans garantie du gouvernement.

Mais voilà qu'un beau jour, l'officier la surprit en criminelle conversation ; il la répudia et dit hautement qu'il était séparé de corps d'avec — sa maîtresse.

Cécile tomba parmi les filles galantes sans faire de chute.

Après avoir été une femme à la mode, elle devint une fille à la mode. Qui ne l'a connue sous le nom

de *Chien-Coiffé*, au baptême de la Maison-d'Or ?

Je retrouve un journal de ce temps-là, d'où je détache cette page, qui peint bien cette demoiselle :

« On avait vu arriver un jour à Paris, dans toute une belle compagnie d'Américaines, une femme qui se nommait — d'après ses cartes de visite — Mme Lia de Moustier. Qui l'avait baptisée ainsi ? Ce n'était ni son parrain, ni sa marraine, ni son père, ni sa mère.

« Cette femme venait d'Amérique, mais elle n'était pas plus Américaine qu'elle ne s'appelait Lia. Elle était française, Française de la Champagne. Elle était née au village d'Aubigny, dans un cabaret renommé pour son vin rosé, vrai vin de champagne avant la lettre.

« Elle avait traversé les fortunes les plus diverses ; elle était à son dixième roman et à sa dixième incarnation dans l'ancien monde et le nouveau monde. C'était une de ces femmes qui ne semblent venues sur la terre que pour faire la joie et le désespoir des hommes.

« Elle portait bien son nouveau nom : elle était belle, non pas de la beauté rigoureuse que les peintres et les sculpteurs saluent dans la pureté des lignes et la majesté du style grec. Elle était belle par le charme, l'esprit, la coquetterie, le ragoût, la

désinvolture, en un mot, belle comme les Parisiennes ont la science d'être belles. Elle n'avait rien gardé de la paysanne d'Aubigny, quoique ce fût là qu'elle eût fait ses premières armes. Les femmes sont merveilleuses pour se métamorphoser ; l'homme garde toujours quelque chose de son point de départ, mais la femme traverse tous les avatars sans garder la moindre empreinte du passé.

« En Amérique, Mlle Cécile Moustier était devenue Lia de Moustier, une femme du monde romanesque courant l'univers pour oublier un mari qu'elle n'avait jamais eu. On l'avait prise au mot et elle revenait en France avec de vraies dames américaines qui devaient lui refaire une virginité dans le monde parisien. On oublie bien vite à Paris, mais les pécheresses oublient encore plus vite qu'elles ont péché.

« Or, par malheur, les pécheresses pèchent toujours. Voilà pourquoi celle-ci vient de perdre son titre de femme du monde, pour avoir été surprise en criminelle conversation avec le duc de ***, qui, on le sait, parle fort bien cette langue-là. »

XXXVI

LE LIT MORTUAIRE.

Les furies du monde tragique ne se sont jamais acharnées à une pauvre femme comme les mauvaises destinées à Mme de Ligny. Rien ne lui fut épargné dans l'humiliation, dans la douleur, dans le désespoir. La mort de ses enfants fut la mort de son cœur. Elle avait bien aimé ses vieilles cousines, deux mères retrouvées, mais elles étaient mortes aussi.

Elle qui était tout amour, il ne lui restait personne à aimer. Les pauvres seuls furent ses derniers amis. Mais la charité ne la consola pas au milieu de ses désolations.

On dit que le chagrin ne tue pas. C'est un blasphème contre le cœur. Dans le duel de la vie et de

la mort, le chagrin aiguise et empoisonne les armes. Toutes les blessures du cœur sont mortelles, mais elles ne tuent qu'à petit feu, le feu de l'Enfer. Sur la terre souffrir est la plus belle station vers Dieu, qui n'élève à lui que les âmes trempées au sacrifice.

Mme de Ligny porta sa croix et sa couronne d'épines toujours saignante, pendant sept années, mais toujours résignée.

Qui dira ses luttes diurnes et nocturnes contre le souvenir de cet homme qui avait été tout son cœur, toute son âme, toute sa vie? Elle n'était point de celles qui se consolent d'un amour par un amour; elle avait honte d'elle-même quand elle se surprenait souriant encore aux images du passé, quand elle évoquait sans le vouloir les tableaux de sa vie heureuse, sa vie d'épouse aimée et de mère jouant avec de beaux enfants.

Un grain de sable avait renversé la roue de sa fortune; comment était-il possible qu'une petite drôlesse fût venue se jeter entre elle et son mari, la frapper dans son amour, dans ses enfants, torturer sa vie? Cela était pourtant. « O mon Dieu! disait-elle souvent, j'étais donc bien coupable, sans le savoir, puisque j'ai été si cruellement punie. »

Et elle reprenait avec un sourire amer :

— Oui, coupable d'avoir été trop heureuse.

Cette horrible lutte contre tous les chagrins ne pouvait pas s'éterniser.

La femme du notaire se croyait d'acier par la résignation, mais elle n'était qu'une pauvre femme, toute meurtrie, bientôt promise à la mort.

On lui disait en la voyant déjà pâle le matin et penchée tout le jour sur son travail :

— Pourquoi vous donnez-vous tant de peine ?

— Et mes pauvres ! disait-elle.

Elle ne disait pas qu'elle envoyait tous les mois cent francs à son mari, sans jamais lui dire d'où lui venaient ces cent francs et sans avoir de ses nouvelles. Il pouvait croire qu'il devait cela à deux de ses frères, maîtres de forges dans les Ardennes.

Mme de Ligny avait pardonné à son mari tout son martyre, mais elle ne voulait pas lui pardonner d'être un faussaire. Elle avait prié pour lui, mais elle avait dit tout haut : — C'est fini entre nous.

Un matin elle n'eut pas la force de se lever. C'était la dernière station de la croix. Quand ses deux ouvrières la virent si malade, elles jugèrent qu'elle ne se relèverait point. Aucune des deux ne voulut prendre le rôle de garde-malade, d'autant qu'il y avait dans la maison une servante voleuse et méchante que Mme de Ligny avait gardée par charité.

Les deux lingères craignant de n'être plus payées partirent pour Reims pour tenter la fortune. Mme de Ligny fut donc livrée à cette misérable ; il lui fallut payer rudement les soins de cette garde-malade forcée. Elle n'était pas morte que déjà sa garde-robe passait sous ses yeux à sa servante. Cette fille semblait lui reprocher de vivre trop longtemps.

Mme de Ligny, qui voyait bien qu'elle n'en reviendrait pas, qui ne voulait pas en revenir, s'étonna quelque peu de se voir tout à fait délaissée : pas une de ses amies d'autrefois ne vint à son lit de mort. Elles étaient heureuses, sans doute elles ne voulaient pas troubler la fête de leur cœur par le tableau d'une agonie ; et puis c'est la loi humaine : on compatit à tout ce qui souffre, mais en passant. On ne se retourne pas. On vient d'abord saluer le malheur d'un regard sympathique, mais bonjour, bonsoir.

— Est-ce possible? dit un jour Mme de Ligny, qui commençait à regarder l'heure à la pendule, comme toutes celles qui n'ont plus que douze heures à vivre. Est-ce possible que de toutes celles que j'ai connues aucune ne vienne me dire adieu?

Il en vint une ce jour-là.

Devinez-vous que c'était Mlle Lia, naguère Cécilia, autrefois Cécile, la première des trois filles du cabaretier?

XXXVII

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS.

Cependant Cécile s'ennuyait à Paris d'aller au bois devant une haie d'étrangers « qui ne la comprenaient pas. »

Voulant voyager en Suisse, jouer au trente et quarante à Saxon et voir au passage sa tante de Nancy, elle passa tout près d'Aubigny-les-Vignes.

Depuis longtemps elle nourrissait une idée chère à son cœur, qui était tout orgueil ; elle voulait traverser Aubigny « dans ses équipages » pour émerveiller les paysans qui croiraient à un conte de fée.

Ce beau rêve n'était pas bien difficile à réaliser. Comme elle emmenait à Nancy une victoria et deux jolis petits chevaux, qu'un de ses amants venait de

lui expédier de Tarbes, elle résolut de faire halte en route.

A la station d'Epernay on descendit du train les chevaux et la victoria ; la belle n'eut qu'à se coucher sur les coussins. C'est ainsi que trois heures après elle arrivait à Aubigny, au grand ébahissement des commères et des écoliers.

Elle était peinte avec tant d'art ; elle avait si bien perverti la couleur de ses cheveux et celle de sa figure, que nul ne la reconnut.

— Après tout, dit-elle, qui donc me reconnaîtrait? Mes sœurs sont bien loin et il y a longtemps que je ne suis plus la petite Cécile.

J'oubliais de dire qu'elle était avec son amant. Quel amant ? Qu'est-ce que cela vous fait ! Un petit crevé qui avait pris ses grades chez les filles.

— Eh bien ! lui dit-elle tout à coup en passant devant l'église, comment trouves-tu le pays qui m'a donné le jour?

— Très-joli, belle église, cimetière en fleurs ; mais j'aimerais mieux voir une bonne auberge me montrer son enseigne. Est-ce qu'il n'y a pas ici un *Lion d'or*, un *Cheval blanc* ou un *Ours qui danse?*

— Non, dit Cécile, parce qu'il n'y a jamais de voyageurs, mais rassure-toi, il y a un cabaret célèbre, — mon berceau, au *Cygne de la Croix*, où

nous boirons, si tu veux, du vin de Champagne tout naturel comme s'il coulait dans les vignes.

On avait rebâti le cabaret du père Moustier. Mais, quoique tout frappé en neuf depuis la première pierre jusqu'au billard, il n'avait plus la poésie chantante de l'ancien cabaret.

La victoria arriva devant le *Cygne de la Croix*.

— Arrêtez ici, dit Cécile au cocher.

Le valet de pied, — car elle avait emmené son valet de pied, — se précipita pour baisser le marchepied.

L'amoureux donna la main à Cécile qui franchit le seuil avec un rude battement de cœur.

Elle se croyait plus forte ; elle pâlit sous la poudre de riz, elle faillit se trouver mal ; aussi elle sortit aussitôt.

Elle reconnut, devant la fenêtre, un ivrogne patenté, un tailleur de pierres, à haute stature, qu faisait toujours philosophiquement le lundi, ivre de tabac, de vin blanc et de paradoxes politiques, disant sans cesse :

« Je suis ruiné par les contributions indirectes. »

La vérité dans le vin.

Il reconnut Cécile de son grand œil d'aigle, mais il se contint et se versa à boire.

A cet instant la servante se montra à la porte de

la salle de billard et demanda à Cécile ce qui lui serait agréable.

— Ce qui me serait agréable, dit Cécile toute interdite, ce serait de savoir mon chemin.

Elle sentait la terre fuir sous elle ; elle n'osait faire un pas de plus dans cette voie du vertige. Elle demandait son chemin comme elle eût demandé l'heure qu'il était. Elle n'avait plus soif et ne songeait plus à s'attabler là où elle avait rêvé une bouteille de vin de Champagne, bue en duo sur le théâtre même de ses premières équipées.

Cependant « le lundiste » se dressa devant elle tout à coup, comme une apparition ; il lui saisit la main et lui dit en l'entraînant :

— Ah ! ton chemin, tu veux savoir ton chemin ! Je vais te le montrer ton chemin.

L'amoureux eut beau intervenir, le tailleur de pierres ne lâcha pas prise ; il se mit entre les deux et dit à la belle voyageuse :

— Je ne suis qu'un ivrogne, mais j'ai du cœur et j'ai le vin bon ; tandis que toi, coquine, tu as eu le vin mauvais, — du si bon vin ! — Tu n'as fait que la ruine autour de toi : Tu as ruiné le notaire, tu as tué son fils, tu as tué sa fille, tu as martyrisé sa femme, qui va mourir, car Dieu l'a prise en pitié.

Lia ne trouvait pas un mot à dire.

— Et tes sœurs ! c'est toi qui les as perdues.

— Lia voulait se dégager, mais l'ivrogne tenait bon. A la fin elle lui cria :

— Vous savez que vous m'insultez, vous !

— Oh ! ce n'est pas fini !

Le compagnon de Lia tentait en vain d'avoir raison du tailleur de pierres qui, d'un coup de main, le rejetait à six pieds de là.

— Voyons, voyons, dit-il, il faut que justice se fasse.

Et il entraîna Cécile jusque devant la boutique de modes. Il y entra par force avec elle et la jeta violemment au pied du lit de Mme de Ligny, qui était couchée au lit mortuaire.

— Ton chemin, le voilà, dit l'ivrogne.

Et il ploya Cécile pour qu'elle s'agenouillât.

XXXVIII

LE VIATIQUE.

Ce fut une scène terrible ; Mme de Ligny reconnut la fille du cabaretier ; elle la maudit ; puis, la saisissant par le bras, elle lui demanda des nouvelles de son mari.

— Des nouvelles, dit Cécile tout effrayée, comme si elle se trouvait enchaînée sans miséricorde, — châtiment implacable, — des nouvelles ! Mais vous ne savez donc rien ?

Il lui vint une de ces inspirations malheureuses qui nous jettent plus loin dans l'abîme ; elle était vêtue avec un grand luxe, mais elle était en noir.

— Vous voyez bien qu'il est mort, puisque je suis en deuil.

Mme de Ligny, qui n'avait plus de forces, retrouva pour quelques secondes une farouche énergie.

— Vous en deuil! cria-t-elle à Cécile, dans sa noble colère! Vous osez porter son deuil! voilà donc le dernier mot qui me vienne de lui!

Elle repoussa Cécile avec tant de violence qu'elle la jeta sur le carreau.

Le petit crevé avait pénétré dans l'arrière-salle ; comme il portait toujours sur lui un flacon de sels, il le fit respirer à Cécile.

— Eh bien! Dieu merci, lui dit-il; tu m'avais dit que nous prendrions le chemin des écoliers! Ce n'est pas moi qui m'embarquerais pour un pareil voyage.

Il parlait, mais Cécile n'entendait pas. Il la transporta à la porte et lui coupa la ceinture, tout effrayé de la voir blanche comme une morte.

A cet instant le curé d'Aubigny, précédé d'un enfant de chœur agitant une sonnette, suivi d'un autre portant la croix, entra pour donner l'extrême-onction à Mme de Ligny. Il s'arrêta tout ému devant Cécile évanouie.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il, interrompant ses prières.

— Oh! ce n'est rien, dit le petit crevé, c'est une femme qui se trouve mal.

XXXIX

LA VILLA.

Cécile ne suivit pas le convoi de Mme de Ligny. Elle alla oublier cette scène funèbre à Saxon, où elle gagna cinq cents louis et où elle perdit son amant, ce qui lui fit dire : J'ai tant de bonheur au jeu !

A son retour à Paris elle fut avertie que la villa de l'Ermitage, sous le séquestre depuis la catastrophe de M. de Ligny, serait vendue sous quelques jours.

— J'achète la villa, dit Cécile avec une bouffée de sensibilité pour le pays natal. C'est là que je veux mourir un jour.

Les choses qu'on a vues dans sa première jeunesse vous éblouissent toujours par je ne sais quelle magie trompeuse. C'est qu'on y a laissé quelques-

unes de ses illusions, comme le petit Poucet laissait ses miettes de pain dans les bois. Cécile avait gardé le souvenir le plus charmeur de cette villa qui avait d'abord abrité le plus brave et le plus heureux des amours. Je ne parle pas de l'odieux pavillon. Je parle de la villa où des épousés qui s'aimaient bien avaient trouvé, pendant plusieurs années, les vraies joies de l'amour dans le mariage ou du mariage dans l'amour.

Cécile voyait encore cette villa d'un œil tout ébloui : il y avait de beaux arbres, une serre idéale, une pièce d'eau avec des cygnes, un salon tout tapissé de damas rouge, d'où se détachaient encore des portraits de famille. C'était aussi dans ce salon que la jeune femme était représentée en Ophélie, par une statue dont on avait beaucoup parlé dans le pays. Tout était resté dans l'ordre. On avait loué la villa toute meublée, aussitôt la catastrophe, à un enrichi de Reims.

Mme de Ligny avait pensé un instant à réclamer, non pas la statue, qui valait cinq à dix mille francs, mais son portrait peint et celui de son mari.

— A quoi bon, s'était-elle dit, puisque je me suis résignée à tous les sacrifices?

Cécile envoya l'ordre au notaire d'acheter coûte que coûte.

On la savait riche, on lui adjugea la villa moyennant cent vingt-cinq mille francs ; le parc, d'ailleurs, valait bien soixante-quinze mille francs.

La statue de Mme de Ligny en Ophélie fut comprise dans la vente avec les glaces et les tableaux.

— Bonne affaire, se dit Cécile.

Et elle pensa combien elle serait heureuse là-bas, dans son pays, mais à distance des amies d'enfance trop familières et des commères qui disent : ma cousine par-ci, ma cousine par-là.

Elle se promettait de retrouver ses sœurs et de leur donner l'hospitalité. On lui avait dit qu'Orphise était morte, mais elle ne le croyait pas, n'ayant pu trouver son extrait mortuaire.

XL

LA NUIT DANS LES BOIS.

CÉCILE touchait à sa troisième manière, celle où les femmes croient se réhabiliter, même après toutes les chutes, par le luxe et la tenue. La dignité d'emprunt avait succédé à l'enjouement.

Elle s'était appelée Cécilia, elle ne s'appelait plus que Lia, croyant que la petite Cécile du cabaret était à jamais oubliée.

Pour lui être agréable nous ne l'appellerons plus que Lia.

Ce fut sous ce nom qu'elle vint avec un de ses amants, on ne sait plus lequel, ni elle non plus, s'enfermer sous prétexte de parfait amour dans la petite villa. Un journal de Reims publia cet entrefilet :

« Toutes les filles perdues ont du goût pour le pays

natal. A travers les hasards de leur fortune elles rêvent toujours qu'elles iront un jour ou l'autre s'abriter sous un arbre cher à leur enfance. Il leur semble qu'elles retrouveront là leur robe de communiante ; en un mot, des songes de l'âge d'or.

« Voilà pourquoi nous avons tout près d'ici une courtisane célèbre. »

Ce n'était pas encore pour revêtir sa robe de communiante que Lia venait ainsi se reposer de ses coquetteries parisiennes en amoureuse compagnie.

Ceux qui pardonnent le moins, ce sont les paysans ; aussi, elle eut beau faire des générosités, tout le monde se moquait d'elle. Ses anciennes amies disaient que c'était scandaleux de voir une fille de mauvaise vie vivre comme une bourgeoise, que dis-je? comme une châtelaine! L'Évangile du pardon n'est pas compris dans les campagnes, non plus que l'Évangile de la charité. Le paysan ne s'attendrit jamais; il n'a de bons sentiments que pour lui-même et ses quatre sous. L'homme perverti vaut mieux que l'homme primitif. Voilà pourquoi Dieu a créé le péché.

Après huit jours passés dans la solitude de l'amour, Lia eut une querelle avec son amant, qui la planta là, sans tambour ni trompette, emmenant les équi-

pages qui étaient à lui. Elle ne fit pas de façons pour le retenir ; elle décida qu'elle vivrait toute seule pendant quinze jours au moins, pour se réhabiliter à la campagne.

— J'en ai assez des hommes, disait-elle, j'aime mieux les bêtes.

Et elle flattait de la main une vache et un cochon ; elle émiettait du pain aux poules et aux oiseaux.

Tant qu'il fit jour, tout alla bien ; mais vint la nuit. Elle n'était plus accoutumée à traverser toute seule l'abîme des ténèbres. Elle eut peur, mais elle n'osa s'avouer à elle-même son effroi. Elle avait le matin chassé sa cuisinière. Il ne lui restait qu'une femme de chambre qui avait plus peur encore et qui lui conseillait de faire coucher un homme à la villa, le jardinier étant absent pour quelques jours.

On n'était qu'à deux portées de fusil du village ; mais le petit parc était si boisé que la villa semblait un nid dans les feuilles.

Il était presque nuit déjà quand la femme de chambre donna l'idée d'avoir un homme pour les sauvegarder la nuit.

Lia prit une petite lanterne, et, accompagnée de Justine, elle alla demander quelqu'un au village. Le premier homme à qui elle s'adressa lui dit que ce n'était pas son affaire de garder des catins. Le se-

cond dit qu'il n'avait pas l'habitude de découcher. Le troisième avoua qu'il n'était pas homme à risquer sa vie dans un pareil coupe-gorge.

— Pourquoi, coupe-gorge? demanda Lia plus surprise encore qu'inquiète.

— Parce que si des bandits passaient par là on ne pourrait pas se défendre.

Lia dit qu'elle avait un pistolet et des revolvers ; mais l'homme répliqua qu'il avait trop peur des armes à feu. Lia indignée s'en revint avec sa femme de chambre. Elle avait oublié depuis longtemps que ce n'est pas en pleine campagne qu'il faut chercher un brave; c'est là surtout qu'il faut dire que la foule seule fait la vaillance.

— Quel pays! murmurait la femme de chambre.

— Ne t'inquiète pas, dit Lia, je n'ai pas peur, moi, des armes à feu.

Elles rentrèrent.

Il fallait traverser le salon pour aller dans la salle à manger.

— Sais-tu de quoi j'ai le plus peur, Justine !

— Non, madame.

— Eh bien! c'est de cette femme.

Et elle montrait la statue de Mme de Ligny.

XLI

LA PEUR DE SOI-MÊME.

La nuit se passa bien. Lia redevint brave à ce point que vers le soir elle laissa retourner à Aubigny sa nouvelle cuisinière, qui ne voulait pas « coucher dans les bois. »

Elle se croyait au-dessus de toutes les superstitions; elle n'avait peur de rien, pas même de sa conscience ; sa soif de l'or, ses vanités, son jeu cruel avaient fait bien du mal, mais elle se croyait irresponsable.

Cependant, à peine dans cette villa où elle était venue par caprice pour jouer un peu à la châtelaine, elle se trouvait trop en face d'elle-même.

Jusque-là elle avait vécu dans le tourbillon sans prendre le temps de se regarder passer dans la vie.

C'était bien assez de se regarder dans son miroir.

Mais sous les grands arbres sombres de son parc, emprisonnée dans la solitude, cette muse sévère qui ne vous fait pas de compliments et qui vous montre Dieu dans l'infini, elle perdit quelque peu de son beau scepticisme.

Elle avait pris depuis longtemps l'habitude de se moquer de tout, elle comprit pour la première fois que la vie n'est pas une plaisanterie, que toute créature subit la loi du travail et du sacrifice, que toute action humaine a son juge ici-bas comme là-haut. Il n'y a point de crime impuni. Combien qui échappent au tribunal officiel pour retomber tout meurtris devant le tribunal de leur conscience. Et d'ailleurs on n'a pas besoin toujours de passer en cour d'assises pour subir la peine du talion.

Lia tout en se promenant par la campagne ne pouvait échapper au souvenir de Mme de Ligny. Cette grande ombre lui apparaissait quel que fût son chemin.

— Ah! dit-elle plusieurs fois à sa femme de chambre, je ne vais pas m'éterniser ici, conte-moi donc des histoires gaies, ces arbres me font peur.

Elle dit encore à Justine que ce qui lui faisait plus peur c'était la statue de la femme du notaire. Elle aurait bien voulu la foudroyer et la réduire en cen-

dres, mais la statue demeurait impassible et lui souriait du plus adorable sourire.

C'était le sourire du bonheur perdu, c'était le sourire d'une âme en peine. Ce sourire-là ne charmait pas du tout Lia. Il lui rappelait qu'elle avait tué cette femme à petit feu, avec une cruauté sans pareille.

Une fois elle se surprit agenouillée devant la statue.

— Allons donc! dit-elle en se relevant et en se moquant d'elle-même, ne voilà-t-il pas cette pécore qui va m'humilier?

Elle regarda le marbre d'un air de bravade.

Mais ce jour-là elle pensa à faire emporter la statue dans l'orangerie. Quand elle en donna l'ordre, la femme de chambre s'écria que c'était un meurtre, parce qu'il n'y avait rien de plus beau que cette statue. C'était l'ornement du salon. D'ailleurs qui donc se hasarderait à faire voyager un pareil bloc de marbre? On était en plein midi, c'est-à-dire en pleine lumière. Lia décida que la statue demeurerait dans le salon.

Mais le soir, n'y pensant plus, elle passe à côté tout en courant chercher un livre. Sa robe frôle la robe de marbre. Elle entend du bruit. Il lui semble que la statue se retourne, elle la voit en face, au

loin, par la réverbération des glaces du salon. Elle pousse un cri, l'écho lui répond, elle s'enfuit avec épouvante et tombe évanouie dans les bras de sa femme de chambre.

Cette fille déclara le lendemain au médecin que sa maîtresse devenait folle. Le médecin questionna Lia, — la curiosité de la femme bien plus que la curiosité de la science, — Lia ne lui dit point la vérité, elle avoua qu'elle avait peur de la mort parce que dans son enfance on l'avait effrayée à l'idée des revenants. Mais de la statue, pas un mot.

Comment rappeler tout haut les paroles de Mme de Ligny :

« Cécile, vous m'avez tuée, mais je me vengerai « dans la mort, moi qui n'ai pas voulu me venger « pendant ma vie. »

Le lendemain Lia jura qu'elle n'irait plus le soir dans le salon, à plus forte raison la nuit, mais c'en était fait, la statue était sous ses yeux comme une eau-forte ineffaçable. Ainsi, comme elle allait se coucher et qu'elle se regardait dans son miroir, au lieu de se voir elle vit la statue.

— Ah! cette femme! s'écria-t-elle en pâlissant.

Elle jeta un éclat de rire forcé pour se prouver qu'elle n'était pas effrayée par cette figure ; mais plus elle se mirait, plus elle voyait la statue.

— Grâce, grâce! s'écria-t-elle.

Comment le miroir se brisa-t-il? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est qu'un éclat tomba à ses pieds.

— Enfin, dit-elle, je ne la verrai plus.

Elle se remit peu à peu.

— C'est égal, voilà qui porte malheur.

Sa femme de chambre survint tout effarée de lui avoir entendu crier grâce.

— Ce n'est rien, dit Lia, mais décidément la solitude ne me réussit pas.

XLII

LA ROBE SAUVÉE.

QUAND la maison du cabaretier brûla, on trouva le bonhomme ivre-mort, couché devant son feu comme il lui arrivait souvent, mais on sauva presque tout le mobilier.

Jugea-t-on que ce n'était pas la peine de sauver l'ivrogne?

Le mobilier, d'ailleurs, ne représentait pas une fortune. Toutefois il y avait du beau linge, des nappes anciennes, quelques bijoux. On jeta par les fenêtres des meubles de toutes les paroisses, dont quelques-uns dataient du XVIIIe siècle.

Quelques tableaux égarés là, voire même quelques bronzes curieux : pendules, candélabres, chande-

liers; pour qui sauvait-on tout cela? Les trois filles absentes semblaient ne plus vouloir revenir; ce fut une arrière-cousine qui recueillit ces épaves d'une petite fortune gagnée à grand'peine. Elle trouva dans le linge la fameuse robe de la mariée destinée — on s'en souvient — à celle des trois filles du cabaretier qui se marierait la première.

— Voilà, dit cette femme, une robe qui a du malheur. Elle devait d'abord servir à la fille du percepteur; ma cousine Moustier espérait bien qu'elle habillerait un jour Cécile, Rose ou Orphise. Il paraît qu'elle n'habillera que sainte Catherine.

A quelques temps de là cette cousine eut elle-même une fille à marier, elle pensa à lui donner la robe, mais elle eut peur qu'on ne la reconnût et qu'on ne l'accusât d'avoir mis la main sur la succession du cabaretier; d'ailleurs cette robe était trop élégante pour sa fille.

Après l'avoir regardée avec complaisance elle la replia et la remit religieusement dans l'armoire au linge.

Quand Cécile reparut enfin à Aubigny, après avoir acheté la villa de Mme de Ligny, sa vieille cousine alla la voir.

— Tu sais, lui dit-elle, que tout ce qui reste de ton père et de ta mère est à la maison.

— Oui, je le sais bien, mais c'est si bien placé là que je ne songe pas à y toucher.

— Je voulais pourtant te dire, ma chère Cécile, que dans ce mobilier, que je veux garder pour tes sœurs, si ce n'est pour toi, il y a des choses qui méritent la peine d'en parler; par exemple, te souviens-tu d'une certaine robe de taffetas blanc toute garnie de fleurs d'oranger?

— Ah! oui, la robe de la mariée, je la croyais brûlée.

— Elle n'est pas même roussie. Elle est blanche encore comme s'il avait neigé dessus.

Cécile pencha la tête sous ses souvenirs.

— Eh bien! ma cousine, apportez-la-moi demain, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Et se reprenant :

— Mais je suis folle, si je me marie ce ne sera pas en robe blanche.

— Oui, ce sera en veuve, dit la cousine pour être polie.

Cette femme n'en porta pas moins la robe à Cécile qui se mit à pleurer en la voyant.

— Ah! dans ce temps-là je croyais à tout, même au mariage.

— Après ça, voyez-vous, Cécile, tout est bien

qui finit bien. Dieu pardonne à celles qui ont du cœur.

Cécile soupira.

— Oui, mais moi je ne me pardonne pas.

Cécile fit déjeuner sa cousine avec elle; quand elle fut partie elle embrassa la robe en l'étreignant sur son cœur.

— O ma jeunesse! s'écria-t-elle. J'étais si belle dans ce temps-là.

Elle se regarda dans sa psyché et ne se reconnu pas.

XLIII

LES FEMMES FATALES.

Le lendemain Cécile n'espérant pas dormir se promenait toute agitée dans sa chambre et dans son cabinet de toilette, ouvrant un livre et le jetant sur la table parce qu'elle était toute à elle-même, toute à son cœur inquiet, toute aux images du passé.

Pourquoi dit-elle tout à coup à sa femme de chambre de soulever le divan et de lui donner cette fameuse robe de mariée? Pourquoi? elle ne le savait pas elle-même. Esclave de ses souvenirs elle voulait les toucher de la main.

Quand la robe fut dépliée sous ses yeux elle dit à sa femme de chambre :

— Je veux la mettre.

Et elle déboutonna sa robe de chambre qui tomba bientôt à ses pieds. Justine s'était mise à l'œuvre ; elle passa la robe de taffetas à sa maîtresse.

— Vous allez être rudement belle, madame : le blanc vous sied si bien.

— Oui, le blanc et le noir, le rose ne me va plus.

— Il n'y a que les cuisinières qui s'habillent en rose.

En moins de cinq minutes Cécile avait revêtu la robe de la mariée.

— On voit bien que j'ai pris du corps, dit-elle en essayant de sourire, car il y a quinze ans, quand j'ai essayé cette robe, il en aurait fallu deux comme moi.

— Oui, mais maintenant madame est à point, comme on dit.

— Ah! mon jeu est joué.

— On ne sait pas, c'est peut-être le vrai moment du triomphe.

— Ah! je sais bien que si je voulais je trouverais plus d'un mari pour ne pas faire mentir cette robe.

La femme de chambre faisait gravement le tour de sa maîtresse.

— Je jure Dieu, madame, que vous n'avez jamais été si belle.

— N'est-ce pas ? Je suis contente de moi.

Cécile retourna s'asseoir à la cheminée et reprit le livre qu'elle avait jeté sur la table.

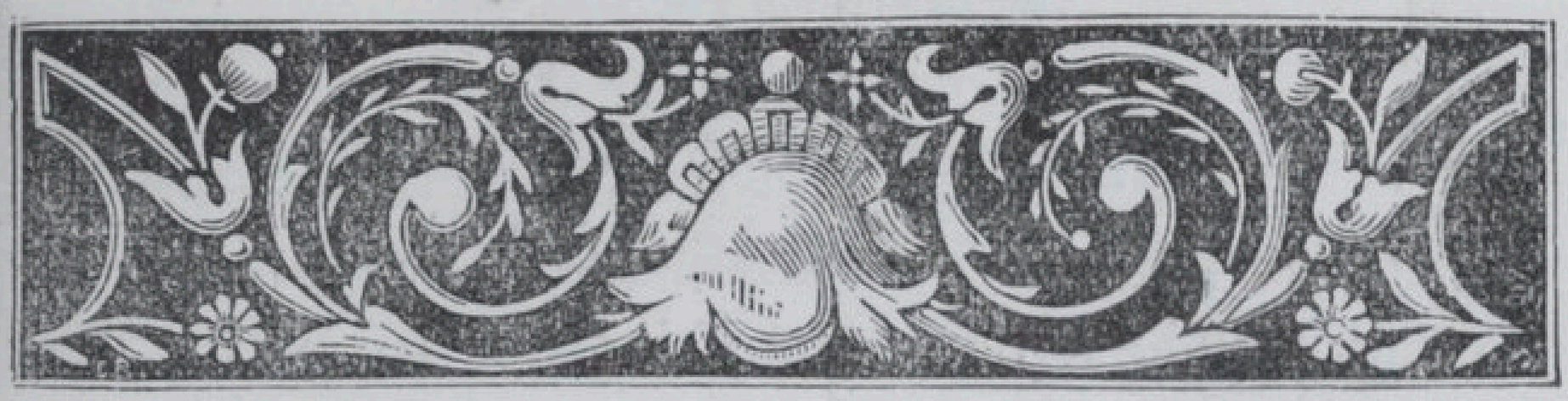
— Allez vous coucher, Justine, je me déshabillerai bien sans vous.

Cécile voulait être toute seule pour mieux évoquer ses souvenirs. Vêtue de cette robe de mariée, qui avait été une de ses plus vives espérances, elle cherchait à revoir tout le tableau de sa vie. Elle s'aimait tant, d'ailleurs, que rien ne l'intéressait que ce qui était elle.

En se redisant le mot à mot de sa vie, depuis ses premières chansons dans les vignes jusqu'à ses dernières aventures parisiennes, elle s'aperçut non sans effroi qu'elle avait porté malheur à tout le monde. Elle avait porté malheur au notaire et à sa femme, à leur fils et à leur fille. N'avait-elle pas porté malheur à son père et à sa mère, morts de mort violente; à sa sœur Orphise et à sa sœur Rose? Et combien d'hommes sur sa route elle avait entraînés, égarés, ruinés!

— Il y a donc des femmes fatales, dit-elle en voyant sa pâle figure dans le miroir de la cheminée.

Et après un silence elle se demanda comment mouraient les femmes fatales!



XLIV

LA STATUE QUI MARCHE.

Nos belles contemporaines devenues étrangères aux symboles mythologiques n'ont plus l'idée d'être représentées en marbre sous la figure de Diane ou d'Hébé — d'une déesse ou d'une demi-déesse. — Elles se contentent, aujourd'hui, d'un buste qui trompe le public sur leur chevelure d'emprunt et sur leur sein de marbre. Quand M. de Ligny s'était payé la fantaisie de faire sculpter sa femme, c'était, comme je l'ai dit, moins encore parce qu'il l'aimait, que pour encourager un de ses amis, un prix de Rome, qui n'avait pas d'argent pour acheter du marbre — ni du pain. — Ce dernier romantique croyait aux symboles de Shakespeare, comme Phidias croyait aux symboles d'Homère. Il

sculpta donc la jeune femme en Ophélie : œil égaré, cheveux épars sous sa couronne de fleurs. Quoique fort critiquée à une exposition, cette statue était d'un artiste qui avait mis dans le marbre une grande force d'âme. Il y avait des fautes de dessin, mais la femme vivait; c'était, d'ailleurs, bien moins une Ophélie que Mme de Ligny en Ophélie. Tout le monde la reconnaissait ; mais les paysans se demandaient pourquoi on l'avait si mal accoutrée ; ils s'expliquaient son expression poétiquement douloureuse en disant : C'est la faute de Cécile.

Cette statue n'était pas très-gaie à voir le jour, mais elle était effrayante à voir la nuit. Comme l'artiste avait cherché le mouvement et l'expression, elle devenait vivante quand l'ombre accentuait ses traits.

. . . . . .

Cependant Lia s'était mise sur son lit sans défaire sa robe de mariée.

Elle venait de s'endormir quand elle fut réveillée par un bruit de pas.

Comme la villa était bâtie quelque peu à la légère, on entendait du premier étage ce qui se passait au rez-de-chaussée.

Or, c'était au rez-de-chaussée qu'on marchait. Lia se cacha sous sa couverture, les yeux sur l'oreil-

ler. Elle entendit encore marcher. Cette fois il lui sembla qu'on s'approchait de sa chambre.

La porte s'ouvrit; elle regarda, tout en se jetant dans la ruelle. Elle vit sa femme de chambre pâle comme la mort, qui lui dit :

— Madame, entendez-vous marcher en bas ?

Cette fille s'était approchée du lit.

— Madame, dit-elle encore, on va nous assassiner !

Lia prit quelque courage ; elle saisit son revolver et dit à Justine :

— Suivez-moi.

Elle mit ses pantoufles et marcha en avant. Elle descendit, elle s'avança dans le corridor, elle mit la main sur la clef de la porte du salon, mais elle n'osa pas ouvrir.

— Ce n'est rien, dit-elle en se retournant vers Justine, tu vois que la porte d'entrée est fermée, allons nous coucher.

Justine, dans son effroi, tenait la robe de Lia — la robe de mariée. — Elle ne voulait pas s'aventurer sans sa maîtresse ; elle remonta l'escalier avec elle et elle alla se cacher dans son lit en jurant bien qu'elle ne servirait plus jamais les femmes en villégiature.

XLV

LA TERREUR BLANCHE.

Cependant Lia ne dormait pas. Toute sa jeunesse repassa encore sous ses yeux ; jusque-là elle avait trouvé tout simple d'avoir pris M. de Ligny à sa femme, mais le souvenir de cette malheureuse femme morte en la maudissant lui montrait sa faute. C'était bien elle qui avait amené la ruine, le déshonneur et la mort. Sans elle sans doute toute cette famille serait là riche, honorée, heureuse.

— Ah ! ma foi, tant pis ! dit-elle en se retournant pour fuir ces tristes images.

Lia fut à peine rendormie que le bruit de pas qui s'était interrompu la réveilla une seconde fois. Elle s'imagina d'abord que ce n'était qu'un songe.

Quoique toute frissonnante, elle hasarda sa tête hors du lit pour mieux écouter.

Il n'y avait pas à en douter, on marchait sous elle dans le salon du rez-de-chaussée.

Qui pouvait marcher? La porte était bien fermée sur le jardin. Avait-on pu franchir la grille du petit parc? S'était-on aventuré en brisant une vitre jusque dans le salon?

— C'est impossible, dit Lia, nous n'avons rien entendu. D'ailleurs, je me rappelle bien avoir fermé moi-même les volets.

Et pourtant on marchait toujours.

Elle pensa à la statue. Son effroi fut plus terrible encore. Elle se sentit toute glacée dans son lit, ses dents claquaient, son cœur battait avec violence, la fièvre courait à ses tempes. Elle se rappelait la statue de la Vierge dans *Zampa*, la statue du commandeur dans *Don Juan*, la Vénus d'Ile, toutes les figures de marbre qui avaient leur légende...

Tout à coup il lui sembla que le bruit des pas était plus retentissant.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, si elle allait monter l'escalier.

Elle ralluma sa bougie, elle reprit son revolver et elle alla retrouver Justine.

— Justine! Justine! levez-vous!

— Encore les voleurs! s'écria Justine en se jetant au fond du lit.

— C'est bien pis! répondit Lia qui ne pouvait plus respirer. Écoutez!

Justine tendit la tête.

— Oui, dit-elle, c'est comme tout à l'heure. Ne vous semble-t-il pas qu'on monte l'escalier?

— Non, c'est plus loin, c'est dans le salon.

Une fois encore Lia ressaisit son courage.

— Voyons, dit-elle à Justine en la secouant, levez-vous et venez avec moi.

— Jamais! jamais! jamais! dit Justine.

Lia s'efforça de rire de ses terreurs et de cacher les siennes.

— Moi, je suis brave. De quoi avez-vous peur?

— J'ai peur d'être assassinée!

— Eh bien! moi je n'ai pas peur de cela: j'ai peur de voir marcher la statue.

— La statue! quelle bêtise: une femme en marbre!

Mais tout en disant ces mots, Justine était plus épouvantée encore.

— Oui, une femme en marbre, mais que diriez-vous si elle s'avançait vers vous?

— Ah! ma foi, si elle s'avançait vers moi, je ne m'avancerais pas vers elle. Je vous en prie, madame,

ne parlons pas de cette femme en marbre. Je n'ai jamais vu de statues que sur les tombeaux, je ne comprends pas que vous n'ayez pas envoyé celle-ci au cimetière.

— Vous avez bien raison ; aussi demain son affaire sera faite. Je ferai mieux que cela, je la briserai par morceaux et je l'enterrerai à six pieds sous terre.

XLVI

LES ADORATEURS DU MARBRE.

On écouta, on n'entendit plus rien.

Lia joua à l'esprit fort; elle rentra dans sa chambre et demanda du feu à Justine pour allumer une cigarette.

— Voyez-vous, Justine, nous sommes deux folles, nous avons peur de notre ombre; il n'y a point de choses surnaturelles ; j'ai vécu avec des philosophes qui se moqueraient bien de moi s'ils me voyaient si pâle ; mais je ne veux plus retomber dans des terreurs enfantines. Allez vous coucher.

— Bien le bonsoir, madame, mais moi je ne suis pas une forte tête comme vous; j'ai diablement peur, je vais joliment me cacher la figure dans les draps.

Lia ne put se réendormir; elle eut beau tourmenter son lit, elle n'y trouva que la fièvre.

— Ah! si mes sœurs étaient là! dit-elle en évoquant le souvenir de Rose et d'Orphise.

Mais le jour même elle avait vu passer près de son parc le forgeron, portant dans ses bras, avec amour, une petite fille rousse. « C'est la fille de Rose! » dit-elle en courant pour l'embrasser. Mais le forgeron lui dit d'un air hautain : « N'y touchez pas! la mère est morte, c'est mon bien. » On avait déjà dit à Lia que Rose et Orphise étaient mortes à Paris.

Irritée de ne pas dormir, elle prit quelques livres sur sa table pour les feuilleter et pour forcer sa pensée à se tourner d'un autre côté. Elle tomba sur un livre d'art que le sculpteur avait laissé à M. de Ligny dans une de ses visites. Elle l'eût sans doute bientôt refermé si elle n'y eût trouvé ce titre d'un chapitre : « les Adorateurs du Marbre. » Ce chapitre commençait par ce sonnet :

LE SACRILÉGE

Il est jeune, il est beau, mais un amour le tue,
Passion sacrilége, à peine combattue!
Pâle, il revient sans cesse auprès de la statue.
Une Diane aux yeux pers, de sa pudeur vêtue.

Que de fleurs et de pleurs étoilent son chemin !
Il lui baise le pied, il lui baise la main ;
Il l'adorait hier, il l'aimera demain,
Et tout avive en lui cet amour surhumain.

Cette femme de marbre a banni de son âme
Toutes les visions ; il n'est pas une femme
De chair qui le prendrait à cet amour vainqueur.

Dans son aveuglement, il l'étreint sur son cœur
Et pousse un cri d'effroi : Diane, en ses bras de marbre,
Le saisit et le jette expirant sous un arbre.

Lia ne fut pas bien rassurée par ce sonnet ; elle alla plus loin dans sa lecture, elle passa à vol d'oiseau sur cent et une histoires des adorateurs du marbre.

Les créations en marbre, quand elles sont caressées par le ciseau d'or du génie, sont pour ainsi dire un trait d'union entre la vie et la mort, entre les hommes et les dieux.

Le marbre est humain, mais il divinise. L'Olympe n'a pas existé plus radieux que dans l'atelier de Phidias. Depuis Phidias jusqu'à Clésinger, depuis Praxitèle jusqu'à Pradier, est-il une seule belle statue qui n'ait eu des amants ou des maîtresses ? C'est qu'une belle statue, comme la Vénus de Milo ou la Callipyge, comme la Psyché ou la Diane, est toujours l'idéal visible de quelqu'un. Les anciens, d'ailleurs, ayant placé Dieu sur la terre, voyaient son image et sentaient son âme dans le marbre ou

dans l'argile, le marbre étincelant qui parlait au fronton des temples, ou l'argile féconde qui donnait la vie aux roses, aux forêts et aux pampres.

Lia fut jetée plus loin dans ses terreurs par quelques histoires comme celle-ci :

« Au moyen âge, un châtelain de Coucy, qui avait tué sa femme par jalousie, la fit sculpter sur son tombeau, mais sans pour cela rompre avec sa maîtresse. Le tombeau était dans une chapelle voisine. Un jour que la maîtresse eut la curiosité de voir ce tombeau, elle ne remonta pas l'escalier. Le marbre s'était vengé. On la trouva agenouillée, repentante, la tête brisée sur le marbre. »

Lia finit par retomber dans un demi-sommeil, tout en voyant passer sous ses yeux un monde de statues plus effrayantes que toutes les images spectrales qui hantent les tombeaux.

XLVII

LA VENGEANCE.

Tout à coup Lia se leva et appela Justine; elle avait encore entendu marcher :

— Justine! Justine!

Justine vint d'autant plus vite qu'elle ne s'était pas réendormie non plus.

— Ah! madame, madame, c'est une maison maudite, non-seulement je vous demande mon compte, mais je ne ferai pas mes huit jours.

— Ni moi non plus, je ne ferai pas mes huit jours ici.

— Eh bien, faisons nos malles.

— Écoute donc?

On n'entendit plus que le silence.

— C'était peut-être le bruit du vent, dit Justine.

— Non, la nuit est calme, il n'y a pas de vent. Voyons, descends avec moi, nous ferons le tour du salon et nous n'aurons plus peur.

Lia prit la main de Justine pour l'entraîner.

— Allons, suis-moi.

Elle passa en avant, mais elle n'avait pas descendu trois marches de l'escalier que Justine rebroussait chemin en disant :

— J'entends encore marcher.

Lia devint alors vaillante comme le désespoir.

— Eh bien! dit-elle en élevant la voix, tu vas voir que je n'ai pas peur.

Elle descendit en toute hâte sa bougie d'une main, son revolver de l'autre.

Arrivée devant la porte du salon, elle n'écouta pas, sachant bien que si son corps n'emportait pas son esprit, elle resterait en route. Elle poussa la porte et elle entra bruyamment.

Justine ne s'était pas recouchée. Debout au milieu de sa chambre, les cheveux épars, les yeux ouverts dans la nuit, toute glacée de frayeur, elle écoutait.

Elle entendit d'abord un coup de revolver, puis un cri, puis une chute.

Puis plus rien. Le silence nocturne, le silence de la mort.

Que s'était-il passé? Justine n'osait bouger, elle n'osait faire un pas ni en avant ni en arrière. Elle finit par se traîner à son lit.

Quand elle fut ensevelie dans les draps, elle pria Dieu.

Elle se croyait à sa dernière heure.

Trois heures se passèrent pour elle dans ces angoisses. Elle n'entendait plus marcher. Qu'était donc devenue sa maîtresse?

Dès qu'elle vit poindre le jour, elle s'enhardit un peu. Elle appela Lia.

Lia ne répondit pas.

La nuit, on croit à tout, le jour on ne croit à rien. Justine, tout à l'heure convaincue d'une catastrophe, s'imaginait maintenant qu'elle avait rêvé.

Elle alla à la chambre de Lia.

— Madame! madame! dit-elle à la porte, n'osant encore entrer.

Comme on ne répondait pas, elle avança la tête et regarda dans le lit.

— Elle n'est pas remontée, dit-elle.

Elle écouta encore. Le silence en haut, le silence en bas.

— Et pourtant, reprit-elle, si c'étaient des voleurs, ils seraient venus ici, car l'argent et les bijoux de madame sont dans sa chambre.

Elle descendit comme entraînée malgré elle.

La porte du salon était restée ouverte. Le jour y entrait à peine par les interstices des volets, un peu plus par la porte.

Justine vit du premier regard se profiler le marbre blanc de la statue.

Elle avança. Tout d'un coup, elle vit une autre statue pareille à l'Ophélie. Celle-là n'était pas debout, mais couchée.

— Dans sa robe de mariée ! s'écria Justine.

Elle pensa à s'enfuir; mais elle s'enhardit jusqu'à aller ouvrir un volet.

Le soleil levant jeta sur ce spectacle un vif éclat, Lia, blanche comme Mme de Ligny, était étendue à ses pieds.

Comme Mme de Ligny elle avait les yeux ouverts; comme sa rivale elle était aveuglée par ses cheveux épars.

Jamais la chair ne s'était faite marbre avec plus de vérité.

— Morte! dit plusieurs fois Justine. Morte dans sa robe de mariée! Quelle idée de jouer au carnaval! ça porte malheur.

Elle prit la main de sa maîtresse et la laissa retomber.

— Oh! le froid du marbre ! dit-elle.

Elle se demandait qui donc pouvait avoir tué Lia?

Sur la figure pas un point noir; sur la robe pas une goutte de sang.

C'était inexplicable. La figure de marbre regardait la figure de la morte avec ses yeux de marbre, mais un jeu de lumière fixait un éclair de vengeance dans ces grands yeux.

— Il faut toujours payer sa dette, dit Justine en faisant le signe de la croix.

A cet instant cette fille entendit hennir des chevaux. Elle alla ouvrir la porte sur le perron. C'était le cocher de Lia qui avait été appelé de Paris l'avant-veille par dépêche télégraphique.

— Accours donc! Guillaume ; madame est morte!

Le cocher descendit de son siége et courut au salon, où Justine regardait tour à tour la morte et la statue.

— Morte! dit-il. Et de quoi?

— Voilà! dit Justine; c'est comme une vengeance de la statue. Madame est tout de même morte de peur!

XLVIII

LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

Quand la femme de chambre de Lia alla chez le curé d'Aubigny pour lui parler des funérailles, elle fut accostée par quelques commères du village qui lui prédirent qu'il n'y aurait pas une âme pour suivre le convoi d'une telle drôlesse.

— Pas même sa nièce Rosette, dit la femme du tonnelier.

Cette femme voulait parler de la fille de Rose.

Lia avait tout fait pour l'attirer à elle et chez elle, mais le forgeron avait retenu sa fille et l'avait mise en garde contre ce poison.

Cette prédiction se réalisa : pas un ami, pas une amie, pas un curieux, pas une curieuse. On resta sur le pas de sa porte pour regarder ce spectacle.

La femme de chambre fit bien les choses; le cercueil, porté par les quatre fossoyeurs légendaires, fut suivi du coupé de Lia, traîné par ses deux chevaux et conduit par son cocher, tout cela dans la plus belle tenue comme si on allait au bois. La cuisinière et la femme de chambre suivaient avec le jardinier, la jardinière et leurs enfants. C'était tout.

A l'église, on trouva pourtant une dame qui croyait que le pardon est plus grand que l'injure et que le jour de la mort, quand déjà la vengeance divine s'est révélée, il faut donner une prière aux âmes en peine. Mais cette dame ne suivit pas Lia au cimetière. Au bord de la fosse, pas une larme.

La femme de chambre dit qu'elle vengerait Lia en lui faisant faire un beau monument. Mais Lia avait des héritiers; on mit les scellés, tout fut sous l'interdit, on paya un mois de gages aux domestiques et tout fut dit.

L'herbe poussait déjà sur la fosse de celle qui n'était plus Lia, qui était redevenue Cécile par son acte mortuaire, quand il se passa dans le pays un autre acte du drame.

Un soir, on vit un homme s'appuyer à une petite porte grillée de la maison du notaire — la porte qui donnait sur la campagne. — Cet homme resta longtemps en contemplation muette et murmura :

— Le bonheur était là.

Un vigneron qui le voyait tout en sarclant sa vigne dit tout haut :

— En voilà un qui n'est pas mal curieux !

Ces mots rappelèrent l'homme à lui-même.

C'était l'ancien notaire, mais si ravagé et si vieilli que le paysan ne le reconnut pas. Lui-même ne reconnaissant pas le paysan, lui dit avec un accent anglais :

— Est-ce que cette maison n'est pas à vendre ?

— Non, Dieu merci, il y a là de braves gens qui ne feront pas faillite, parce qu'ils sont heureux là dedans.

Depuis une demi-heure M. de Ligny avait pensé à tout le bonheur qu'il avait eu dans cette maison, à tout le bonheur qu'il avait étouffé là, comme l'enfant qui tue les oiseaux quand ils chantent déjà et quand ils vont chanter encore.

M. de Ligny était revenu en France pour ne pas mourir en Amérique. Le mal du pays l'avait pris à tel point qu'il aimait mieux risquer de se faire jeter en prison que de ne pas revoir sa femme et ses enfants.

Tant que Cécile avait été sous ses yeux, il était resté dans l'aveuglement, croyant que la passion pouvait toujours l'emporter sur le devoir. Mais quand Cécile l'eut abandonné à l'heure où on le

croyait frappé mortellement, le charme fatal était tombé.

Il vit alors Cécile telle qu'elle. Sa femme aussi il la vit telle qu'elle fut ; il comprit son crime, il eut horreur de lui-même. Son repentir fut si sincère qu'il se jugea digne de reparaître sous les yeux de sa femme, de se traîner à genoux devant elle et de mourir à ses pieds, après avoir embrassé ses enfants.

Il n'avait eu aucune nouvelle d'Aubigny, il ne pouvait s'imaginer que la mort eût tout emporté, comme un vent d'orage.

Il était à peu près sans ressources, il finit par gagner de quoi faire le voyage, mais ce fut long. Il voulait d'ailleurs rapporter un peu d'argent à sa famille. Pour payer sa bienvenue, il commença par envoyer une traite de cinq mille francs payable chez M. Chappe, banquier à Reims. Il était trop tard. Il avait écrit à sa femme en lui envoyant cette traite :

« Si tu ne m'écris pas, je partirai, car je meurs de « ne pas vous voir, toi et nos chers enfants. »

On sait pourquoi elle n'avait pas répondu.

Il connaissait sa fierté, sans doute elle n'avait pas voulu de l'argent et ne lui pardonnait pas. Mais il ne doutait pas qu'en le voyant dans son repentir, elle ne lui fit grâce.

Il avait été si malade pendant la traversée qu'il lui avait fallu faire une longue station à Plymouth.

Enfin il arrivait sans avoir questionné personne, tant il avait peur de donner l'éveil sur lui-même. Il s'était promis d'arriver le soir ; de pénétrer chez sa femme sans être vu ; de s'y cacher au moins une nuit, peut-être plus longtemps ; enfin d'en finir avec la vie après une dernière expansion vers ceux qu'il aimait.

Il savait bien que sa femme n'habitait plus leur maison, mais en passant devant la petite grille, il n'avait pu s'empêcher de s'y arrêter.

« C'était là qu'il fallait vivre, » dit-il plusieurs fois dans un profond soupir.

Cependant la nuit était venue ; le vigneron descendait de sa vigne pour rentrer à Aubigny ; en passant plus près du notaire, il lui dit :

— Voyez-vous, monsieur, cette maison en a vu de rudes. Foi d'homme, il y a un Dieu là-haut.

— Pourquoi? demanda M. de Ligny sans se retourner.

— Pourquoi? c'est que la coquine qui a troublé la fête dans cette maison-là a payé cher toutes ses scélératesses. Dieu est juste! il l'a enfin couchée là-bas dans le cimetière — et couchée la face ntre terre encore — parce qu'en descendant le cercueil

il s'ets retourné par une volonté du ciel. Il paraît que ça arrive à tous les criminels.

Cette nouvelle inattendue frappa au cœur le notaire. Quoiqu'il se crût guéri de ce mal d'amour indomptable qui avait dévoré sa vie, il ressentit un coup violent. Il s'éloigna du paysan et alla droit au cimetière, entraîné malgré lui, s'excusant de cet adieu qu'il allait dire à Cécile, par cette raison qu'il n'était pas l'heure encore d'entrer chez sa femme sans être reconnu.

Quand il franchit la porte du cimetière, un des fossoyeurs venait d'y entrer avec sa brouette pour y prendre trois bottes d'herbe qu'il avait fauchées pour sa vache.

— Il est bien tard, monsieur, pour venir ici.

— Mieux vaut tard que jamais.

M. de Ligny donna une pièce de cent sous au fossoyeur.

— Tenez, mon ami, vous ne faites pas un métier bien gai, voilà de quoi vous amuser un peu le dimanche.

— Oh! je m'amuse tous les jours ; il ne faut pas vous imaginer que ce soit si triste d'enterrer les autres : ça prouve qu'on n'est pas mort soi-même.

— Avez-vous eu beaucoup de clients ces temps-ci ?

Disant ces mots, le notaire s'avançait vers la tombe de sa femme et de ses enfants, s'imaginant, je ne sais pourquoi, que c'était la tombe de Cécile. A la pâle lumière de la lune, il lut avec quelque peine ces deux lignes inscrites sur le marbre :

PAUVRE FEMME! PAUVRES ENFANTS!

— Qui est-ce qui est là? demanda-t-il au fossoyeur.

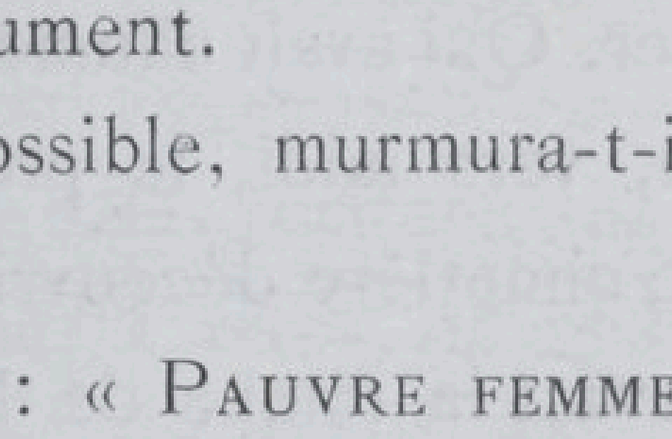
— Des gens à qui Dieu a fait une belle grâce : la femme et les enfants du notaire; pas de celui d'aujourd'hui, de l'autre, un coquin.

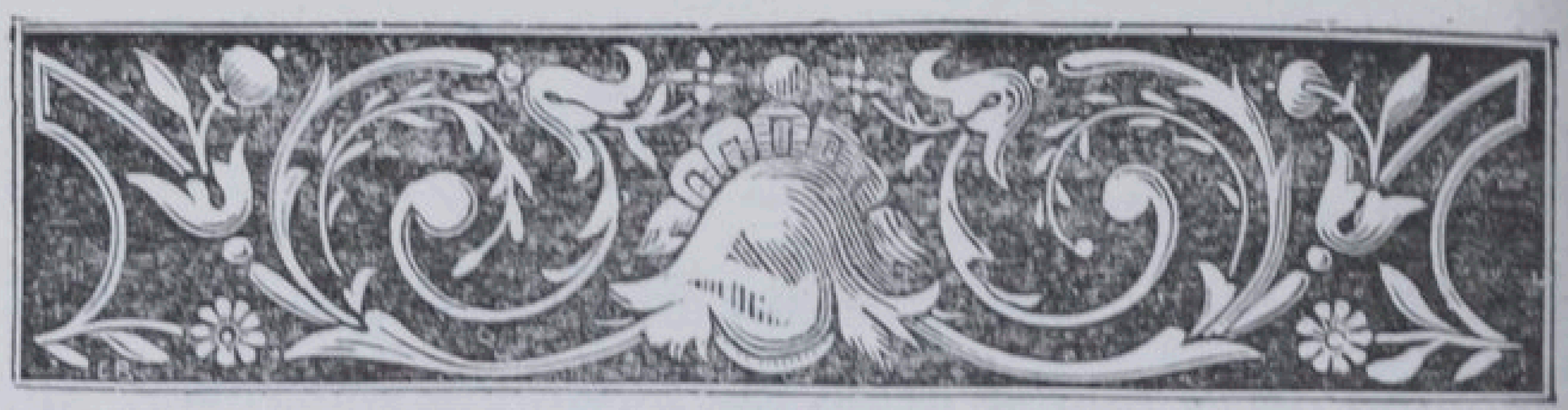
Ce fut le dernier mot que le notaire entendit sur la terre. Il tomba agenouillé, presque évanoui, se retenant au monument.

— C'est impossible, murmura-t-il, c'est impossible.

Il lut encore : « PAUVRE FEMME! PAUVRES ENFANTS! »

— O mon Dieu! s'écria-t-il, n'ai-je donc fait un si long voyage que pour venir échouer ici!





XLIX

LA JUSTICE DES HOMMES.

La nuit on fut réveillé dans tout Aubigny pour courir au feu.

C'était le pavillon de l'ermitage qui brûlait. Ce pavillon, théâtre des amours du notaire et de la fille du cabaretier. Qui avait allumé l'incendie?

Le lendemain, vers midi, la première personne qui entra dans le cimetière découvrit un homme renversé et mort devant la tombe de Mme de Ligny et de ses enfants.

Par un coup de revolver, M. de Ligny s'était fait justice.

L

HISTOIRE D'ORPHISE SŒUR DE CÉCILE.

Cette robe de la mariée sera-t-elle pour Rose ou pour Orphise?

En les voyant toutes les trois, Cécile, Rose et Orphise, dans ce joli cabaret d'Aubigny-les-Vignes, tout pavoisé de roses remontantes, à qui auriez-vous donné la pomme? Certes, on était bien sûr qu'elles la croqueraient toutes les trois; mais chacun de vous, ami lecteur, avait sans doute sa préférence. Si Rose était la plus enjouée, Cécile avait un diable au corps qui allumait ses yeux. C'était la séduction, sous la forme visible d'une femme; mais dans sa lèvre un peu mince, dans son menton légèrement accusé, dans la rapidité de son regard, on sentait la domination coûte que coûte. Sous la séduction, il y

avait la volonté. Mais la volonté ici-bas ne règne pas longtemps. La force des choses, qui gouverne le monde, souffle sur la volonté des hommes et même sur la volonté des femmes, comme les dernières giboulées de mai emportent la fleur des pommiers.

Pour nous, Orphise était peut-être la plus charmeuse des trois, avec ses grands yeux noyés, ses lèvres bien nourries, son front rêveur. Comme tant de femmes, elle a manqué à sa vocation. On pouvait la croire née pour l'amour, — et non pour les amours. On s'imaginait qu'il y avait là un cœur qui prendrait la passion dans ses flammes vives. Mais Orphise a tourbillonné dans le monde des folies parisiennes, sans avoir eu le temps d'écouter son cœur. Elle n'a eu que des amours d'une heure. A peine avait-elle ébauché un mariage de la main gauche, que le tourbillon l'emportait plus loin. Aussi a-t-elle pu s'écrier avec désespoir à son dernier moment : « Oh ! mon Dieu ! vous ne me pardonnerez pas, parce que je n'ai pas aimé ! »

Aimer, c'est la vraie bonne fortune. Être aimée ce n'est rien si on n'aime pas. C'est à la portée de tout le monde ; mais aimer quand on vous aime, c'est la joie des joies. Les gens s'imaginent tout bêtement que ces rencontres-là sont communes ; mais s'ils y regardaient d'un peu plus près, ils recon-

naîtraient qu'ils ne jettent souvent un fagot dans le feu que pour qu'un autre y vienne s'y chauffer, sans qu'ils se puissent chauffer eux-mêmes.

Ceux qui n'ont pas un peu hanté les passions croient aisément être amoureux, quand ils n'ont qu'une amitié teintée d'amour. Le commun des martyrs met en ceci de l'eau dans son vin, et il a peut-être raison s'il ne se sent pas assez fort pour supporter l'ivresse.

Mais Mlle Orphise avait trop hanté les passions pour ne pas comprendre qu'elle était restée à distance de cette échelle d'or qui va jusqu'au ciel et qui se brise sous nos pieds pour nous rejeter sur la terre tout meurtris et tout saignants. Il en est qui aiment ces blessures-là.

LI

PREMIÈRE AVENTURE CHAMPENOISE.

L'IMPRÉVU gouverne le monde. Tout en croyant que les trois filles du cabaret ne verraient pas blanchir leurs cheveux dans le vieux miroir de la maison paternelle, on n'imaginait pas que Mlle Orphise s'envolerait la première du fameux *Cygne de la Croix,* car c'était celle des trois qui paraissait la plus soumise, la plus douce et la plus chaste ; elle ne manquait ni la messe, ni les vêpres, ni le salut; elle communiait quatre fois l'an, ce qui édifiait tout Aubigny-les-Vignes. M. le curé avait même dit un jour : « C'est bien fâcheux qu'on ne fasse pas de rosière dans notre pays, car Mlle Orphise aurait la couronne de roses blanches. »

Mais nul n'échappe à sa destinée ; il était écrit

là-haut que cette fille, qui semblait née pour les joies pacifiques et agrestes, irait se jeter et se perdre dans le tourbillon parisien, qui est une des spirales de l'enfer du Dante.

Voici comment Mlle Orphise commença l'aventure. Un jour, un de ses cousins, qui était je ne sais quoi dans un chemin de fer, amena à Aubigny, sous prétexte de courir les vignes, un jeune sous-lieutenant de ses amis, vrai dénicheur d'innocences. Il faut bien que les soldats fassent la guerre.

Naturellement, on fit une halte au cabaret. La sœur aînée et la sœur cadette dressèrent leurs batteries. Orphise joua à la Cendrillon, mais ce fut Orphise qui remporta la victoire.

La cabaretière, qui voyait un futur dans son cousin, permit à Orphise d'aller faire un tour dans les vignes avec les deux jeunes gens. Il n'y avait rien à dire: le fameux vers champenois est bien connu.

L'*Aube* nous a vus deux, le crépuscule *Troye*.

Mais la mère se disait que, du moment qu'ils partaient trois, il n'y avait rien à redouter.

Cependant, ce ne fut pas sans inquiétude qu'à la nuit close elle en vit revenir deux, rien que deux : le sous-lieutenant et sa fille.

Ces sous-lieutenants n'en font pas d'autres. Ce-

lui-ci avait expédié le cousin chez une autre cousine. « Eh bien! et Théophile? demanda la mère en élevant la voix. — Théophile fait l'école buissonnière, dit le sous-lieutenant; il nous a plantés là pour reverdir. — Comment! Orphise, vous n'avez pas suivi votre cousin? — Mais, maman, rassure-soi, je n'étais pas seule.

Vraies paroles d'innocente. Mais la mère ne comprit pas: elle s'emporta et souffleta sa fille.

Un peu plus le sous-lieutenant tirait son sabre.

Orphise regarda tout effarée autour d'elle, comme pour trouver le regard sympathique de ses sœurs; mais les deux jalouses la toisaient du haut de leurs vertus, de l'air du monde le plus méprisant. Elle se mit à pleurer. « Madame, dit le sous-lieutenant en prenant Orphise sous sa protection, voilà un soufflet mal placé; il n'y a qu'en Champagne qu'on traite ainsi ses enfants. »

La mère remonta plus haut dans sa colère; elle menaça de ses foudres le sous-lieutenant; un peu plus, elle le souffletait lui-même. « Ah! par Dieu, madame, dit-il, en entraînant Orphise vers la porte, je regrette un peu beaucoup d'avoir été un galant homme. Venez, mademoiselle, nous reviendrons quand votre mère sera revenue à elle. »

Moitié par peur, moitié par amour, la pauvre

effarée se laissa entrainer au delà du seuil. « Attends ! attends ! que je t'y prenne, » cria la mère.

Orphise s'était nichée comme un oiseau effarouché sur le sein du sous-lieutenant ; la cabaretière ne pouvait en croire ses yeux. « Je ne suis pas en peine, avait-elle dit souvent à ses autres filles — à propos de petites équipées — ce n'est pas Orphise qui oserait me faire une pareille farce ; elle sait trop qu'elle passerait un rude quart d'heure.

Ce fut sans doute pour ne point passer ce rude quart d'heure que Mlle Orphise se laissa enlever par le sous-lieutenant.

Enlever, c'est le mot consacré ; il ne l'enleva point en poste ni en croupe, il l'entraina dans la campagne jusqu'à la très-prochaine station ; il avait huit jours de congé, il ne voulait pas perdre son temps et se promettait de passer ces huit jours à Reims, une succursale de Paris pour les plaisirs, ville gourmande, comme toutes les villes qui ont un archevêché, dirait Rabelais ; ville amoureuse, comme les villes qui font sauter le bouchon.

Nous ne suivrons pas le sous-lieutenant ni Mlle Orphise dans leur aventure extra-conjugale, c'est toujours le premier chapitre de *Manon Lescaut*, où, comme dit le premier des romanciers : « on fraude les droits de l'Église. »

Il paraît que Mlle Orphise ne se jeta pas tête baissée dans l'abîme, elle pleura de vraies larmes. Elle eut des visions de sa vie endiablée. Elle regretta la mansarde où elle priait Dieu, avec je ne sais quelles vagues espérances des joies permises. Un peu plus elle s'en retournait comme elle était venue, à Aubigny-les-Vignes. Mais la peur de sa mère acheva le mal.

Et puis elle croyait qu'entre elle et le sous-lieutenant c'était à la vie à la mort. Au bout de huit jours, quand il fallut se quitter, elle pensa à allumer du charbon, comme une couturière sentimentale, mais le sous-lieutenant, qui était déjà un sceptique, la cuirassa par quelques jolies moqueries contre les désespoirs amoureux; il chercha à lui prouver qu'on se console de tout, surtout d'un amour perdu, parce qu'on en retrouve un autre; d'ailleurs, il jurait de l'aimer toujours, seulement il l'abandonnait.

La pauvre Orphise se trouva toute seule à Reims, avec sept ou huit louis, que son amant laissa comme par mégarde sur la cheminée de l'hôtel où ils étaient descendus.

Heureusement pour la fille du cabaretier, je veux dire malheureusement, il y a toujours dans un hôtel des gens bien intentionnés qui recueillent les innocences délaissées.

Tout en pleurant d'un œil, Orphise finit par sourire de l'autre à un sous-préfet en déconfiture, qui voulut se consoler des déboires de la politique à la coupe amoureuse.

Orphise se laissa prendre parce qu'il jura qu'elle était la plus jolie entre toutes les plus belles ; un proverbe dit avec raison qu'on se prend à soi-même, les hommes les plus écoutés sont ceux qui vous parlent de vous.

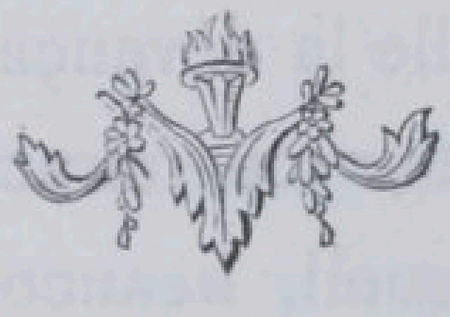
Celui-là marqua dans la vie d'Orphise une nouvelle station, il l'emmena à Paris.

A Reims, ce n'était encore qu'une jolie paysanne à peine assouplie, ne sachant rien des grâces indolentes, des regards perdus, des sourires fuyants, n'ayant aucune idée des serpentements ni des ondulations. Mais à Paris, dès qu'elle fut à la haute école, elle marcha vite dans l'art de prendre les hommes. Elle savait lire, elle savait écrire. Cela lui servit déjà pour apprendre à savoir vivre dans un monde où on n'a même pas les principes de la grammaire. Elle suivit si bien la mode pendant six mois qu'au bout d'un an elle la devança.

Qu'avait-il fallu pour ce miracle? Beaucoup de tête, beaucoup d'orgueil, beaucoup d'argent. Elle n'avait pas ruiné le sous-préfet parce que c'était déjà fait ; mais il avait été à lui tout seul son conseil de

famille dans cette vie parisienne qui est la bataille de toutes les heures; il l'avait, comme on dit, pilotée à travers les tempêtes à l'eau de roses; avec un bon gouvernail sur le navire une femme ne fait jamais naufrage.

Naturellement, le sous-préfet n'était pas jaloux, il permettait à Orphise de courir toutes les aventures. Sans lui, peut-être, quoiqu'elle fût bien jolie, elle se fût attardée longtemps dans les troisièmes dessous, où barbotent ces demoiselles: grâce à lui, elle arriva tout de suite dans les sphères dorées de la haute galanterie. Quand je dis que c'est grâce au sous-préfet, je me trompe; ce fut grâce à je ne sais quel hasard qui la mit sur le chemin d'un homme ennuyeux qui jetait l'argent par les fenêtres, quoiqu'il eût une femme charmante, à qui il refusait des robes. Le monde est ainsi fait, il n'y a que l'argent mal dépensé qui fasse plaisir à la plupart des hommes. C'est l'histoire de tous les luxes.



LII

QUE Mlle ORPHISE N'AVAIT PAS LES YEUX DE SA SŒUR CÉCILE.

DANS le flux qui l'emportait à toutes vagues, Orphise ne voyait plus le rivage, toutefois elle se retournait avec un sentiment familial vers Aubigny-les-Vignes; elle respirait avec mélancolie je ne sais quels agrestes parfums de ses jeunes années. Était-elle bien plus heureuse en remuant de l'or et des chiffons de soie qu'en remuant les gros sous et les indiennes à carreaux dont elle s'habillait alors?

On change de perspective dans la vie, mais on ne change pas de cœur. On peut dorer ses amours, mais au procédé Ruolz, cela ne dure pas.

Quoique le souvenir de la cabaretière ne fût pas bien souriant, Orphise pensait à sa mère, elle pensait

surtout à son père, qui avait le vin si tendre, à ses sœurs qui chantaient soir et matin, à tout ce monde rustique d'Aubigny-les-Vignes qui faisait cortége à sa jeunesse. « Après tout, disait-elle souvent en montant en coupé, ou en recevant un personnage à la mode, j'aurais peut-être mieux fait de rester là-bas. »

Mais elle était lancée dans l'espace ; va comme je te pousse! Il n'y avait plus à rebrousser chemin.

Cette fillette, si soumise sous l'œil de sa mère, était devenue une des hautes capricieuses parmi les filles à la mode. Voilà pourquoi elle dit un jour à un de ses amants qui venait de lui offrir une glace à Tortoni : « Il faut que tu viennes avec moi. — Où donc? — Devine. — Chez toi? — Non. — Chez moi? — Non. — Je donne ma langue au chien et au chat. — Il faut que tu viennes avec moi à Aubigny-les-Vignes. — Tu deviens folle? — Si tu ne veux pas venir, j'en trouverai un autre. — C'est donc un vœu? — Oui, je t'ai parlé de mon clocher, je veux aller le revoir par le clair de lune. »

Orphise voulut si bien que son amant obéit. On prit tout de suite le chemin de fer de l'Est ; on loua des chevaux en arrivant à Reims, si bien que vers deux heures du matin, au dernier quartier de la lune de juin, on inquiéta tous les vignerons qui, à Aubigny, ne dormaient pas d'un profond sommeil.

Orphise descendit de voiture, elle fit le signe de la croix devant l'église, elle courut les rues qui lui étaient familières, enfin, émue jusqu'aux larmes, elle s'arrêta devant la maison natale. « Eh bien ! lui dit son amant, que penses-tu de tout cela? »

Orphise avait déjà usé son émotion. — Je pense, dit-elle en reprenant sa gaieté, que tout cela est infiniment petit, mon œil a mesuré de plus grandes choses. Je suis étonnée de voir cette petite église, ce petit village, cette petite maison. Je n'en reviens pas. — Vois-tu, ma chère amie, cela prouve qu'il ne faut jamais revenir sur ses pas. — Tu as raison, Aubigny-les-Vignes ne me reverra jamais. Je voudrais pourtant bien embrasser mon père. — Chut! Si tu allais le réveiller, ne vois-tu pas ici une scène de malédiction comme on les joue à l'Ambigu? — Tu me fais trembler : allons-nous-en.

On remonta en voiture; quand on sortit du village, Orphise voulut faire une station à la porte du cimetière. — Écoute, mon cher ami, n'oublie pas mes dernières volontés : si je meurs avant toi, tu me feras enterrer ici; ne trouves-tu pas que ce cimetière au clair de la lune a un air engageant? — Oui, je trouve; un peu plus je m'y ferais enterrer avec toi. — C'est peut-être ce que nous aurions de mieux à faire.

LIII

LES DEUX FEMMES

QUELQUES jours après, l'amant, qui avait été du pèlerinage à Aubigny, oubliait les dernières volontés d'Orphise parce qu'ils chantaient tous les deux une autre chanson. La fille du cabaretier était devenue la maîtresse du comte Népomucène de Villiers qui lui promettait monts et merveilles.

On a montré, au début, Mlle Orphise comme une pleureuse, c'est-à-dire comme une sentimentale, ce qui n'est plus aujourd'hui de saison. Mais elle se corrigea bien vite de l'habitude des larmes. Elle qui pleurait de tout, en lisant un roman, en écoutant un sermon ou une romance, — il n'est pas jusqu'à la musique des pompiers qui ne lui arrachât des lar-

mes, — elle finit par rire de tout, sans toutefois bannir les demi-teintes mélancoliques qui ombrageaient son front.

Elle disait, non sans raison : « Je vois bien qu'il y a quelque chose de fatal en moi. Je sens que je mourrai de mort violente. »

En attendant, elle cueillait gaiement les heures parisiennes, comme elle cueillait les cerises à Aubigny-les-Vignes.

Mais c'était écrit là-haut. La destinée voulait qu'elle tombât dans un drame et qu'elle y restât au dénoûment.

On n'a pas encore oublié à Paris une histoire tragique à trois personnages : le mari, la femme et la maîtresse. J'ai déjà dit quelques pages de cette histoire. Je vais la mieux conter aujourd'hui parce que je la savais mal.

Pourquoi Mlle Orphise devint-elle la maîtresse du comte Népomucène de Villiers?

Pourquoi? Est-ce qu'on peut répondre à ces questions-là? Ils se rencontrèrent dans un souper. Tout le monde riait, parce que c'était sur le menu. Le comte de Villiers ne prit pas le diapason : assis à côté d'Orphise, il fut sentimental comme Werther, passionné comme des Grieux. Jusque-là, la fille du cabaret n'avait heurté que des sceptiques et des

« blagueurs. » Elle fut touchée des adorations du comte de Villiers. Elle se rappela les premiers romans lus avec ses sœurs. Il lui semblait que son cœur fût affamé d'amour. Les larmes lui vinrent aux yeux; elle était surprise; elle se croyait prise. L'amour rit, mais il aime les pleurs.

Orphise fut donc heureuse des émotions que lui donna le comte de Villiers. Il paya cher sa bienvenue, mais elle lui dit qu'elle ne voulait pas compter avec lui. L'argent comptant, vois-tu, c'est ton amour. Mais elle disait cela des lèvres et non du cœur.

Le comte de Villiers n'avait jamais été à pareille fête, hormis avec sa femme. Mais il y avait si longtemps qu'il était marié!

Orphise ne savait pas qu'il eût une femme, car il n'avait pas écrit cela sur son chapeau. Quand elle le sut, il était trop tard, elle croyait l'aimer. L'amour ne connaît pas d'obstacles.

La lune de miel de cet adultère dura bien aussi longtemps qu'une lune de miel légitime. On ne se pouvait pas quitter. M. de Villiers, qui avait bien étudié Orphise, continuait à la prendre par les sentiments. Ils firent ensemble un voyage en Espagne où il avait des intérêts dans les mines, pendant que Mme de Villiers était aux bains de mer. Le voyage

donna à la passion des amants une poésie inattendue. M. de Villiers initia cette jolie ignorante au sentiment des arts.

Elle apprit à connaître les monuments et les tableaux. Bien mieux, en changeant de pays, elle apprit à voir la nature qu'elle n'avait qu'entrevue jusque-là. Un voile tomba de ses yeux devant les splendeurs d'Espagne. — Vois-tu, dit-elle à M. de Villiers, si tout cela me semble si beau, c'est que tu m'as donné tes yeux pour voir tout cela. — Non, lui dit-il, c'est que je t'ai donné l'amour.

Et, de plus en plus, on parfilait le sentiment. Ce fut un vrai chagrin de revenir à Paris. On avait été si heureux à deux, qu'on se demandait si on pourrait vivre encore à trois.

La comtesse de Villiers était charmante, son mari la trouva détestable. Ce qui n'empêcha pas Orphise d'être jalouse.

On parla vaguement de séparation; mais la comtesse était riche. Le mari aurait voulu une séparation de corps qui n'entraînât pas une séparation de biens.

L'amour a cela d'affreux, qu'il compte comme un banquier et qu'il se soumet à l'éloquence des chiffres. Au temps de la chaumière, quand vivaient Philémon et Baucis, on ne comptait que les batte-

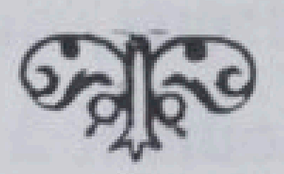
ments de son cœur. Mais aujourd'hui il n'y a plus de chaumière.

Tout homme a, dans ses passions, un grand-livre avec *Doit* et *Avoir*.

Mlle Orphise n'était donc heureuse qu'aux dépens de Mme de Villiers. Qui l'emporterait des deux? de la femme légitime qui avait la fortune en mains ou de la femme illégitime qui ouvrait la main pour jeter cette fortune par la fenêtre?

Car Mlle Orphise avait si bien pris l'habitude du luxe qu'il lui fallait beaucoup d'argent. O mon Dieu, ce n'était pas pour elle, car elle vivait de rien. Mais ne fallait-il pas que son amant fût reçu princièrement dans le petit hôtel qu'il lui avait loué? Pouvait-elle lui donner rendez-vous dans un fiacre? C'était bien naturel qu'il payât les chevaux qui ne couraient que pour lui.

On en était là quand éclata l'orage. — Un véritable, — car Mme de Villiers en était venue — pour se consoler ou pour se venger — à faire l'école buissonnière comme son mari. Mais voici l'histoire :



LIV

DUO

Ecoutez plutôt ce dialogue dans un salon très-parisien : — Monsieur, je vous dis que je suis très-heureuse. — Madame, cet adverbe est de trop ; si vous étiez heureuse, vous ne diriez pas que vous êtes très-heureuse. — Je ne vous comprends pas, monsieur. — Madame, vous me comprenez ; le bonheur est un oiseau rare à qui il ne faut pas trois ailes pour voler dans le ciel. Si vous êtes si heureuse que cela, peignez-moi le tableau de votre bonheur. — Mon bonheur est d'être adorée par mon mari. — C'est une chanson que chantent toutes les femmes. Si vous voulez, je vous prouverai, mathématiquement, que votre mari ne vous aime plus, et que vous n'aimez plus votre mari. — Mathé-

matiquement! C'est donc une règle de trois? Je suis curieuse d'avoir ces preuves-là. — Je n'ai qu'un seul mot à vous dire. Vous êtes mariée depuis quinze ans, vous vous êtes aimés cinq ans, pendant cinq ans encore vous vous souveniez que vous vous étiez aimés. — C'est comme le soleil qui dore encore l'horizon quand il est parti. — Enfin, depuis cinq ans vous vous enchaînez dans l'habitude, qui est le tombeau de l'amour. L'habitude, madame, un lit mortuaire où on dort toujours et où on ne se réveille jamais. — Voilà comment vous faites des mathématiques? — Oui, madame, j'ai eu le premier prix au lycée. Et votre mari, est-il fort en addition et en multiplication? — Oui, monsieur, il est fort en addition puisqu'il a fait une vraie fortune; il est fort en multiplication, si j'ose m'exprimer ainsi sous éventail.

La dame qui parlait ainsi était Mme de Villiers, née Pauline Jouffroy. Celui qui la faisait parler était Achille de Santa-Cruz, un chevalier d'aventure du pays de don Juan — Parisien à Madrid, Espagnol à Paris.

Ce petit dialogue se débitait dans le salon d'une marquise renommée par sa beauté et pour son art de ne réunir chez elle que de jolies femmes. Elle n'était sévère que contre la laideur. Elle aimait la

vertu chez les autres, mais elle disait, comme Mme de Sévigné, que les femmes qui ne sont pas belles sont des Pénélopes à trop bon compte.

Comme l'avait dit impertinemment Achille, il y avait quinze ans que Mme de Villiers traînait son bonheur. Pendant qu'elle courait le monde, son mari courait le demi-monde. L'ennui frappait bien un peu à sa porte, les jours de pluie et les soirs d'automne, mais elle tenait bon dans sa vertu, se promettant toujours de prendre sa revanche dans les fêtes de carnaval. Quand une fois Paris était en fête, elle était tous les jours, je veux dire toutes les nuits en fête, aimant qu'on lui fît la cour, fière de ses diamants encore plus que de sa beauté.

Elle était renommée pour sa chevelure opulente, et surtout pour la splendeur de ses épaules, marbre rosé, resplendissant sous les lumières, plus beau encore dans le voisinage des roses et des camélias.

Tout le monde était quelque peu amoureux de Mme de Villiers. Elle craignait d'autant moins de payer toutes ces adorations platoniques par des œillades, des serrements de mains, des propos presque galants, qu'elle se croyait innattaquable dans sa vertu.

Déjà elle s'était hasardée en quelques aventures mystérieuses, simple agitation d'un cœur oisif et

d'un esprit qui cherche. Elle avait accepté un soir un bouquet, sachant bien qu'elle y trouverait un billet doux. Rentrée chez elle, elle s'était enfermée pour lire cette déclaration de guerre. Elle n'avait pas dormi cette-nuit là!

Le lendemain, appelant sa femme de chambre, elle lui avait dit, en lui donnant une plume et en lui montrant le revers du billet : Écrivez : « *Fait double entre nous.* »

Elle avait remis le billet sous enveloppe à l'adresse du donneur de bouquet — et puis c'était tout.

Une autre fois, elle s'était aventurée au bal de l'Opéra, se promettant d'y surprendre son mari. La vérité, c'est qu'une fois arrivée, elle s'était fort amusée à faire damner, par son esprit diabolique, un autre de ses adorateurs, qui ne la reconnut pas, — et puis c'était tout. — Elle ne croyait pas qu'elle pût jamais franchir le Rubicon; elle trouvait que c'était déjà bien assez de s'amuser sur la rive.

Or, si aucun de ses adorateurs n'avait pu l'entraîner sur le navire tout pavoisé des folles passions, ce fut peut-être parce qu'ils avaient une trop haute idée de sa vertu. Chez la femme, il faut vaincre d'abord ce fantôme idéal. Combien d'hommes qui ne saisissent que le fantôme au lieu de saisir la femme! Ils attendent pendant des années l'occasion, qui ne

vient jamais, parce qu'ils n'osent pas la provoquer. Voilà pourquoi les amoureux pacifiques perdent toujours leur temps.

Voilà pourquoi Santa-Cruz alla d'un seul coup plus loin que les autres, il fit le pas des dieux de l'Olympe. Sa brutalité, toute caressante, indigna et charma les curiosités de Mme de Villiers.

On n'est jamais plus seul que dans le monde. Chez soi il y a les gens, les coups de sonnette, le mari toujours présent, même quand il est loin, jusqu'à la pendule qui sonne toujours l'heure du devoir. Dans le monde, la femme est affranchie, elle est protégée par la folie de tous contre la sévérité de son mari; elle n'a peur de rien; elle ne songe plus à la dignité de sa maison. La pendule ne marque plus les heures, les violons chantent des airs d'amour; la valse, ce mariage de cinq minutes qui donne si intimement une femme à un homme, convie tous les cœurs à tous les appareillements.

Santa-Cruz et Mme de Villiers étaient masqués par les danseurs pendant le quadrille. Et pendant la valse, qui eût songé à les regarder? Le vrai spectacle n'était-il pas celui de la jeune fille s'abandonnant, la tête penchant, frisures éparses, yeux noyés d'amour, seins agités, aux éperduments du tourbillon.

Autrefois on enlevait les femmes, aujourd'hui

pourquoi les enlever, puisqu'on valse avec elles? N'est-ce pas l'enlèvement par excellence?

Achille parlait si bien que Mme de Villiers ne savait plus où elle était; jamais une voix n'avait retenti si profondément dans son cœur, jamais elle n'avait abandonné son esprit à cette caresse d'une heure où on s'embarque pour les pays inconnus.

Quand elle demanda ses gens, elle trouva Santa-Cruz dans l'antichambre; elle eut beau s'en défendre, il lui fallut accepter son bras jusqu'à sa voiture; peu s'en fallut qu'il ne montât dedans. « Mais à quoi bon? pensa-t-il. Mme de Villiers demeure si près d'ici que j'aurais à peine le temps de lui dire une fois de plus que je l'aime. Et puis, s'il faut surtout respecter une femme, c'est devant ses gens. Ce n'est pas à Dieu qu'une femme veut faire illusion; la vertu est une image visible seulement sur la terre. »

Achille, en disant cela, avait oublié qu'il avait une mère et une sœur.

Mme de Villiers était encore toute à son rêve quand on l'avertit que M. de Villiers était rentré à moitié paralysé. Il s'était endormi au club, il s'était réveillé en poussant un cri, on venait de le rapporter presque mort à l'hôtel.

L'image de Santa-Cruz s'effaça comme par enchantement. Mme de Villiers se rejeta dans son de-

voir ; elle redevint un ange pour son mari. Six semaines durant, elle le veilla avec héroïsme, lui sacrifiant tout, jusqu'à sa beauté. On ne la reconnaissait plus tant elle était pâlie et ravagée. Quoiqu'elle eût été mère quatre fois, les choses s'étaient passées si naturellement qu'elle n'avait presque pas eu à souffrir. Et puis, quelle est la mère qui souffre de la douleur de la maternité? Plus la douleur est vive, plus la joie est grande. Mais cette fois elle souffrait des douleurs de son mari, qui trouvait tout simple qu'elle lui consacrât toutes ses heures. N'était-ce pas le devoir de sa femme? il ne la remercia jamais.

Il était resté paralysé; il finissait par se lever et se traîner d'une pièce à l'autre, ennuyé de tout, disant sans cesse, même devant sa femme, qu'il avait la vie en horreur. A peine si, le dimanche, ses enfants — tout un bouquet de fête épanoui sous ses yeux — obtenaient un sourire.

Sa vie n'était pas là. Il subissait même de loin la domination d'une maîtresse qui n'avait ni la beauté ni le cœur de sa femme. Mais c'était une créature fort gaie qui l'amusait à peu près comme Mme Dubarry amusait Louis XV en l'initiant à la grammaire de la langue verte.

Quand un homme n'est plus sensible à toutes les

délicatesses du beau langage, quand l'heure est venue où il s'impatiente de ces beaux mots jaillis du cœur que les poëtes ont consacrés depuis qu'il y a de l'amour et des poëtes, il faut pour qu'il se ravive dans la passion, qu'il entende chatouiller son oreille par ces beaux mots qui peignent toute la fin du règne de Louis XV : « La France, ton café f... le camp ! »

Rien ne pouvait remplacer pour M. de Villiers la gaieté de Mlle Orphise Morin, surnommée la Cigale. Saturne dévorait des enfants, il y a des hommes qui dévorent leurs amours, comme il y en a qui font le cortége de leur vie.

Pour M. de Villiers, l'amour filial, l'amour de sa femme, l'amour de ses enfants, il avait dévoré tout cela. Il lui restait à peine l'amour de l'or, il lui restait surtout l'amour pour sa maîtresse. Ce n'était pas un méchant homme, mais il avait tant vécu le jour et la nuit qu'il ne lui restait plus qu'un vague sentiment du bien et du mal.

Tant que ses fils avaient été tout petits, il les avait adorés ; mais, dès qu'ils furent revêtus de l'uniforme du lycée, il ne vit plus que des petits citoyens pour la patrie, pour la famille universelle.

C'était un esprit fort au milieu de toutes ses faiblesses.

Il aimait encore un peu sa fille, mais il trouvait

qu'elle jouait trop à la demoiselle. Elle arrivait à cet âge où le premier rayon de coquetterie perce chez les filles. Or, si elles vont devenir coquettes, c'est que l'amour de la famille ne remplit plus leur cœur. Déjà, comme l'oiseau qui essaye ses ailes, elles songent à s'envoler.

Cette légère peinture du caractère de M. de Villiers fera comprendre peut-être pourquoi il s'ennuyait chez lui, en face d'une femme charmante, que depuis longtemps déjà il regardait sans la voir, pareil à ces amateurs de tableaux qui ont des chefs-d'œuvre retournés contre le mur.

J'oubliais. Un jour, il regarda sa femme et la vit. Elle était pâle et défaite, mal peignée, avec une robe de chambre fripée ; la pauvre femme avait passé la nuit et ne se trouvait pas la force d'aller jusqu'à son cabinet de toilette ; elle était là devant le lit, qui prenait son chocolat en parlant de sa fille. « Ma chère amie, dit M. de Villiers à sa femme, faites attention à vous, car vous devenez bien laide. — Pas tant que cela, j'imagine. »

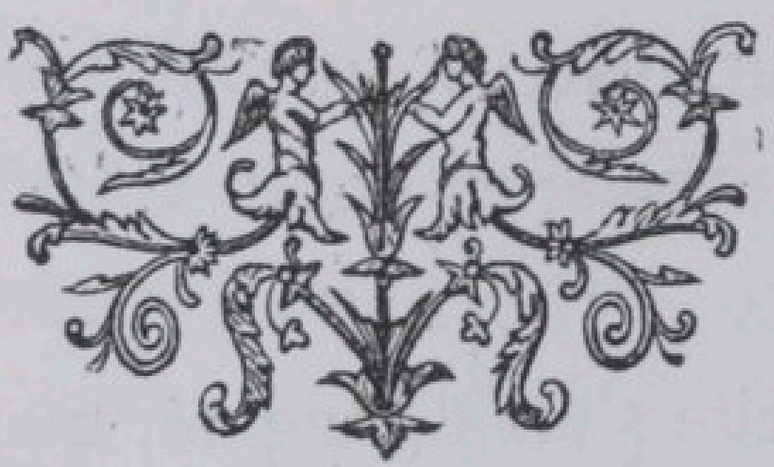
Elle était furieuse. Il lui vint dans la pensée que si elle était devenue si laide, c'était à force de le veiller.

Jusque-là, elle s'était imaginé, quoiqu'elle connût bien les aventures de son mari, qu'il avait gardé

pour elle un vif souvenir. Elle croyait qu'en prenant une maîtresse, il avait plutôt obéi à la mode qu'à son cœur; elle ne doutait pas qu'entre cette fille et elle, il ne fît aucune comparaison. Les mauvaises passions lui prenaient son mari, mais son cœur était toujours dans la maison.

Cette dernière illusion tomba comme les autres, l'arbre était dépouillé avant les premiers jours de l'automne. Elle se regarda dans la glace de la cheminée et dit à son mari : « Je vois bien qu'il faut que je retourne dans le monde; c'est là que je retrouverai ma beauté. Décidément, vous avez raison, monsieur, les femmes ne sont pas jolies chez elles. »

Comme tous les maris, M. de Villiers ne doutait pas que sa femme ne fût vertueuse. Aussi lui dit-il de l'air du monde le plus convaincu : « Ma chère Pauline, vous avez raison, amusez-vous un peu. Si on vous parle de moi, dites que je vais très-bien et que je me prépare à entrer en scène avec une seconde jeunesse. »



LV

LE CONTRE-COUP D'UN SOUFFLET CONJUGAL

Elle se regarda dans la glace sans y penser, elle s'étonna de voir que la joue souffletée était encore plus rouge que l'autre. « Il me pardonne, dit-elle, mais moi je ne lui pardonne pas. »

Elle retourna vers son mari; on se réconcilia à peu près; la femme avoua qu'elle avait eu ses quarts d'heure de coquetterie; le mari soutint qu'au milieu de toutes ses distractions il n'avait pas cessé d'être digne du seul amour sérieux de sa vie. « Qu'est-ce que cela fait, dit-il, que je m'amuse aux divagations de Mlle Orphise? La vie n'est pas un cloître, je puis bien rire de mon côté quand vous riez du vôtre. Est-ce que je me suis jamais offensé des billevesées

que vous débitaient tous ces petits bonshommes des salons? »

Mme de Villiers fut presque contente de son mari; mais, quand elle rentra chez elle, elle remarqua encore que sa joue droite était plus colorée que l'autre. C'est que la fièvre d'indignation avait passé là :

Il n'y a que le Fils de Dieu qui ait pardonné cette injure du soufflet.

A quelques jours de là, Mme de Villiers lut, dans la *Gazette des Tribunaux*, un procès en adultère où le poison avait un rôle. C'était le mari qui voulait épouser sa maîtresse et qui avait tenté d'empoisonner sa femme.

Mais, par bonheur, la femme n'avait pas eu soif.

Mme de Villiers se laissa aller aux idées d'empoisonnement, comme ces voleurs et ces assassins, familiers au Palais de Justice, qui étudient les vols et les crimes pour mieux faire leur coup.

L'opinion publique condamne deux fois ceux qui se sont laissé prendre : une fois pour leur crime, une fois pour leur bêtise. On s'imagine toujours qu'on ne tombera pas dans les mêmes loups.

Mme de Villiers, de plus en plus esclave, partant de plus en plus malheureuse, songeait avec effroi que son amant pourrait bien lui échapper un jour. Il était charmant quand il la voyait ; mais il ne pa-

raissait pas bien malheureux pour avoir été tout un jour sans la voir. Elle tremblait qu'une autre femme ne vînt se jeter à la traverse. Perdre son amant, c'était perdre son âme, son cœur, sa vie.

Un soir, elle dit : « Il faut en finir. »

Pour Mme de Villiers, sa maison était devenue un enfer. Trouvait-elle le paradis dehors? Non, sans doute; mais elle respirait mieux. Il lui venait des bouffées d'air vif qui avait traversé l'orage : elle se jetait dans les bras de son amant avec ce cri si familier aux femmes : « Ah! que je suis malheureuse ! »

Santa-Cruz finissait par être malheureux lui-même de cet amour qui avait trop duré. Il tentait vainement de faire comprendre à Mme de Villiers que les plus belles passions sont celles qui n'ont qu'une heure, mais qui parfument toute la vie par leur divin souvenir. L'homme vit du passé comme de l'avenir; la femme vit du présent. Voilà pourquoi Mme de Villiers n'écoutait pas les maximes de son amant. Elle était gourmande de bonheur ; elle croyait avoir à peine touché des lèvres le gâteau doré; elle le voulait mordre à belles dents — mordre avec lui — comme déjà elle avait mordu à la pomme. « Quand je pense, disait-elle, en embrassant Achille, que je ne suis séparée de toi que par un fantôme! »

L'amant ne répondait rien. Elle soupirait, elle

interrogeait du regard, elle voulait qu'il fût de moitié avec elle dans son désir de devenir veuve, même par le crime. Il n'y a pas de crime pour l'amour. — Cet homme ne veut pas achever de mourir, disait-elle, il est le scandale de ma maison depuis qu'il y reçoit sa maîtresse en me bravant. — Chut! dit Achille. Voyez donc le beau soleil qui parle d'amour! Pourquoi rappeler toutes ces misères? La vie est faite de bien et de mal; cueillons les bonnes herbes.

Mme de Villiers était chez son amant; il la prit à la ceinture et l'entraîna à la fenêtre sur le jardin: « Les événements de ce monde, les ennuis et les tracas, qu'est-ce que cela quand on peut s'exiler de tout comme nous le faisons à cet instant, sous un ciel resplendissant devant ce spectacle de la nature, comme on disait dans le vieux style! Rien n'existe pour vous ni pour moi que vous et moi. Et encore nous ne faisons qu'un. »

Santa-Cruz appuya Pauline sur son cœur. « Mon cher, vous êtes beaucoup trop philosophe. Moi, je ne suis pas si forte que vous; quand je suis avec vous, je ne suis pas à moi. » Et elle ajouta avec une tendre expression : « Je sens trop que je ne suis pas à toi. »

Pauline embrassa vingt fois Achille. Ils descendirent dans le jardin comme pour obéir à de poéti-

ques impressions. Quoique Santa-Cruz ne fût plus très-amoureux, il lui sembla que Mme de Villiers était la plus belle et la plus savoureuse de toutes les femmes qu'il rencontrât alors. Elle rayonnait. Jamais Achille ne lui avait paru plus passionné. Elle avait le pressentiment que ses rêves se réaliseraient bientôt. Elle trouva des mots charmants, ces mots d'amoureuse, plus voluptueux encore quand ils tombent de la bouche d'une pécheresse.

Achille vit partir Pauline avec regret. Il la rappela deux fois, deux fois elle revint d'elle-même; ce fut une pluie de baisers. « A demain! » lui dit-elle. Mais qui peut répondre du lendemain?

Demain n'est pas à l'amour, demain est à Dieu. Voilà pourquoi on dit *adieu*.

LVI

REINE D'UN JOUR

MADEMOISELLE Orphise s'ennuya bientôt de faire le bonheur de M. de Villiers.

Pour entr'acte à cette comédie ennuyeuse, elle partit pour Monaco avec un plus jeune prince enthousiaste. Elle ne fit pas sauter la banque, mais elle fit sauter la fortune de son amoureux.

De Monaco, on fit un tour à Florence, où Orphise étendit ses conquêtes.

Quand elle s'en revint à Paris, elle avait tout à fait grand air. Les femmes ne doutent de rien.

C'était comme un miracle de la voir devenir si rapidement une des reines du luxe.

Elle n'en fut pas pour cela plus mauvaise fille. Elle envoya à son père cinq mille francs, qui arrivèrent fort à propos pour empêcher que le cabaret fût vendu par les créanciers du notaire. Car on se rappelle que M. de Ligny avait prêté de l'argent au

cabaretier, argent « hypothéqué sur Mlle Cécile, » suivant l'horrible expression du père Moustier.

Elle envoya aussi des robes à ses deux sœurs et à sa mère; mais sans dire où elle était pour ne pas donner le mauvais exemple et ne pas voir débarquer chez elle toute une famille champenoise.

Ces robes n'arrivèrent pas à point. La mère s'était jetée dans le puits, Cécile était partie pour l'Amérique, et Rose traînait la misère à Paris, ne disant pas non plus où elle était.

Dans son petit hôtel de l'avenue Montaigne, Mlle Orphise recevait le plus beau monde — en hommes — et le plus mauvais monde — en femmes.

Elle n'avait pas brisé avec M. de Villiers par un sentiment d'amitié et de reconnaissance. Elle lui faisait encore la charité d'une causerie par semaine : la causerie du lundi tout comme Sainte-Beuve. C'est que Mlle Orphise était devenue la plus jolie babillarde du monde.

Elle savait tout, elle qui n'avait rien appris.

La métamorphose de ces demoiselles est tout aussi rapide et tout aussi fabuleuse que les métamorphoses d'Ovide.

Mlle Orphise était d'ailleurs si ardente dans ses changements à vue qu'elle voulait tout embrasser et tout embraser.

Voilà pourquoi cette reine d'un jour se fit comédienne d'un jour.

Mais il est plus aisé de se faire courtisane que de se faire comédienne.

Il lui manquait deux choses capitales : l'étude et la passion.

Orphise n'avait pas encore aimé.

Elle fut donc jugée mauvaise comédienne à ses débuts au Gymnase, mais ses adorateurs la consolèrent.

Ce ne fut pas une vraie consolation. Orphise se demandait tous les jours pourquoi elle n'était pas heureuse au milieu des joies parisiennes et dans le luxe d'une princesse. Elle cherchait, elle ne trouvait pas. « C'est peut-être, se dit-elle un jour, qu'on n'est heureuse quand on est fille que si on devient femme. »

Elle pensa à la robe de mariée que sa mère avait destinée à l'une de ses trois filles. « Hélas ! reprit-elle tristement, ce n'est pas pour moi. »

Orphise s'étonna de pleurer.

Ce jour-là Orphise reçut une lettre d'Aubigny-les-Vignes. C'était d'une de ses amies, une petite vigneronne toute pimpante qui aspirait aussi à la vie parisienne. Voici cette lettre :

« Ma chère Orphise, puisque tu roules carrosse,

tâche donc de venir au secours de ta sœur Rose, On nous écrit qu'elle meurt de misère à Paris. On ne nous dit pas où elle est, mais tu la trouveras. Il paraît que M. de Latour l'a rencontrée; c'est à peine s'il l'a reconnue, tant elle semblait sortir du tombeau. Sais-tu qu'elle a envoyé ici son enfant, une petite fille rousse comme elle. Son forgeron en est tout affolé. Il l'a prise aux mains de la cabaretière, en disant qu'il se chargeait des mois de nourrice. Reviendras-tu nous voir un jour? Si tu ne viens pas, je suis bien capable d'aller te surprendre à Paris. Depuis que vous êtes parties toutes les deux, depuis que Cécile fait scandale ici avec son notaire, on s'ennuie comme les chouettes. Je t'embrasse.

« NOÉMIE. »

Orphise chercha Rose, mais ne la trouva point ; c'est que Rose cachait sa misère — et se cachait dans sa misère, — en attendant sa triomphante ascension *.

« Pauvre Rose ! » dit Orphise. Et pensant à Cécile : « Pauvre Cécile ! » ajouta-t-elle. Et, après un soupir, elle murmura : « Pauvre Orphise ! »

* L'histoire de Rose formera un volume et sera publié sous ce titre : *Aventures parisiennes de Mlle Rose.*

LVII

LE GERME DU CRIME.

On était au mois de mai ; la nature, dans toute son effervescence, répandait le magnétisme du renouveau. Mme de Villiers subissait dans sa passion les voluptés luxuriantes du printemps. La soif de vivre et la soif d'aimer lui dévoraient les lèvres et le cœur ; elle aurait voulu que son amant fût toujours là.

Mais celui qui était toujours là, c'était son mari.

Et quel mari ? Un malade ennuyé et silencieux qui l'indignait par son égoïsme souverain. Quand elle allait le voir, s'il lisait, il ne fermait pas son livre. S'il écrivait à sa maîtresse, il ne jetait pas sa plume. S'il sommeillait, il voulait qu'elle restât là sous prétexte qu'il aimait à dormir en bonne com-

pagnie. La nuit, il l'appelait pour faire la conversation. Et quelle conversation pour elle! Il fallait qu'elle lui rappelât mot pour mot les beaux jours qu'ils avaient passés ensemble. Comme tous ceux qui ont un pied dans la tombe, il se retournait vers sa jeunesse; mais comme il n'avait plus guère de mémoire, il fallait que ce fût sa femme qui lui rouvrît le livre du passé. « Quand je pense, se disait-elle tout bas en le regardant, quand je pense que je l'aimais dans ce temps-là. »

Et elle ajoutait avec un soupir vers l'image de son amant : « Mais je ne l'aimais pas comme Achille. »

Sans doute M. de Villiers faisait alors les mêmes réflexions; lui aussi soupirait vers Mlle Orphise. Le passé, c'était un autre monde. Ils ne vivaient plus de cette vie-là; ils se reconnaissaient vaguement dans les images qu'ils évoquaient, mais ils obéissaient aux métamorphoses. Lui, ce n'était plus lui, elle, ce n'était plus elle. Ils se sentaient si étrangers l'un à l'autre, que celui-ci ou celle-là aurait pu mourir sans faire de chagrin au survivant.

Chose horrible à dire! Il n'y a qu'une chose que l'homme aime toujours : c'est lui-même. Cet amour survit à tout. Il y a un proverbe qui dit : la vie est composée de trois instants, l'amour est composé de trois secondes. Dans la première, l'homme aime sa

maîtresse; dans la seconde, il aime son enfant; dans la troisième, il s'aime lui-même. Et s'il a aimé sa maîtresse, s'il a aimé son enfant, c'est qu'il retrouvait son image dans le cœur de la femme, comme son portrait dans la figure et dans l'âme de son enfant. L'homme n'aime que lui-même.

Mme de Villiers voyait presque tous les jours son amant. Un soir, comme elle était venue tard chez une de ses amies où il l'attendait, elle lui dit : « Figure-toi que j'ai failli ne pas venir! Mon mari a eu une syncope ; j'ai cru qu'il allait mourir. — Ah ! tant mieux ! dit Achille du même ton que s'il avait dit : — Ah ! tant pis !

Mme de Villiers se méprit sur cette expression, Une joie secrète courut de son esprit à son cœur. « Ah ! se dit-elle à elle-même, s'il mourait, comme nous serions heureux ! »

C'était la première fois que ce cri lui échappait.

On dit que l'amour est une servitude ; la servitude, n'est-ce pas plutôt tout ce qui nous arrête dans la passion ?

Depuis qu'elle aimait Achille, Mme de Villiers maudissait son esclavage. Si elle avait une heure d'amour, c'était une heure volée! Ne viendrait-il donc pas un temps où elle aurait tout un jour à donner à sa passion ?

Tout un jour ! Qu'est-ce que cela ? Ne pourrait-elle donc, comme tant d'autres, s'endormir le soir et se réveiller le matin, cachant dans ses cheveux la figure de son amant? N'aurait-elle pas aussi ses douces heures du *far niente* amoureux? Ah! si un jour elle pouvait voyager avec son amant! courir avec lui les montagnes et les forêts! atteindre le bonheur partout où il se montre aux amoureux!

S'il mourait, cet homme inutile à tous, ce fâcheux, qui ne souriait plus, qui jetait l'amertume autour de lui, elle reprendrait sa liberté et redeviendrait maîtresse absolue de ses actions! Je me trompe, elle irait, esclave nouvelle, s'enchaîner dans les bras de son amant, qui deviendrait son mari.

Ce rêve était le rêve d'une folle, mais la pauvre femme était folle.

Elle acheva de perdre la tête un jour, en surprenant, dans la chambre de son mari, Mlle Orphise, qui venait là souvent par l'appartement voisin : on avait pratiqué une porte que cachait un tableau.

Naturellement, on n'attendait pas Mme de Villiers à cette heure. Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que la maîtresse venait voir le mari.

M. de Villiers avait résisté longtemps au désir d'appeler cette fille; mais, lui aussi, quoique à moitié mort, il avait senti le réveil du printemps. Sa femme

sortait tous les jours de trois heures à six heures, pour aller au Bois ou pour faire des visites. Il avait trouvé simple d'ouvrir sa porte dérobée pendant l'absence de sa femme, croyant que son valet de chambre était pour lui et l'avertirait toujours à temps. Mais le valet de chambre aimait le spectacle et il n'était pas fâché de voir un drame intime pour rien.

Voilà pourquoi Mme de Villiers se rencontra un jour dans la chambre de son mari avec Mlle Orphise. « C'est bien, dit-elle sans regarder cette fille qui ne la regardait pas non plus ; c'est bien, puisque vous avez une sœur de charité, je n'ai plus que faire ici. »

Et elle sortit en faisant quelque bruit avec la porte.

Jusque-là, elle avait regardé son mari avec pitié ; la haine entra alors dans son cœur. « Quoi! dit-elle en s'indignant, il reçoit sa maîtresse ici! Oh! je me vengerai! »

Mme de Villiers ne s'était pas assez vengée comme cela! Il y avait donc encore d'autres vengeances ?

Sans doute, elle chercha, car une heure après le valet de chambre la surprit seule et silencieuse à son piano. « Monsieur demande Madame. — Dites à Monsieur que Madame n'y est pas. — A quelle heure rentrera Madame? »

Mme de Villiers regarda le valet de chambre d'un air qui le fit trembler. Quelques minutes après, elle rentrait chez son mari. « Que me voulez-vous, monsieur ? Il y a si loin de ma chambre à la vôtre que je ne voulais pas venir ; mais enfin, j'ai pitié d'un fou. »

M. de Villiers était couché sur le canapé ; il souleva la tête et dit d'une voix glaciale : « Madame, je voulais vous faire une observation. Vous avez agi tout à l'heure en femme mal élevée : il ne faut jamais faire du bruit avec les portes. Voilà, madame, tout ce que j'avais à vous dire. Maintenant, vous pouvez faire le voyage au long cours qui va de ma chambre à la vôtre. »

Et M. de Villiers salua sa femme. « Je comprends, monsieur ; vous avez la prétention de donner des leçons parce que vous avez à en recevoir. Mais à qui parlerais-je ici ? Où est le cœur, où est l'esprit, où est l'homme ? »

Mme de Villiers dit tout cela lentement, marquant de plus en plus son dédain.

A cette question : « où est l'homme ? » le mort, à moitié mort, se leva tout d'un coup, comme s'il dominait pour un instant sa paralysie. « Où est l'homme, madame ? »

Il avait fait un pas vers elle et lui avait saisi la

main. « Sachez-le bien, madame, il me reste le cœur et l'esprit. Il me reste encore une main. »

Et, dégageant sa main qui étreignait celle de sa femme, il la souffleta violemment. « Vous demandiez où était l'homme? Le voilà. »

Mme de Villiers, toute révoltée qu'elle fût de cette injure, demeura comme pétrifiée, tant elle était imprévue.

Son mari était retombé pâle, colère, mourant sur le canapé.

Il vint à la jeune femme une horrible idée : c'était de se jeter sur lui et de l'achever.

Elle se contint et lui dit d'un grand air de mépris : « Pourquoi m'avez-vous souffletée, monsieur? — Vous le demandez, madame! mais depuis trois mois, j'aurais dû vous souffleter tous les jours. — Depuis trois mois? »

Mme de Villiers commençait à comprendre. « Oui, Jouez la surprise! depuis trois mois vous êtes le scandale de Paris, vous vous imaginez que je ne sais rien ici, vous vous dites que je suis mort et enterré. Ah! vous me faites une belle épitaphe! Mais Dieu me rendra la force de me venger. — Vous venger? — Oui, madame, reprit le mari avec amertume. Moi, j'ai si peu de chose à risquer, je puis me battre à bout portant, je suis presque invulnérable...

Mais lui! lui que vous aimez; lui qui vous aime je le tuerai. »

Il se fit un silence funèbre. « C'est Mlle Orphise qui vous a dit cela? — Oui, madame, c'est elle qui veille sur l'honneur de ma maison. — Je vous en fais mon compliment ; mais elle n'entrera plus dans la maison. — Madame, jusqu'à l'heure de ma mort je serai le maître dans ma maison. Si vous voulez que le scandale que vous avez fait dehors éclate ici, tentez l'aventure. La femme dont vous parlez n'a pas à rougir devant la femme adultère; elle viendra donc ici tous les jours. Si vous n'êtes pas contente, vous pouvez vous en aller. »

Mme de Villiers s'en alla dans sa chambre. Que lui restait-il à faire? Quitter sa maison? Mais c'était tout avouer à la face du monde; c'était se donner tort devant ses enfants. N'était-elle pas aussi coupable que son mari? — plus coupable encore!

Elle s'enferma pour pleurer. Elle demanda à Dieu la résignation. Elle écrivit à son mari une longue lettre fort incohérente où elle parlait de tout, hormis de son péché.

Ce fut avec quelque surprise qu'elle lut la réponse de son mari. Il n'y avait qu'un seul mot, un mot de pardon : « Revenez. »

LVIII

FIGURES PARISIENNES

Mademoiselle Orphise, un jour de courses, rencontra Mme de Villiers, c'est-à-dire que sa victoria fut arrêtée pendant cinq minutes par le flux des voitures devant le coupé de la femme de son amant. « Comme elle est belle! »

Ce cri lui échappa parce que c'était le cri de la vérité.

Mme de Villiers regardait la courtisane. « Comme elle est jolie! »

C'était aussi le cri de la vérité.

La femme du monde et la courtisane qui s'étaient rencontrées une fois dans la chambre de M. de Villiers ne se reconnurent pas.

Et pendant que Mlle Orphise, dans son admiration,

pensait que cette femme devait être bien heureuse, — d'être une femme du monde, — Mme de Villiers pensait qu'après tout il y avait parmi ces demoiselles des créatures sympathiques, toutes de douceur, de grâce et de charme.

Elles se regardèrent, la femme et la maîtresse, avec je ne sais quel entraînement, comme si elles se fussent connues dans un monde antérieur, comme si elles se fussent reconnues.

Puis ce fut tout. Chacune passa son chemin et alla à sa destinée.

. . . . . .

Nous avons tenté de peindre les trois personnages de ce drame parisien, comme il y en a plus d'un qui se perd dans les mystères de la vie de famille. Nous n'avons étudié que le mari, la femme et la maîtresse. Nous avons fait bon marché de l'amant, parce que celui-là n'est pas un caractère, c'est le viveur bien connu qui braconne çà et là, dans sa passion d'un jour, tantôt dans les pays abandonnés, tantôt sur le terrain réservé. Il y a à Paris trois cents Santa-Cruz, des sceptiques qui s'humilient aux pieds des coquines et qui se vengent sur les femmes du monde; c'est la loi et la revanche de l'amour. Il n'y a plus aujourd'hui d'hommes tout d'une pièce; il y a des demi-hommes, comme il y a eu des demi-dieux : ni vraie

grandeur, n vrai courage, ni vraie passion. Des ébaucheurs e des essayistes en toute chose, voilà pourquoi notre époque n'est qu'une demi-époque. Il y a trop de désœuvrés qui s'occupent gravement à cueillir l'heure

Nous n'avons donc indiqué Santa-Cruz que par un léger coup de crayon. Pourquoi insister ? Il ressemble trop à des figures connues. Pourquoi s'attaquer à un caractère là où il n'y a pas de caractère?

Mais nous nous sommes obstiné devant la figure de Mlle Orphise, cette belle romanesque descendue de sa vigne champenoise pour escalader l'olympe des passions avec un entrain d'enfer, comme sa sœur Cécile.

La femme est inouïe dans ses ascensions et ses métamorphoses. L'homme ne dépouille pas le manteau plus ou moins troué de son origine, la femme fait peau neuve. Elle jette au vent toute sa guenille primitive. On ne reconnaît pas la paysanne sous la Parisienne, l'ouvrière sous la fille à la mode. Il n'y a que la bourgeoise qui reste la bourgeoise, parce qu'elle se croit le centre du monde.

Mlle Orphise savait faire bon marché de sa naïveté comme de sa robe d'innocence. Elle avait appris le monde dans les romans. Il lui semblait qu'elle eût vécu tous les romans célèbres. Elle en savait plus

par l'esprit et le cœur qu'après dix années de courant, elle qui n'avait eu que cinq années d'école de son village. Quand on l'écoutait, on ne doutait pas qu'elle n'eût reçu une instruction sérieuse. Aussi ne disait-elle jamais un mot du passé. Si on lui demandait son histoire, elle disait tout de suite : — J'ai tout oublié.

Elle ne disait pas la peine qu'elle avait à écrire un billet de cinq lignes sans faute d'orthographe. Aussi ses lettres les plus passionnées ne renfermaient-elles qu'un mot comme celui-ci :

« Je t'ai aimé, je t'aime, je t'aimerai. »

Ou bien :

« Si tu ne viens pas, je me jette par la fenêtre croyant me jeter dans tes bras. »

Ou bien encore :

« Si tu savais comme mon cœur bat d'impatience! »

Et ceci, quand elle avait besoin d'argent :

« Je sens à mes larmes que tu me trahis. »

Et cela, quand elle voulait griser un amoureux :

« Vivre de ton amour, mourir de l'amour des autres. C'est ma vie. »

Voilà cette courtisane inconsciente qui frappe et qui ruine avec le plus joli sourire. On la croirait dans la quiétude d'une bonne œuvre.

Ce n'est pas ainsi que la femme du monde descend dans l'abîme. Elle a tous les effarements et toutes les inquiétudes. Elle paie cher à toute heure chacune de ses joies amères. Son amour est la fièvre — le délire dans la fièvre. Elle n'a pas jeté le masque : elle a peur d'être démasquée; aussi elle rêve de lointaines solitudes: c'est la Phèdre de Racine « à sa proie attachée. » Elle croit qu'elle est heureuse parce qu'elle se roule dans la flamme vive de sa passion, mais si elle est de bonne foi, au lieu de dire qu'elle aime elle dira qu'elle souffre. Or, l'amour est une expansion et non une bataille. Voilà Mme de Villiers.

Le mari, c'est toujours le mari parisien qui met l'adultère dans son jeu — dans sa maison. — La mort sonne la retraite, il se retient à l'amour — illusion d'un cœur malade. — On ne se retient bien qu'à la femme quand viennent les heures funéraires.

. . . . . .

Cependant Mme de Villiers s'acharnait dans son amour. Sa vie était l'enfer, mais elle aimait l'enfer.

Son mari n'était pas sur des roses. Il avait beau se retourner, il ne trouvait que le mauvais côté — — hormis les jours où Mlle Orphise lui faisait la charité d'une heure perdue. — Moins il la voyait,

plus il l'aimait; plus elle venait à lui, plus il en était fou.

Çà et là il descendait en lui-même. Quand son miroir lui prouvait qu'il n'avait plus que le temps de faire sa confession, il se disait : « Il faut que cela finisse. »

Il pensait à ramener sa femme par le pardon, il pensait à rompre avec sa maîtresse qui au fond n'était plus à lui, mais dès qu'elle apparaissait avec son rayonnement, il buvait la jeunesse en la regardant et en dénouant ses cheveux. C'était l'ivrogne qui respire les senteurs du cabaret.

Mme de Villiers, elle aussi, parlait d'en finir — le dimanche quand lui venaient ses enfants, — mais le lundi il n'y avait plus au monde que Santa-***. Et puis elle se voyait aux confins de la jeunesse. Sa beauté allait pâlir et s'effacer, comment ne pas cueillir la dernière illusion avant de s'ensevelir dans le devoir?

Si M. de Villiers eût traité cette maladie par la douceur, il eût guéri sa femme, mais il avait toujours les brutalités de la jalousie. C'est qu'il était deux fois jaloux : trahi par sa femme et sa maîtresse!

Un jour, Mme de Villiers, qui elle-même était jalouse, — mais non point de son mari, — dans un rendez-vous avec Santa-***, lui dit encore : «Il faut en finir. »

Elle pleura ses plus belles larmes. — Non, lu dit-il sans la comprendre et en jouant une passion qu'il ne ressentait plus. — Nous nous aimons de trop loin. Je ne te vois pas à toute heure. Je meurs où tu n'es pas. Enlève-moi au bout du monde. — Il n'y a pas de bout du monde. On ne peut vivre qu'à Paris. — Et à Paris il faut que je me cache pour être ta maitresse.

Et après un silence éloquent : « Ah ! si j'étais ta femme ! »

Le crime avait germé. Allait-il faire éclater le vase? — Adieu ! dit-elle. Dis-moi que tu m'aimes ! — Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

Santa-*** se mit sur le balcon pour la voir monter en voiture.

Ils s'embrassèrent encore des yeux; elle agita la main, ce fut le dernier adieu.

Le lendemain, elle ne revint pas. — ni le surlendemain, — ni jamais !

LIX

LA FLEUR D'ORANGER

QUE se passa-t-il?

Quand Mme de Villiers rentra chez elle, on l'avertit que Mlle Orphise était avec M. de Villiers.

Au lieu de s'accuser elle-même dans sa conscience, elle qui venait de chez son amant, elle n'accusa que son mari.

Elle s'était trouvée si heureuse loin de lui! Elle se trouvait si malheureuse en franchissant le seuil de sa maison!

Une troisième fois, elle murmura ce mot : « Il faut en finir! »

Elle s'imaginait que ce bonheur, qu'elle avait savouré toute l'après-midi, elle le trouverait à toute

heure si cette odieuse sentinelle de sa vie ne montait plus la garde devant sa conscience.

Mais comment en finir? A la pensée du crime, elle avait des éblouissements.

C'était surtout le soir qu'elle voyait M. de Villiers.

Deux ou trois fois par semaine, elle dînait avec lui devant son canapé; presque tous les soirs, même quand elle allait dans le monde, elle venait prendre avec lui une tasse de fleurs d'oranger. On apportait vers neuf heures un joli cabaret de faïence de Saxe. Pauline prenait de ses blanches mains la fleur d'oranger; elle versait l'eau de la cafetière, elle choisissait les morceaux de sucre, et, avec un sourire de charité, elle passait la tasse à son mari.

C'était pour ainsi dire le seul moment d'intimité qui leur rappelât des jours meilleurs. Il est vrai que plus d'une fois on s'était querellé la tasse à la main. Un soir que la femme avait déjà sa robe pour aller au bal, le mari, qui gardait la jalousie après l'amour, lança la tasse toute pleine sur la robe de bal. Colère, désespoir, larmes dévorées, tout un tableau. On se consola, non pas en pardonnant, mais parce qu'on avait une autre robe de bal. Et puis on pardonne toujours les injures de la jalousie. Le lendemain, on buvait encore la tasse de fleurs d'oranger.

Après le départ d'Orphise, M. de Villiers rappela sa femme pour dîner avec lui.

Elle refusa. Sans doute, elle craignait de perdre son courage.

Elle fit dire à M. de Villiers qu'elle irait selon sa coutume prendre avec lui une tasse de fleurs d'oranger.

Depuis quelques jours, il était plus malade encore; sans doute il était trop heureux de revoir sa maîtresse : le bonheur tue.

Quand sa femme vint dans sa chambre, vers neuf heures, il remarqua que sous les airs distraits qu'elle essayait de prendre, elle était dominée par une préoccupation profonde. « Vous êtes triste, Pauline? »

Il y avait quelque temps qu'il ne l'avait appelée par son nom. Il disait froidement « madame. » Il lui répondait par des monosyllabes. Elle ne lui parlait pas beaucoup non plus. S'ils causaient, c'était d'affaires d'argent. On apportait les journaux du soir; il lisait le cours de la Bourse, pendant qu'elle lisait la Chronique du monde et du théâtre. Si la Bourse avait été bonne pour l'Italien, pour le Crédit foncier et pour le Gaz, les trois seules valeurs qui eussent sa confiance, il se sentait moins malade, tant il est vrai qu'il y a des paralysies morales comme il y a des

paralysies physiques. L'esprit est immortel, je n'en doute pas ; mais pourquoi se laisse-t-il frapper partiellement comme le corps?

Ce nom de Pauline fit tressaillir Mme de Villiers ; elle sembla descendre en elle-même et questionner sa conscience : mais l'œil sévère de son mari effaça soudainement cette impression presque douce. — Ne suis-je pas toujours triste? répondit-elle. — Oui, voilà pourquoi vous dansez si gaiement toutes les nuits pendant que je vois danser la mort. Il y en a qui dansent sur un volcan, vous dansez sur un tombeau,— vous.— Ah! vous voudriez bien que je fusse à votre place, — vous. — Oui, madame, je dis ce que je pense, moi.

Ce soir-là, Mme de Villiers jeta au feu ce qui restait de fleurs d'oranger dans la boîte de porcelaine, et elle sonna pour qu'on en apportât d'autres. — Pourquoi jetez-vous cette fleur d'oranger? demanda le mari. — Parce qu'elle n'est plus bonne. — Et s'il n'y en a pas ici? — *On en a* acheté aujourd'hui.

La femme de chambre entra.— Apportez un petit paquet de fleurs d'oranger qui doit être sur ma cheminée. J'en ai déjà pris tout à l'heure une infusion. — Ah! madame, c'est bien mal d'avoir pris cela sans moi.

C'était le caractère de M. de Villiers de vouloir toujours exaspérer sa femme par des railleries conjugales.

La femme de chambre reparut bientôt, tenant le paquet d'une main et de l'autre une lettre pour M. de Villiers.

C'était un billet de Mlle Orphise. « Que lui prend-il donc? » murmura-t-il. Il lut avec quelque surprise.

« Mon seigneur et maître,

« Je passerai à onze heures. L'auguste dame sera « couchée; je te conterai une histoire digne des « *Mille et une Nuits.*

« ORPHISE. »

M. de Villiers se demanda quelle histoire. Il regarda sa femme et se parla à lui-même. « La vraie histoire des *Mille et une Nuits* se passera ici, j'en ai peur. »

LX

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA MORT.

Cependant, Mme de Villiers avait déchiré le papier et répandu les fleurs dans la boîte japonaise. « Les autres étaient évaporées, dit-elle d'un air convaincu; mais celles-ci ont leur parfum. »

Elle prit deux pincées de ses jolis doigts et les mit dans la théière.

L'eau chantait au feu dans une jolie bouilloire d'argent. Pauline la leva au-dessus de la table et elle remplit la théière.

Un doux parfum s'exhala dans la chambre.

Mme de Villiers avait ouvert un journal. « Eh bien! vous oubliez de me verser ma fleur d'oranger.

— Ah! c'est vrai, » dit-elle.

Et, sans détacher les yeux du journal, elle remplit

la tasse : « En voulez-vous beaucoup ? — Comme d'habitude. »

M. de Villiers remarqua que sa femme ne se versait pas de fleur d'oranger. C'était sa troisième remarque. 1° Elle était entrée préoccupée ; 2° elle avait apporté un paquet de fleurs d'oranger quoiqu'il y en eût encore ; 3° elle ne se versait pas à boire.

Un vague souvenir des drames romantiques passa dans l'idée du mari : « Vous ne buvez pas, madame ? »

Pauline ne répondit pas, comme si elle fût absorbée dans la lecture du journal.

Le mari parla plus haut. « Goûtez donc à cette fleur d'oranger, elle a été infusée trop longtemps, je crois qu'elle est — amère. — Attendez, répondit Pauline en s'efforçant d'être naturelle, je n'ai pas soif ; si c'est trop amer, je vais recommencer. — Ah ! vous n'avez pas soif ? » dit le mari en élevant encore la voix.

C'était la quatrième remarque.

Lentement il prit la tasse et la porta à ses lèvres.

Aucune émotion ne trahit sa femme. Alors, il lui présenta la tasse. « Buvez donc, » lui dit-il.

Cette fois il fallut bien qu'elle levât la tête et qu'elle montrât sa figure.

Elle se mit à rire : « En vérité, vous me dites cela comme si cette tasse était empoisonnée. — Ma-

dame ! si je croyais que cette tasse fût empoisonnée, je ne vous dirais pas de boire. »

M. de Villiers prononça ces paroles avec une douceur cruelle.

Mme de Villiers cacha son effroi. Elle ne se trouva plus à la hauteur de son crime.

Elle voulut battre en retraite devant ce combat à outrance. « Eh bien ! dit-elle, si cette fleur d'oranger est amère, n'en parlons plus. »

Elle jeta la tasse au feu. « C'est bientôt fait, dit M. de Villiers, mais je veux boire ma tasse de fleurs d'oranger. — Eh bien ! dit sa femme d'un air fâché, préparez-la vous-même. »

Il n'avait plus de doute : sa femme avait voulu l'empoisonner. Mais il eut l'air d'être à cent lieues de cette idée. « Ma chère, ce n'est pas généreux de me dire : « préparez-la vous-même, » vous savez bien que je n'ai qu'une main. Mais il y a des grâces d'État, je suis sûr que j'y arriverai. »

Le paralytique se souleva, rapprocha le canapé de la cheminée et remit sur les braises la bouilloire qui était encore à moitié pleine. En moins de deux minutes, l'eau bouillait. A son tour il prit deux pincées de fleurs d'oranger, il les répandit dans la théière et versa l'eau. « Cette fois, dit-il, la fleur d'oranger sera bonne, vous verrez, ma chère. »

Mme de Villiers lisait toujours le journal, comme si elle n'eût pas entendu. Elle ne savait comment cacher son épouvante. Il ne lui restait qu'une porte de salut dans cette prison de la mort qu'elle venait de bâtir ; elle tenta d'ouvrir cette porte. « Eh bien ! dit-elle tout à coup en se levant, versez-moi ma tasse, puisque vous faites si bien les choses, je vais revenir pour la boire. »

Et elle s'éloigna. Mais M. de Villiers l'avait saisie par sa robe.

Pauline ressentit cette terrible émotion d'une femme qui traverserait un cimetière, et qui serait arrêtée par un revenant, que dis-je, par la mort elle-même. « Non, madame, vous ne sortirez pas. — Pourquoi ! dit Pauline en voulant se dégager. — Parce que vous ne reviendriez pas. — Je vous jure... — Eh bien ! moi, madame, je vous jure que vous allez boire cette fleur d'oranger. — Quelle tyrannie ! »

Pauline essaya un sourire. « Comment ! quelle tyrannie ! mais c'est la peine du talion ! »

Le paralytique avait ressaisi toutes ses forces pour un instant. Il alla à la porte, s'appuyant sur sa femme, tout en la dominant. Il donna un tour de clef et il garda la clef.

Pauline avait perdu la tête. « Madame, vous allez boire cette tasse de fleurs d'oranger. — Je vous dis

que je n'ai pas soif. — Ah ! vous n'avez pas soif! Savez-vous pourquoi vous n'avez pas soif? C'est parce que la fleur d'oranger a passé par les mains de votre amant, c'est parce qu'il y a mis lui-même le poison. — Mon amant ! le poison ! »

Mme de Villiers était pâle comme la mort.

Le mari avait pris un revolver sur un petit chiffonnier en bois d'ébène. « Buvez, madame, ou je vous tue. — Eh bien ! tuez-moi. — Vous avouez donc votre crime? — Mon crime ! »

Égarée, éperdue, folle de désespoir, Mme de Villiers prit la tasse pleine et la but toute.

Il lui resta encore assez de force pour sourire. « Eh bien, monsieur, êtes-vous content? »

M. de Villiers était content. « Maintenant, monsieur, reprit sa femme, donnez-moi la clef, car j'ai promis d'aller ce soir au bal. »

Elle était toute défaite. « Madame, vous irez danser ce soir la danse macabre. » Et la regardant en face : « Voyez, la mort est déjà sur votre figure. Vous voudriez sortir, je comprends pourquoi, il y a sans doute un contre-poison. Mais comme il n'y aurait pas eu de contre-poison pour moi, il n'y en aura pas pour vous. Je vous condamne à mourir sous mes yeux. — Et que dira-t-on de vous? — On dira ce qu'on voudra! Je prouverai que le poison a été

acheté et préparé par vous. Et puis j'ai fait le sacrifice de ma vie! — Quoi! dit la malheureuse femme voulant cacher son désespoir, si j'étais réellement empoisonnée, vous seriez impitoyable? »

Elle courut à la porte comme si elle se sentait assez forte pour la jeter hors des gonds, mais la porte résista.

Pauline voulut sortir de l'autre côté, mais le paralytique se redressa devant elle en lui montrant son revolver. « Prenez garde, madame, vous pourriez... rencontrer ma maîtresse. — Eh bien! je vais me jeter par la fenêtre! — Madame, jetez-vous par la fenêtre. »

Elle alla à la fenêtre et l'ouvrit, mais un sentiment de pudeur l'arrêta. Elle revint au milieu de la chambre, tout étourdie déjà. « Je ne veux pas mourir ici! cria-t-elle. — Oui, dit M. de Villiers, vous voudriez mourir chez lui, dans ses bras, à ses pieds; moi je vous repousse de mes bras, moi je vous frappe du pied. »

Le poison, tout terrible qu'il fût, ne pouvait terrasser encore cette vaillante nature.

Dante n'a pas fait son enfer assez noir pour les luxurieux. Sa grande âme s'est apitoyée sur les misères de l'amour. Quand il représente Francesca de Rimini, mortellemet frappée au cœur, elle emporte,

avec je ne sais quel enivrement farouche, sa passion dans l'éternité.

C'est que Dante ne la sépare pas de son amant ; elle souffrira toutes les tortures — mais elle souffrira avec lui.

Le jaloux qui poignarde du même coup celle qu'il aime et celui qui la lui prend, ne se venge pas avec tous les raffinements de la vengeance, puisqu'il couche en même temps au tombeau les deux amants.

Quelque noire que soit la nuit du tombeau, ils se retrouveront, ils s'aimeront encore. La vraie vengeance, c'est de n'en frapper qu'un, c'est de séparer par la vie et par la mort.

« Savez-vous mon rêve dans le paradis, disait une Parisienne bien connue, ce serait d'être emportée dans l'enfer par mon amant, comme Francesca de Rimini. »

Mme de Villiers mourait deux fois de ne pas vivre, de ne pas mourir avec son amant.

Le mari fut impitoyable jusqu'au bout. En vain Pauline se jeta à ses genoux ; en vain elle le supplia par la voix du repentir : il refusa d'envoyer chercher ses enfants, disant qu'elle n'était plus leur mère ; il refusa d'envoyer chercher un prêtre, disant que c'est à Dieu seul qu'on confesse de pareils crimes.

Elle se tordait dans des souffrances infernales.

Plus elle souffrait, plus il s'indignait contre elle, disant sans cesse : « C'est à moi qu'elle réservait de pareilles souffrances ! »

Elle cria pour qu'on vînt à son secours, mais quand s'annonça la femme de chambre, M. de Villiers lui cria de ne pas entrer.

Cependant la mourante semblait assoupie ; il eut lui-même une minute de somnolence, tant il était brisé par toutes les émotions de ce drame intime. Elle crut qu'il dormait ; elle ressaisit son courage, elle prit une plume et et elle écrivit ces trois mots : « Je meurs, je t'aime, adieu ! » Il vit bien qu'elle écrivait ; il la laissa faire, se promettant de tuer jusqu'à ce dernier cri du cœur.

En effet, ce fut en vain qu'elle mit ce billet sous enveloppe et qu'elle traça le nom de Santa-Cruz ; au moment où elle allait jeter cet adieu par la fenêtre, M. de Villiers se releva et la repoussa au loin.

Ce ne fut pas la dernière douleur de cette femme qui souffrait mille morts.

LXI

LES DEUX FEMMES

A CET instant, M. de Villiers reconnut la voix d'Orphise.

Pourquoi ne lui ouvrirait-il pas? Il n'avait plus rien à craindre et il ne craignait plus rien d'une femme qui avait voulu l'empoisonner et qui allait mourir de son crime.

Il fit tourner le tableau et il ouvrit la petite porte dérobée.

Orphise entra comme une ombre, silencieuse et rapide. Mais elle s'arrêta soudainement comme pétrifiée par le regard de Mme de Villiers.

Elle ne comprit rien à cette scène. Que se passait-il? Pourquoi cette femme renversée, cheveux épars, bras tombants, pâleur de morte.

Elle regarda son amant. — Vous ne comprenez pas? lui dit-il. C'est bien simple, Regardez bien cette femme. Elle meurt du poison qu'elle avait préparé pour moi. — Oh! mon ami, s'écria Orphise, vous ne la laisserez pas mourir!

Orphise avait pris un air supliant. « Elle mourra, reprit le comte d'un air glacial. Songez donc, cette femme, elle a été ma femme. Quelle pitié puis-je avoir pour elle, puisqu'elle m'a trahi et puisqu'elle a voulu m'empoisonner? Oh! je sais bien son jeu. Elle espérait épouser son amant, un drôle qui aurait vécu de sa fortune et de la mienne. »

Orphise s'était approchée involontairement de Mme de Villiers, comme pour lui porter secours. « Je vous dis, monsieur, que vous ne laisserez pas mourir votre femme. »

Au premier cri de grâce d'Orphise, la comtesse avait répondu par le dédain. Elle ne voulait pas que le pardon lui vînt de la maîtresse de son mari. Mais telle est la force du désir de vivre, qu'au second cri de grâce, Mme de Villiers se souleva et dit à Orphise : — N'est-ce pas, madame, qu'il n'a pas le droit de me tuer ainsi? — Non, madame, vous ne mourrez pas.

Orphise saisit la main de son amant : — Je veux que cette femme vive. — Je veux que cette femme

meure. — Grâce pour elle! Grâce pour moi! Car la mort de votre femme sera ma mort. »

M. de Villiers sourit. « Vous ne savez pas ce que vous dites. Quand la justice sera faite; quand cette femme sera couchée dans le tombeau, je vous épouserai, Orphise! Il faut qu'elle le sache bien. »

M. de Villiers avait appuyé sur chaque mot comme sur des paroles d'Évangile.

Orphise était révoltée. « Eh bien! moi, monsieur, je ne veux pas prendre la place de Mme de Villiers. Quand j'ai été votre maîtresse, je ne savais pas qu'elle fût votre femme. — Voyons, voyons, ne faites pas de phrases. Je vous dis que telle est ma volonté. — Je vous dis que je veux que cette femme soit sauvée. »

Orphise courut au cordon de la sonnette; mais M. de Villiers l'arrêta, en lui disant : « Mais vous voulez me perdre? — Je veux la sauver! »

La maîtresse se jeta à genoux devant la femme. « C'est fini, dit Mme de Villiers en se tordant dans ses angoisses. — Madame, pardonnez-moi, et laissez-moi vous sauver. »

Orphise ne savait plus ce qu'elle faisait. Elle prit sur la console une tasse pleine. « C'est cela, dit le comte, vous allez l'empoisonner une seconde fois, car c'est de la fameuse fleur d'oranger. Elle en avait

versé deux tasses, mais à la condition de ne pas boire la sienne. »

Mme de Villiers était à l'agonie. « Monsieur, dit Orphise à son amant, pour la dernière fois, je vous avertis que si vous ne sauvez pas Mme de Villiers, je ne vous reverrai jamais. — Eh bien! dit le comte impatienté, vous ne me reverrez jamais. »

La mourante avait serré la main d'Orphise.

Ce fut comme un rayon électrique. Orphise pleurait ses plus belles larmes. Cette femme, qu'elle avait haïe sans la voir, elle la trouvait belle et douce sous les horribles ravages du poison. L'amitié qu'elle avait pour son amant ne fut plus que de la haine. Elle ne vit pas les torts de la femme, elle ne vit que ceux du mari parce que le cœur est toujours pour la victime. « Madame, madame, dit-elle en serrant à son tour la main de celle qui allait mourir, pardonnez-moi mes offenses, puisque je vais mourir avec vous. »

Mme de Villiers ouvrit de grands yeux. Et que vit-elle alors à travers les nuages des derniers moments?

Elle vit Orphise boire d'un trait la tasse de fleurs d'oranger.

M. de Villiers n'en pouvait croire ses yeux.

Il se précipita : « Orphise! Orphise! »

Il était trop tard : « Orphise! Tu sais comme je t'aime! »

Mais Orphise ne voulait plus entendre cette voix.

Pour échapper aux embrassements du mari, elle étreignit doucement la femme. — Oh ! madame, dites-moi que vous me pardonnez. C'est moi qui ai causé tout le mal. C'est moi qui vous tue... — Oui, je vous pardonne, répondit Mme de Villiers, qui n'avait plus que le souffle.

LXII

LE PARDON DE DIEU

Ces deux effroyables scènes furent rapportées mot à mot, action par action, par la femme de chambre de Mme de Villiers, qui avait tout vu, qui avait tout entendu, cachée dans le cabinet de toilette et perchée sur une échelle double, qui lui permettait de regarder au-dessus de la porte, par la glace d'un œil-de-bœuf.

Elle avait voulu intervenir, mais elle était restée là immobile sous la peur. M. de Villiers était un homme violent qui l'eût tuée dans sa colère.

La comtesse, en pardonnant à Orphise, avait dit ses dernières paroles.

Orphise ne lui survécut pas longtemps. Le poison eut sur elle une action plus vive, peut-être parce

qu'elle était plus jeune, peut-être parce qu'elle était aussi décidée à mourir que Mme de Villiers était décidée à vivre.

Ce fut en vain que le comte de Villiers la pria et la supplia, se traînant tout désespéré devant elle; Orphise s'attacha à Mme de Villiers comme à une sœur, ou plutôt comme à une mère; car cette fille perdue sembla oublier ses années de folie. Elle se confessa tout haut, redevenant la fillette d'Aubigny-les-Vignes, reprenant presque la robe d'innocence, ne parlant plus que de ses sœurs. « Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, pourquoi ne suis-je pas restée au cabaret! »

Et pendant qu'elle se lamentait dans les tortures du poison, M. de Villiers voulant se faire justice à lui-même, armait son revolver. — Vous voyez, Orphise, vous nous tuez tous les deux. — Tous les trois, répondit Orphise. — Orphise, embrassez-moi pour la dernière fois! »

Mais Orphise embrassa la figure glacée de la morte.

LXIII

L'AMOUR SANS AMOUR

ORPHISE avait penché la tête et se parlait toujours à elle-même. « Quand je pense que je vais mourir et que je n'ai pas aimé! »

M. de Villiers avait entendu. « Orphise, ne dis pas cela, car nous nous sommes bien aimés. — Jamais, monsieur! » dit Orphise en repoussant la main du comte.

Et après un sanglot : « J'ai été belle, j'ai eu de l'or plein les mains, on m'a adorée, mais je n'ai jamais aimé. Qu'est-ce que ma vie? Ah! Rose a été bien heureuse d'aimer son forgeron. Mais Cécile et moi nous étions maudites. C'était bien la peine que mère nous gardât une robe de mariée. »

Orphise, qui s'était remise à genoux, leva les bras comme pour donner son âme à Dieu. « Dieu ne me pardonnera pas, je n'ai pas aimé, » dit-elle encore.

Elle fit le signe de la croix.

En ce moment, un coup de revolver avertit la femme de chambre que tout était fini.

. . . . . .

Comme il y a en toutes choses la comédie à côté de la tragédie, cette fille tomba à la renverse et s'évanouit comme une femme du monde. Si bien que ce fut à elle d'abord qu'on donna des sels quand les domestiques appelés par le coup de revolver la trouvèrent sur leur chemin.

Quoique la femme de chambre fût babillarde, elle eut la sagesse de ne pas dire un mot.

Chacun commenta à sa manière la mort du mari, de la femme et de la maîtresse.

Toute enquête était inutile. Le préfet de police fut appelé. Il ordonna de transporter Orphise chez elle et conseilla à la famille du comte de faire le silence.

Un journal du matin dit un mot du drame. Mais ce journal reçut un communiqué qui déclara que c'était là des affaires de famille où la malignité publique n'avait rien à voir.

. . . . . .

Le surlendemain, Mlle Orphise était enterrée — et publiée !

Une belle nuit d'été, elle avait jeté un regard sympathique au cimetière d'Aubigny-les-Vignes, qui l'appelait par toutes les voix familiales du passé, mais elle fut couchée dans un coin obscur du Père-Lachaise où nul ne va lire cette épitaphe composée par sa cuisinière :

CI-GIT
ORPHISE MOUSTIER
NÉE A AUBIGNY, MORTE A PARIS
A LA FLEUR DE SON AGE
ELLE FUT BONNE POUR LES PAUVRES
ET POUR SES DOMESTIQUES
PRIEZ POUR ELLE.

Cet éloge de la cuisinière était touchant, car Mlle Orphise n'avait rien laissé « à ses domestiques, » mais la cuisinière avait sans doute beaucoup fait danser l'anse du panier.

Je suis allé voir cette tombe. La mort de cette fille avait plaidé devant moi la cause de sa vie. Bien mourir, c'est déjà se donner raison dans ce monde

où nul ne vit bien s'il vit selon ses passions, souvent même selon son cœur.

Il paraît que la mort de Mlle Orphise n'avait pas touché ses amis ni ses amies, car la tombe était délaissée.

Celle qui avait eu Paris à ses pieds, celle qui était morte « à la fleur de son âge, » n'avait pas une fleur sur son tombeau.

Pas une fleur sur son tombeau, pas un amour dans son cœur!

FIN

TABLE

I. Paysage avec figures. 1

II. Un bouquet de jeunesse. 9

III. La robe de la mariée. 18

IV. Champenoiseries. 22

V. Cécile, Cécilia, Lia. 30

VI. Les quatre dots. 31

VII. Voisins et voisines. 36

VIII. Le bouquet de roses. 40

IX. Où les murs ont des oreilles. 45

X. Pourquoi la femme du notaire eut tort d'avoir un chapeau de paille d'Italie étoilé de coquelicots. 50

XI. Le pavillon chinois. 53

XII. Pourquoi les Champenoises vont à Paris. 62
XIII. L'idée fixe. 65
XIV. La dot de la main gauche 67
XV. La fortune et la ruine. 72
XVI. La maîtresse qui rit et la femme qui pleure. 78
XVII. La statue voilée. 80
XVIII. Les bains de mer. 82
XIX. La grammaire des filles d'Ève. 88
XX. Le bouquet fané. 97
XXI. Les hypothèques du cœur. 102
XXII. Comment les Champenoises ne sont pas plus Champenoises que les Normandes. 105
XXIII. M. Prudhomme. 111
XXIV. L'art de payer ses dettes. 114
XXV. Quand on a peur de son ombre. 121
XXVI. Le chemin semé de roses 124
XXVII. Que l'amour est quelquefois escorté par un gendarme. 132
XXVIII. Premier exil, premier retour. 137
XXIX. La femme et la maîtresse. 144
XXX. Les escapades de Mlle Cécilia. 149
XXXI. La vaillance des mères. 153
XXXII. Le fils et la fille. 158
XXXIII. La fatalité. 164
XXXIV. Camille ou le mal de vivre. 166

XXXV. Une femme du monde. 172
XXXVI. Le lit mortuaire. 179
XXXVII. Le chemin des écoliers. 183
XXXVIII. Le viatique. 188
XXXIX. La villa. 190
XL. La nuit dans les bois. 193
XLI. La peur de soi-même. 197
XLII. La robe sauvée. 202
XLIII. Les femmes fatales. 206
XLIV. La statue qui marche. 209
XLV. La terreur blanche. 212
XLVI. Les adorateurs du marbre. 216
XLVII. La vengeance 220
XLVIII. Le dernier rendez-vous. 225
XLIX. La justice des hommes. 232
L. Histoire d'Orphise sœur de Cécile. . . . 233
LI. Première aventure champenoise. 236
LII. Que Mlle Orphise n'avait pas les yeux de sa sœur Cécile. 243
LIII. Les deux femmes. 246
LIV. Duo. 251
LV. Le contre-coup d'un soufflet conjugal. . 261
LVI. Reine d'un jour. 266
LVII. Le germe du crime. 270
LVIII. Figures parisiennes 278
LIX. La fleur d'oranger. 285

LX. Il ne faut pas jouer avec la mort. 290
LXI. Les deux femmes 298
LXII. Le pardon de Dieu. 303
LXIII. L'amour sans amour. 305

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

12e édition. — 1 vol. grand in-8, illustré, 15 fr.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

La Régence. — Louis XV. — Louis XVI. — La Révolution.

Édition de bibliothèque en 4 vol. in-18, 3 fr. 50 le vol.

POÉSIES COMPLÈTES

1 vol. elzévirien, eaux-fortes, 7 fr. 50.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

8e édition. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE D'UNE FILLE DU MONDE

Un beau vol. in-8 avec cinq portraits, par HENRY DE MONTAUT, 5 fr.

LES MILLE ET UNE NUITS PARISIENNES

4 vol. in-8 avec 24 portraits des demi-mondaines et des extra-mondaines, par HENRY DE MONTAUT. Prix, 20 fr.

LUCIE

1 vol. in-18, portrait, 3 fr. 50.

TRAGIQUE AVENTURE DE BAL MASQUÉ

1 vol. in-18, portrait, 3 fr. 50.

LE CHIEN PERDU ET LA FEMME FUSILLÉE

Un roman sous la Commune.

2 vol., portraits, 10 fr.

LES COURTISANES DU MONDE

4 vol. in-8 cavalier, 20 fr.

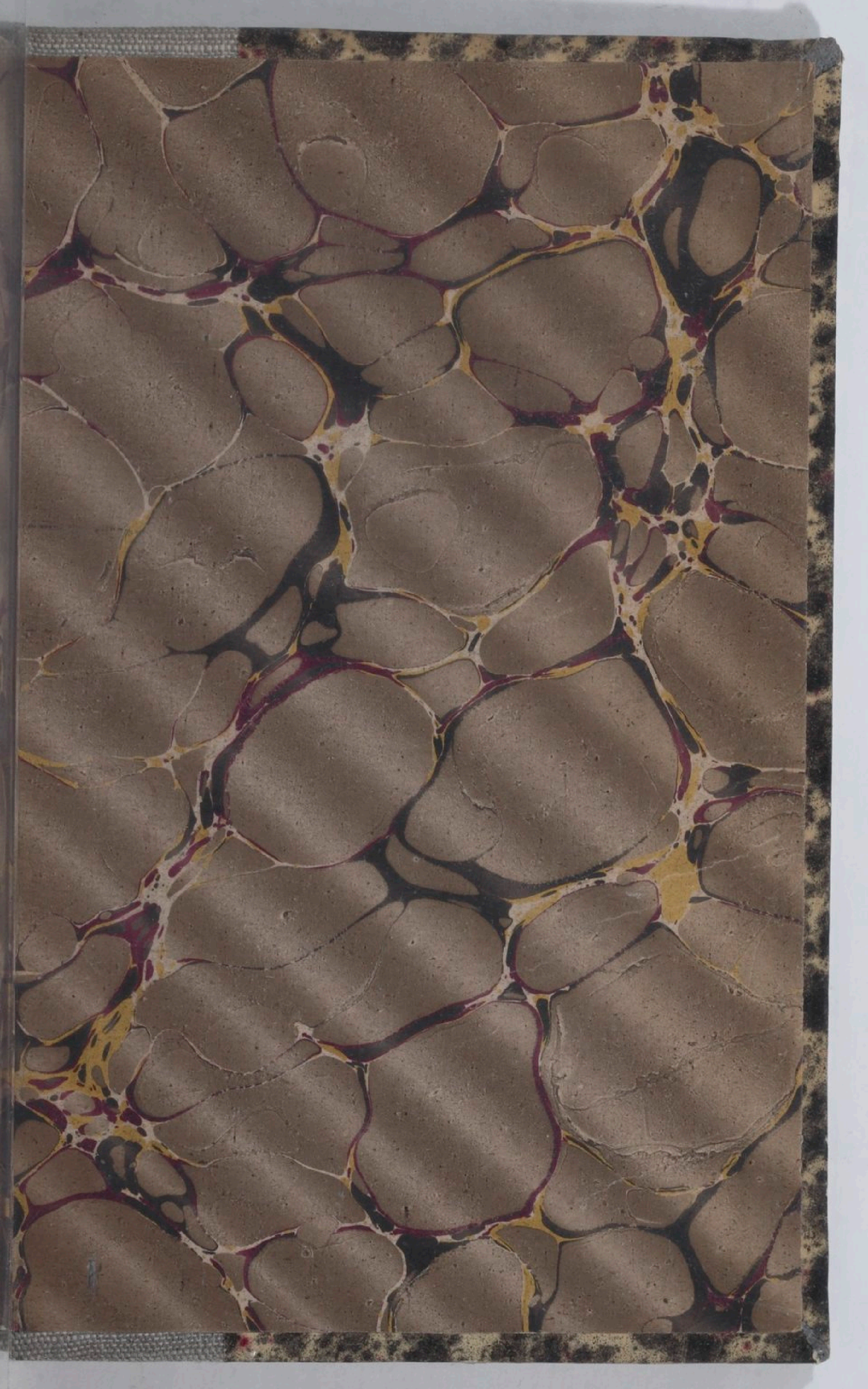
LE ROMAN D'HIER

1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

LES TROIS DUCHESSES

1 vol. in-18, portrait, 3 fr. 50.

IMPRIMERIE ELZÉVIRIENNE DE BARDIN, A SAINT-GERMAIN



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02885426 4